



ANGELICA

KAUFFMANN

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C[ie]
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

ANGELICA

KAUFFMANN

PAR

LÉON DE WAILLY

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1859

ANGELICA KAUFFMANN.

I

Après un grand malheur, on ne demande au ciel que de l'oubli et du repos. On ne porte pas ses regards sur l'avenir. On vit au jour le jour, trop heureux d'arriver au soir sans encombre. Chaque journée passée est une conquête sur l'adversité. Car l'âme craintive ne considère plus les divisions du temps que comme autant de chances de douleur; elle sait ce qu'une minute peut enfanter d'insomnies.

Dans ces premiers instants de convalescence, que l'on fait bon marché de tous ses désirs ambitieux, de toutes les illusions de son inexpérience! comme on est devenu philosophe! La gloire, la richesse, les mille espérances de l'amour-propre ou de la cupidité, ne sont qu'un superflu inutile au bonheur, des hochets dignes de la frivolité des en-

fants, jeunes ou vieux, que l'infortune n'a pas encore émancipés.

Mais quand l'orage a cessé de gronder et qu'un rayon de soleil a bu la pluie qui alourdissait la fleur, la plante-homme, comme dit Alfieri, se redresse, et reparaissent alors le ciel et l'horizon. Le repos obtenu commence à sembler monotone. Il faut un but à l'existence; avec les besoins changent les théories; et un beau jour on se retrouve tous ses goûts, toutes ses habitudes, toutes ses exigences.

Ce fut l'histoire d'Angelica. Elle avait offert un de ses tableaux en holocauste à la pudeur : peut-être, dans son découragement, eût-elle sacrifié de même tous les autres à sa tranquillité; peut-être, à ce prix, eût-elle renoncé à l'art dont la veille elle faisait ses délices. Car ces succès dont elle était avide, maintenant elle les redoutait presque. Pouvait-elle désirer une récompense qui appelait l'attention sur elle, et quel attrait pouvaient avoir des travaux dont elle n'attendait plus de récompense?

Elle resta donc quelque temps sans mettre le pied dans son atelier, négligeant même la musique et ne s'occupant que d'ouvrages d'aiguille. Elle ne voyait presque personne : Zucchi très-souvent et de temps à autre les Reynolds, c'était tout. Lady M. Veertvort venait de partir pour le continent.

Kauffmann, qui, pour effacer des souvenirs péni-

bles, s'était hâté de faire réparer les dégâts de l'incendie, poussait, à part lui, de douloureux soupirs. L'oisiveté d'Angelica était le symptôme le plus manifeste de son abattement. Il n'entrait dans cet atelier silencieux qu'avec un serrement de cœur, comme dans la chambre d'un mort. Sa fille était-elle morte à son art ? Il espérait que non, grand Dieu ! mais combien de temps durerait cet état léthargique ?

Cependant il n'osait pas témoigner de regrets, et cette réserve, qui n'était que respectueuse (car sa tendresse paternelle allait jusqu'au respect), aurait pu passer pour un excellent calcul. On ne sait point assez la pernicieuse influence d'un bon avis donné trop tôt. Livrée à elle-même, Angelica ne tarda pas à éprouver le besoin de retourner à ses occupations accoutumées. Ce repos auquel elle avait voulu vouer le reste de sa vie ne suffisait déjà plus, après quelques semaines, à l'activité de son imagination. Les soirées devenaient plus longues; le vieillard s'assoupissait dans sa bergère avant l'heure du coucher. Gretly, sous prétexte de le distraire, se mit au clavecin et y attira sa cousine. Zucchi, complaisant et dévoué, n'avait pas cessé de tenir compagnie fidèle à ses amis, dont il partageait sincèrement le chagrin ; mais ses plus grands deuils étaient d'une semaine; huit jours de morne silence étaient tout ce qu'il pouvait supporter, et il

commençait à s'agiter sur son siége. Dès qu'il vit Angelica au clavecin, il jugea l'interdit levé et prit la part la plus active au petit concert des deux cousines, accompagnant, gesticulant, chantant toutes les parties depuis la basse jusqu'au soprano. A dater de cet instant, silence, ennui, tristesse, il chassa tout du logis. C'était un tel flux de questions, de nouvelles, de paradoxes, un tel mouvement d'esprit et de corps, qu'il fallait, quoi qu'on en eût, écouter, répondre, s'intéresser, discuter, en un mot se laisser distraire. Grâce à lui, de la musique à la peinture la transition ne fut ni fort lente, ni fort sensible, et Kauffmann eut bientôt la joie de voir l'atelier se rouvrir.

D'ailleurs, la conscience d'Angelica ne lui aurait pas permis de rester beaucoup plus longtemps oisive; elle avait contracté des obligations, commencé ou accepté des travaux dont il fallait qu'elle s'occupât.

En reprenant ses pinceaux, elle reprit aussi ses désirs de gloire, et sentit qu'elle avait besoin de redoubler d'efforts : car, toute volontaire, toute honorable qu'eût été sa rupture avec le club, elle en éprouvait déjà l'influence. L'opinion avait prévalu dans le monde qu'elle avait détruit son tableau, parce qu'il ne justifiait pas une préférence qui n'était due qu'à l'intrigue. Aussi la vogue se retirait d'elle, et retournait à Reynolds. Les commandes

étaient de jour en jour plus rares, moins importantes; et le peu qu'elle en recevait ne venait plus que de la Cité, de la province, des traînards de la *fashion*.

A la vérité, on lui en avait tant confié dans le court espace de sa faveur, qu'elle pouvait vivre quelque temps sur le passé; mais les engagements avaient été pris avec le peintre à la mode : était-elle bien en droit de s'en prévaloir? Ce ne fut pas l'avis du plus grand nombre, qui ne se fit pas scrupule, les uns de retirer leur parole, d'autres de remettre en discussion des prix convenus, plusieurs même de lui laisser les ouvrages terminés.

Certes, c'étaient des déboires capables de faire regretter l'inaction, et l'humiliation lui arracha bien des larmes. Heureusement, elle était alors rassasiée d'oisiveté : l'indignation l'emporta sur le découragement. Elle avait fait son devoir, et cette réflexion la soutint.

Ses pertes étaient grandes, sans doute; mais elles achevaient de la libérer : maintenant ses mains étaient aussi nettes que sa conscience. Après tout, sa situation était meilleure que lors de son arrivée à Londres. Elle y avait fait ses preuves, quoi qu'on pût dire. Pourquoi désespérer de remonter loyalement à la place d'où elle était loyalement descendue?

Les premiers résultats de cette résolution l'en-

couragèrent à y persévérer. Son talent était trop incontestable pour dépendre entièrement de la mode, et l'amitié de Reynolds, sans être aussi utile que la protection d'un séducteur, servait à détruire plus d'une prévention. Ses succès étaient modestes, moins retentissants, moins lucratifs; mais en oubliant le passé, ils pouvaient sembler suffisants. Puis, ce qu'elle avait perdu en satisfactions d'amour-propre, elle l'avait regagné en sécurité.

C'est dans ce repos de l'âme et dans cette activité de l'esprit qu'elle passa tout l'hiver, et, une fois son parti pris sur sa déchéance, elle se sentit véritablement heureuse, heureuse autant qu'en Italie, car si elle ne jouissait plus de ce calme parfait qui ignore les orages de la vie, elle éprouvait, en revanche, ce bien-être inexprimable du naufragé qui touche le bord.

Lady M. Veertvort, que sa santé délicate forçait, tous les ans, d'aller chercher dans le Midi un climat moins humide, lui avait proposé de l'emmener à Nice, où elle allait passer l'automne et l'hiver; mais quand elle revint, elle félicita sa jeune amie de n'avoir point accepté cette offre : car d'inactive et découragée qu'elle l'avait laissée neuf mois aùparavant, elle la retrouvait laborieuse et sereine, ayant mis à profit ce temps précieux qui eût été perdu en voyage.

Elle se garda toutefois de lui en faire compliment, ne voulant point en paraître surprise; et pour sonder ses dispositions, sans en avoir l'air, elle lui demanda des nouvelles de la société.

Angelica répondit qu'elle n'y avait point fait sa rentrée. Il était de bonne heure encore, et d'ailleurs, sans avoir de plan bien arrêté, elle ne cachait pas qu'elle éprouvait une sorte de répugnance à quitter son intérieur. Elle avait eu si peu à se louer d'en être sortie l'année précédente! Ne serait-il pas plus sage à elle, comme c'était aussi plus dans ses goûts, de vivre en famille, avec quelques amis sûrs qui viendraient dans sa retraite se reposer du monde et de ses plaisirs bruyants?

« Quand vous aurez mes rides et mes infirmités, repartit la vieille dame, il sera temps de mettre à exécution ce merveilleux projet. Jusque-là il faut vous résigner, ma mignonne; le monde n'entend pas qu'on lui enlève ses plus beaux ornements. Si, à votre âge, vous avez tant de philosophie et d'abnégation, que dira-t-on des vieilles folles qui, comme moi, s'obstinent à faire tache sur tous vos minois blancs et roses? Sérieusement, ne m'obligez pas à répéter tous les lieux communs qu'il m'a fallu vous dire l'an dernier. Il vous est arrivé un accident fâcheux; votre délicatesse l'a rendu dix fois pire. Nous n'avons rien dit; nous vous avons laissée être noble et désintéressée jusqu'à l'extrava-

gance!... Je ne veux pas récriminer; mais maintenant assez d'héroïsme. Il faut que votre magnanimité, dans l'intérêt même de la morale, ait sa récompense, ou du moins ses dédommagements, sans quoi ce serait à en dégoûter. Si vous ne vous montrez pas, on vous croira brûlée avec votre tableau.

— A quoi sert d'être un phénix, dit Gretly en riant, si ce n'est pour renaître de ses cendres?

— De grâce, ne m'accablez pas, dit Angelica; le doute que je vous soumets n'est pas un refus.

— Oui, mais j'ai besoin d'une parole positive, reprit lady M. Veertvort; j'ai l'intention de donner un concert dans une dizaine de jours, puis-je compter sur vous? »

Angelica s'empressa de se mettre à la disposition de sa chère hôtesse, et lui fit quelques questions sur ce concert; mais aux réponses évasives de lady Mary, elle vit que l'idée venait d'en être improvisée à l'instant même pour la décider à rentrer dans le monde. Elle le dit à la vieille dame, qui n'en voulut pas convenir. Si les apprêts de sa soirée n'étaient pas plus avancés, c'est qu'elle avait voulu, avant tout, s'assurer du consentement de la *prima donna*.

Le surlendemain, en revenant de chez lady Mary Veertvort, où elle avait été avec sa cousine et Zucchi pour arrêter le programme du concert, Angelica

entra dans Bond-Street, chez un marchand de musique. Pendant qu'elle faisait son emplette, Gretly qui regardait dans la rue avec Zucchi, à travers les vitres de la boutique, crut apercevoir de loin Davies, leur ancien laquais.

« Voyez-vous Davies qui passe ? dit-elle bas à Zucchi. Sir Francis doit être de retour, car il l'avait emmené en Suède.

— Chut ! dit Zucchi : peut-être Davies est-il revenu seul ; mais, dans tous les cas, il vaut mieux n'en pas parler à votre cousine ; elle serait capable de s'alarmer.

— Vous avez raison. Elle est si calme ! ce serait risquer inutilement de troubler son repos. »

Ils convinrent donc de garder le secret ; mais leur précaution fut inutile. En rentrant au logis, on remit une carte de visite à Angelica : c'était celle de sir Francis Shelton !

A la vue de ce nom qui réveillait de funestes souvenirs, elle ne fut pas maîtresse de son émotion, et entra pâle au parloir.

« Eh bien, mes enfants dit Kauffmann, avons-nous rédigé un magnifique programme ?... Qu'as-tu donc, mon ange ? tu es souffrante ! »

Angelica, pour toute réponse, lui tendit la carte du baronnet.

« Ah ! il est revenu ! dit le vieillard, regardant sa fille d'un air ébahi.

— Qui, revenu ? demanda Zucchi, se doutant bien de la vérité, mais voulant provoquer une explication.

— Sir Francis, dit Kauffmann d'un ton piteux ; et il passa à Zucchi la carte qu'il avait gardée en main.

— Eh bien ! cher monsieur Kauffmann, dit Zucchi châtiant doucement Angelica sur le dos de son père, vous avez l'air tout stupéfait ! est-ce que vous avez espéré qu'il ne reviendrait jamais à Londres ? Qu'avons-nous désiré tous ? qu'il fût assez longtemps absent pour cuver sa colère. Dieu merci, elle a eu le temps de s'évaporer. Voilà près d'un an qu'il a quitté l'Angleterre ; soyez sûr qu'il est bien guéri.

— Sa démarche même le prouve, dit Gretly, appuyant le dire de Zucchi. C'est une offre de paix ; ne recommençons pas la guerre à force de rancune.

— Cela ne fait aucun doute, reprit celui-ci ; ce dont nous sommes convenus dans le premier moment est vrai aujourd'hui, à plus forte raison. Silence et oubli, voilà ce qu'il doit désirer, voilà notre règle de conduite. Soyons sur nos gardes, mais sans en rien témoigner. Il n'y a pour nous de dangers que ceux que nos craintes provoqueraient. N'est-il pas vrai, signora ? dit-il en se retournant vers Angelica qui gardait le silence.

— Ne m'interrogez pas, répondit-elle. J'ai honte de vous laisser voir ma faiblesse; je me croyais guérie, et voilà toutes mes inquiétudes qui renaissent. Jamais je n'aurai le courage de chanter chez lady Mary: il faut que je m'excuse.

— Ne fais pas cela, Angelica, dit vivement Gretly, tu la désobligerais.

— Elle sait comme nous ce qui s'est passé, ajouta Kauffmann qui se rangeait volontiers du côté de la majorité, et elle n'invitera pas sir Francis.

— Comment pourra-t-elle faire autrement? dit Angelica.

— On peut s'en assurer auprès d'elle, repartit Gretly.

— Quand bien même, dit Angelica, chanter à ce concert, c'est s'attirer d'autres invitations, c'est rentrer dans le monde.

— Sans doute, dit Zucchi; mais c'est ce qu'il faut faire, par raison, par prudence. Je conçois votre répugnance; mais ne cédez pas à un premier mouvement, attendez quelques jours. C'est aujourd'hui lundi, le concert de lady Mary n'aura lieu qu'à la fin de la semaine prochaine; elle aura donc tout le temps de vous remplacer. Laissez-vous celui de la réflexion, vous reviendrez à notre avis.»

Angelica ne pensait pas que ces quelques jours modifieraient sa façon de voir; mais le délai qu'on

lui demandait ne porterait point préjudice au concert : elle ne voulut point refuser à ses amis cette marque de déférence.

Ils exigèrent donc qu'elle assistât, comme si de rien n'était, à la répétition fixée au vendredi suivant ; le pis qui arriverait, c'est qu'elle sût un peu de musique nouvelle ; eh bien ! ils en profiteraient dans leurs petits concerts de famille.

Quelques jours se passèrent, et, fidèle à sa parole, elle se préparait à la répétition du concert ; mais on ne put la décider à sortir. C'était un article oublié dans le traité, elle profitait de l'omission. Cependant, sir Francis ne donnait plus signe de vie.

« C'est d'un très-bon augure, dit le conseil de famille. C'est un aveu tacite de sa faute. Il attend modestement l'autorisation de venir chercher son pardon.

— Venir ! dit Angelica, avec une sorte d'effroi.

— Croyez-vous ? dit Kauffmann ébranlé.

— Eh ! sans doute, cher monsieur, s'écria Zucchi. Comprenez donc qu'on est accoutumé à voir sir Francis chez vous ; ne plus l'y recevoir, c'est donner crédit à cette malheureuse histoire d'enlèvement, qu'il ne peut pas avouer. Vous voulez l'éviter, lui fermer votre porte, en un mot rompre avec lui ; mais y pensez-vous ? C'est proclamer la vérité de l'aventure ; c'est la renouveler en quelque sorte ;

c'est une seconde fois le faire rosser par des valets, traîner dans la boue, jeter en prison. Ne vous y trompez pas; s'il vous envoie sa carte de visite, c'est qu'il vous demande un désaveu ; c'est sa présence chez vous qui doit réfuter tous les propos. Il sollicite votre alliance ; répondrez-vous par un refus? c'est une hostilité qu'il pardonnera d'autant moins, prenez-y garde, qu'il fait les premières avances. »

Angelica baissait la tête, et ses doigts tournaient machinalement le rouleau de musique qu'elle venait d'acheter. Zucchi prit, ou feignit de prendre ce silence pour une adhésion.

« Allons, dit-il, vous l'avez fait attendre plus qu'il n'était prudent et généreux ; car ici générosité c'est prudence. Si vous m'en croyez, vous lui écrirez un mot.

— Moi, lui écrire ! je ne m'y déciderai jamais !

— Eh bien ! non. Laissons ce moyen, puisqu'il vous déplaît ; mais si votre père rendait la visite ? »

Kauffmann fit un pas en avant.

« Oh ! non, dit Angelica. Laissez-moi quelque répit. Je n'ai pas encore pris mon parti. »

Le vieillard, convaincu par les raisonnements de Zucchi, allait insister ; celui-ci l'arrêta par un signe. Il valait mieux user de ménagements avec cette âme scrupuleuse ; on en obtiendrait plus avec du temps et des concessions.

On apporta un billet.

« C'est de lady Mary, dit Angelica en l'ouvrant. Si c'était pour m'annoncer qu'elle renonce à son concert! Hélas, non! elle est obligée de sortir demain matin, et elle m'écrit que la répétition n'aura lieu chez elle qu'à deux heures, au lieu de midi. Deux heures, soit! »

Elle prit la plume pour répondre.

« Deux heures, dis-tu? demanda Gretly. C'est précisément l'heure de ma leçon d'anglais, et je ne pourrai pas sortir. Promets-moi, au moins, que je t'entendrai au concert.

— Je ne promets rien! dit Angelica tout en écrivant. J'ai bien assez de tenir tous les engagements que vous m'avez fait prendre.

— Soit! mais fais sans dire. J'y compte si bien, que demain je resterai au logis sans regret, si toutefois tu n'as pas besoin de moi.

— Non, dit Kauffmann. Je la mènerai chez lady Mary.

— Mais, mon père! n'avez-vous pas, vous-même, à deux heures, un rendez-vous chez votre banquier?

— Oui, mais je ne suis pas obligé d'assister à la répétition. Je suis comme Gretly, moi; j'espère bien t'entendre au concert. Je te déposerai chez lady Mary et je reviendrai t'y chercher. »

Le lendemain, vers une heure et demie, Angelica partit avec son père pour Charles-Street. Elle arri-

vait un peu trop tôt : mais Kauffmann craignait de manquer son rendez-vous dans la Cité, et elle n'était pas fâchée de trouver lady Mary seule pour causer quelques instants avec elle. Le vieillard la laissa donc à la porte, ainsi qu'ils étaient convenus.

Introduite au salon, elle le trouva vide; la maîtresse de la maison n'était pas encore rentrée. Angelica, en attendant les chanteurs, se mit à repasser les morceaux qu'elle avait apportés.

Au bout de quelques minutes, ayant entendu onvrir la porte que lui cachait la musique du clavecin, elle se pencha de côté, tout en continuant de jouer, pour regarder qui entrait; et qui vit-elle? Sir Francis Shelton!

Elle tressaillit, et le bruit que firent ses doigts, en s'arrêtant tout à coup sur les touches, témoigna de son saisissement. Ce bruit même accrut le trouble qu'il trahissait, et elle n'osa plus retirer ses mains, de peur d'éveiller d'autres sons.

Le baronnet se dirigea vers le clavecin, et surpris de l'y trouver :

« Miss Kauffmann! » dit-il, et il s'arrêta court, dans une attitude respectueuse, comme attendant une autorisation pour faire un pas de plus.

Angelica ne se sentit pas le courage de l'accueillir avec un dédain hostile. Elle se leva à moitié de son siége, et, ayant fait une sorte de demi-révérence, elle se rassit sans parler.

Sir Francis encouragé avança de quelques pas, mais sans franchir toute la distance, et laissant entre eux le clavecin :

« Me sera-t-il permis, madame, après une longue absence, dit-il d'une voix émue, de profiter de cette rencontre inespérée pour m'informer de votre santé ?

— Je vous remercie, monsieur.

— Monsieur votre père, et miss Gretly?...

— Ils se portent bien; je vous suis obligée. »

Jamais sir Francis n'avait laissé voir si peu d'assurance. Cette remarque contribua à dissiper une partie de l'embarras qu'éprouvait Angelica. Elle leva les yeux. Il était vêtu de noir. Sa figure était plus grave, son teint plus pâle qu'à l'ordinaire. Voyant qu'il gardait le silence, elle crut devoir répondre à ses politesses, et reprit :

« Je ne vous demande pas, monsieur, de qui vous êtes en deuil; les gazettes nous ont appris la mort de lord Melville.

— Hélas! oui, madame; ce n'était pas un cousin pour moi, c'était un frère. Sa mort m'a été plus sensible que je ne puis dire, plus sensible que je n'aurais cru : nous sommes ainsi faits que la perte seule donne leur prix réel aux choses. Mon Dieu! à côté de ce cercueil qui s'ouvre, que la vie prend un aspect sérieux!... Avez-vous jamais assisté à ce douloureux spectacle, miss Kauffmann?

— Oui, monsieur; il y a huit ans, ma mère est morte dans mes bras!

— Il y a huit ans! vous n'étiez qu'une enfant alors, et à cet âge les impressions s'effacent promptement.

— Monsieur, c'était ma mère!

— Pardon!... D'ailleurs c'était vous, c'est-à-dire un cœur tendre, un esprit précoce. Mais, moi, quoique bien plus âgé, je ne m'étais jamais trouvé au chevet d'un mourant; et pendant les longues nuits que j'ai passées à veiller ce pauvre Melville, j'ai fait plus de réflexions utiles, j'ai acquis plus d'expérience que dans tout le cours de ma vie. Nous ne croyons qu'au témoignage direct de nos sens. Ces scrupules d'une conscience sans reproches qu'il me fallait rassurer, ces exhortations paternelles que me faisait un homme plus jeune que moi, mais dont la sagesse avait vieilli aussi vite que son corps, ce détachement des biens du monde, ce soulagement, ce courage, puisés dans les secours de la religion, m'ont fait faire un retour sur moi-même, et j'ai senti le besoin de vivre en paix avec ma conscience. N'attribuez qu'à cette pensée, miss Kauffmann, la liberté que j'ai prise de m'écrire à votre porte. »

Le ton de Shelton était grave et pénétré, et le sérieux de ses vêtements ajoutait à l'effet de ses paroles. Il venait de réveiller dans le cœur d'Angelica

le souvenir d'une perte que le temps n'en avait point chassé; la tristesse même de cette conversation établissait entre elle et lui une sympathie d'émotions toute favorable au succès du vœu qu'il exprimait; mais l'absolution ne pouvait être donnée que conditionnellement, et sous de certaines réserves. Si le temps avait déjà beaucoup fait, comme elle se plaisait à le croire, il fallait le laisser achever son ouvrage.

Sir Francis comprit qu'il ne pouvait reconquérir qu'à la longue la confiance de miss Kauffmann; mais il la pria de le mettre à même de prouver qu'il n'en était pas indigne, qu'il était guéri d'une passion extravagante puisqu'elle était sans espoir, et revenu à des idées meilleures.

Angelica répondit que, du jour où elle en serait convaincue, le passé n'aurait pas existé; mais jusque-là il ne pouvait raisonnablement exiger qu'elle fît les avances d'une spéculation dont rien encore ne lui garantissait les résultats.

Shelton répliqua qu'il ne pouvait que se soumettre aux volontés de miss Kauffmann : il était satisfait de l'espoir que le temps, qui avait fait succéder dans son cœur une amitié respectueuse aux emportements de l'amour, pourrait un jour renouer leurs anciennes relations. Toutefois, dans l'intérêt commun, ne vaudrait-il pas mieux que cette défiance si concevable n'eût rien d'ostensible?

Il se renfermerait scrupuleusement dans les limites qu'elle aurait tracées; mais une réserve complète ne donnerait-elle pas lieu à plus d'une interprétation ?

Angelica n'avait rien à opposer à un argument dont déjà Zucchi lui avait fait comprendre la justesse, et, faute de réponse, elle allait être obligée à cette concession, lorsque plusieurs des chanteurs entrèrent. Elle fut bien aise de cette interruption. Quoique son silence valût à peu près un acquiescement, il lui sembla qu'elle en avait moins la responsabilité.

« Lady Mary ne revient pas, dit Shelton : aurez-vous la bonté, miss Kauffmann, de lui témoigner mes regrets?

— Elle ne peut tarder, je suppose, répondit Angelica : elle nous a donné rendez-vous, et me reprochera de ne vous avoir point retenu.

— Vous êtes trop bonne; j'aurais désiré de la rencontrer, ne l'ayant point encore vue depuis mon retour; mais on m'attend chez moi. »

Soit que le fait fût vrai, soit que le baronnet n'eût pas pris à la lettre les instances d'Angelica devant des étrangers, il se retira discrètement.

Les chanteurs étaient tous venus, et lady Mary Veervort ne paraissait pas; on se mit à répéter en l'attendant, et bien on fit : car la répétition était terminée, et Kauffmann était revenu chercher

sa fille, lorsque la maîtresse de la maison arriva enfin.

Après des excuses sur son inexactitude, et quelques détails sur ce qu'on avait fait en son absence :

« Que m'a-t-on dit en bas? demanda-t-elle à Angelica? sir Francis est venu?

— Oui, il vous a attendue près d'une demi-heure.

— Vous l'avez vu, ma belle?

— C'est moi qui lui ai fait les honneurs de votre salon.

— Comment, sir Francis Shelton? tu l'as vu? dit Kauffmann interdit.

— Oui, mon père, » dit Angelica.

Comme elle voyait que le vieillard cherchait à recueillir ses idées, et que la curiosité allait succéder à l'étonnement, elle résista au désir qu'avait lady Mary Veertvort de la garder plus longtemps.

Celle-ci, quoique plus prudente et incapable d'interroger Angelica devant témoins, se mourait d'envie d'avoir le récit de l'entrevue; et, faute de mieux, en la reconduisant, elle lui demanda à voix basse si elle n'en était point mécontente.

« Non, » dit Angelica, la remerciant par un serrement de main qui lui fut rendu avec usure, en signe de félicitation et d'encouragement.

Chemin faisant, Kauffmann se dédommagea, et Angelica satisfit amplement sa curiosité.

Le bonhomme devint triomphant. Il était tout fier de sa sagacité, et s'attribua à lui seul le mérite de l'opinion du conseil de famille. Il l'avait bien prévu! on pouvait s'en rapporter à son expérience!... enfin il n'épargna à sa fille aucune de ces admonestations de morale tardive qui sembleraient devoir dégoûter à jamais d'avoir tort.

Précisément Zucchi dînait ce jour-là à Golden-Square, et le vieillard brûlait de lui annoncer cette bonne nouvelle ainsi qu'à Gretly: aussi, tout en sermonnant Angelica, la mena-t-il d'un pas qu'elle essaya en vain de modérer.

Quand ils arrivèrent chez eux, Zucchi était déjà venu : le comité était donc au grand complet; et Kauffmann, à qui sa fille laissa ce plaisir, ayant rapporté ce qui venait de se passer, chacun se félicita de l'entrevue. Il ne fallait pas s'en faire une telle épouvante.

Mais lorsque Zucchi et Gretly apprirent qu'Angelica n'avait point autorisé le baronnet à revenir chez elle, la joie fut un moment suspendue, et ils désapprouvèrent formellement cet acte de méfiance.

Angelica se hâta de les rassurer et de se justifier. Si elle l'avait prié d'attendre encore, c'est qu'elle avait été assez contente de lui, pour être sûre qu'il ne s'irriterait point de ce refus, ou plutôt de ce délai.

« Soit, dit Zucchi, qui connaissait le tact d'Angelica; mais croyez-moi, signora, après ce qui est arrivé, et du caractère dont nous le connaissons, ne comptez pas sur son indifférence. C'est un ennemi ou un ami que vous allez vous faire. Vous avez encore le choix; mais ne tardez pas davantage.

— Allons, la paix, la paix! dit Gretly. Que de motifs de pardon! c'est un amoureux maltraité, c'est un orgueilleux humilié.

— Et discret, » se dit à elle-même Angelica.



II

C'était un grand événement, pour les habitués de la maison Kauffmann, que cette rencontre d'Angelica et de sir Francis Shelton. Depuis neuf mois et plus les conjectures avaient le champ libre, et les deux caractères compliquaient tellement la question, chacun à sa manière, que le pour et le contre pouvaient se soutenir également. A défaut donc du tendre intérêt qu'inspirait la jeune artiste, la curiosité seule aurait donné de l'importance à une entrevue qui promettait la solution du problème. Aussi, dans l'après-dînée, lady Mary Veertvort, quoique rassurée le matin sur l'ensemble, accourut à Golden-Square pour s'informer des détails.

Elle fut charmée de ce qu'elle apprit, charmée plus que Zucchi, plus que les Kauffmann eux-mêmes; car ce qu'elle savait le moins supporter, c'était l'incertitude, et, depuis près d'un an qu'ils étaient sous cette menace, c'était à en mourir. Une conclusion, telle quelle, eût été déjà un soulagement; celle-ci, toute paisible, toute heureuse, devait satisfaire les plus exigeants.

Angelica, en la remerciant, lui fit observer que ce qu'elle appelait une conclusion n'était tout au plus qu'un acheminement; mais lady Mary Veertvort n'en voulut pas convenir. Sortie du doute, il n'était pas facile de l'y faire rentrer.

« Tout est fini, bien fini, répondit-elle; mais je ne m'étonne pas de vous entendre dire le contraire : personne, excepté moi, n'aime les dénoûments.

— Même les dénoûments heureux, lady Mary? demanda Angelica.

— Même les dénoûments heureux, ma charmante. Si l'homme tient à ses aises, il tient encore plus à ses habitudes. Quand il s'est installé dans une idée, qu'il s'y est acoquiné, il lui coûte de se déranger. Au bout d'un certain temps, il s'engourdit et s'endort dans son malheur.

— C'est un bien mauvais lit pourtant!

— Oui, quand on y entre; mais ensuite lorsqu'on y a fait son trou, que la place est chaude et que l'assoupissement nous gagne, nous ne voudrions pas le quitter pour un meilleur.

— C'est peut-être parce qu'on n'aime pas les dénoûments qu'on a peur de la mort, reprit Gretly.

— Je ne dis pas non; mais sans aller si loin, ayez une affaire, la plus simple du monde, elle durera une éternité : aussi je les évite comme la peste.

Faire des affaires, c'est pêcher des carpes à la ligne : il faut très-peu d'adresse et beaucoup de patience. Il ne s'agit que de savoir perdre du temps, de fatiguer, de noyer sa proie avant de la tirer de l'eau; mais, ma foi! votre servante, puisqu'il y faut tant de façons! adieu le poisson et la ligne!

— Voilà qui m'explique une chose que je n'avais pas comprise jusqu'à présent, dit Angelica.

— Qu'est-ce donc, ma mignonne?

— Quand je suis arrivée à Londres, reprit Angelica en s'adressant à Zucchi, lady Mary eut la bonté de me commander un tableau d'histoire, pour occuper mon désœuvrement.

— Pour avoir un beau tableau, ma chère.

— Soit, dit Angelica, lui serrant la main. Devinez quel sujet lady Mary m'a indiqué?... Alexandre coupant le nœud Gordien.

— Sans doute; quand je veux défaire un nœud, je me fais mal aux nerfs et je me casse les ongles. Pour moi, c'est le plus beau trait de toute l'histoire ancienne. »

L'expéditive vieille dame disait la vérité en riant. Les tempéraments phlegmatiques la mettaient au supplice. Aux gens à langue épaisse, elle jetait les mots à la bouche; aux conteurs diffus, elle enlevait la parole, et, prévoyant ce qu'ils allaient dire, terminait en une phrase leur narration. De tous les poëtes tragiques, c'était Alfieri qu'elle préférait. On

a souvent comparé la vie à un voyage : pour elle, c'était une course de chevaux. Parler, marcher, manger, elle faisait tout vite. Si agir c'est vivre, elle vivait le double d'un autre. Ce n'est pas qu'elle agît sans réflexion, mais elle était prompte à réfléchir; la pensée et l'action étaient presque simultanées chez elle. C'était une improvisatrice en son genre; elle n'improvisait ni des odes ni des tragédies, elle improvisait des actions, toute sa conduite; et les résultats n'en étaient pas plus mauvais, bien différente en cela de ses confrères, les poëtes improvisateurs.

« Quoi qu'il en soit, dit-elle à Angelica, puisqu'il est à peu près convenu que sir Francis n'est pas un ogre, vous me permettrez, n'est-ce pas, de l'inviter à mon concert?

— Si vous me consultez, chère lady, et que vous puissiez vous dispenser de l'avoir, je le préférerais, » répondit Angelica, avec l'hésitation d'une personne qui prévoit le mauvais effet de ses paroles.

En effet, chacun se récria, lady Mary exceptée, qui, plus intéressée dans la question, reprit d'un ton plus conciliant :

« Je ne vois pas trop, ma toute belle, comment je pourrais m'en dispenser sans inconvenance.

— Vous en êtes le meilleur, le seul juge, chère lady, et, s'il s'agissait d'un *rout* ou d'un bal, je n'au-

rais pas eu l'indiscrétion de vous exprimer ce vœu timide; mais il s'agit d'un concert, d'un concert où je dois figurer. La présence de sir Francis, si elle ne doit plus m'inspirer d'inquiétude, peut réveiller en moi des souvenirs pénibles; la voix est un organe si capricieux! je ne répondrais pas que ces souvenirs n'eussent sur la mienne aucune influence, et, dans l'intérêt de votre soirée....

— Tout se passera le mieux du monde.... Vous savez que votre caractère est de vous alarmer. Il en sera du concert comme de l'entrevue, dont l'idée vous effrayait bien autrement.

— Je le désire, je l'espère; mais j'ai cru devoir vous soumettre ce scrupule. Maintenant que ma responsabilité est à couvert, je ferai de mon mieux. Si je ne m'en tire pas à mon honneur, ne me maudissez pas trop. »

Quoique sa soirée ne fût qu'un prétexte pour décider Angelica à rentrer dans le monde, lady Mary Veertvort avait son amour-propre de maîtresse de maison. Les inquiétudes de sa cantatrice ne laissèrent pas de lui revenir à l'esprit. Comme un médecin dans une contagion, elle se sentit quelques atteintes du mal qu'elle avait voulu guérir. Si cette craintive petite créature allait mal chanter! quel désagrément pour toutes deux!

D'un autre côté, sir Francis était trop fin pour qu'il fût aisé de lui donner le change, trop peu dé-

bonnaire pour ne pas tenir compte d'un manque d'égards, à présent surtout qu'une position un peu fausse devait l'avoir rendu plus susceptible.

Ces réflexions l'occupèrent pendant tout le trajet de Golden-Square à Charles-Street. C'était beaucoup pour elle ; aussi se voyant devant sa porte, sans avoir trouvé aucun expédient, elle prit son parti en brave, et, se résignant pour Angelica comme pour elle-même, elle décida qu'elle inviterait le baronnet. La nécessité de payer de sa personne devant toute une assemblée donnerait à la peureuse un courage qu'elle ne se supposait pas.

Ce point réglé tant bien que mal, elle n'y pensa plus, et n'en dormit pas une minute plus tard qu'à l'ordinaire. Dans son humeur résolue, elle regardait si bien l'invitation comme faite, qu'elle oublia de l'envoyer le lendemain matin, avant d'aller à la promenade.

Le temps était beau ; c'était un de ces jours de soleil, si rares encore au commencement du mois d'avril, jours isolés qui sont comme les sentinelles perdues du printemps. Elle se fit conduire en carrosse à Hyde-Park, et, ayant mis pied à terre à la porte de Tyburn-Road, elle gagna Kensington-Garden à travers le parc.

A une trentaine de pas du jardin, elle aperçut un élégant phaéton arrêté devant la porte. Il était attelé de deux chevaux gris de fer, à tous crins, qui

attendaient immobiles, jambes écartées et jarrets tendus.

« Voilà deux magnifiques bêtes ! se dit la vieille dame, qui se connaissait assez bien en chevaux ; quel en est l'heureux possesseur ? »

Elle reporta ses yeux sur le phaéton, et y vit un jeune homme en demi-deuil. Son apparence était délicate, son maintien modeste et candide. Elle ne lui donna pas plus de dix-huit ans ; mais comme il était blond et très-blanc de teint, peut-être était-il un peu moins jeune. Il causait avec un cavalier vêtu de deuil aussi et dont elle ne voyait que le dos.

« Quel est donc ce petit blondin ? se demanda-t-elle, il a fort bonne mine et ne dépare point son équipage. »

Elle n'était plus qu'à sept ou huit pas, lorsque les deux inconnus se séparèrent. Le phaéton partit au grand trot, et, dans le cavalier qui venait de se retourner, elle reconnut sir Francis Shelton.

« Eh bonjour, chère lady Mary ! s'écria-t-il, arrêtant court son cheval qu'il venait de lancer. Que je suis donc aise de vous rencontrer enfin ! miss Kauffmann vous a-t-elle dit que j'ai été vous voir ?

— Oui, mon cher baronnet, et j'ai bien regretté de vous avoir manqué. Quand me dédommagerez-vous ?

— J'allais chez vous de ce pas.... Mais il paraît que vous n'y êtes jamais.

— Mon médecin m'a recommandé l'exercice, et, toutes les fois que le temps le permet, je viens faire ici de longues promenades; j'aime beaucoup Kensington-Garden.

— Voulez-vous y recevoir ma visite, et me permettre d'en faire le tour avec vous?

—Je n'osais pas vous le proposer; mais j'accepte bien volontiers. »

Shelton ayant mis pied à terre, ils entrèrent dans le jardin.

« Savez-vous, dit lady Mary Veertvort, qu'il y a un siècle que nous ne nous sommes vus?

— Voilà près d'un an, et nous avons été bien loin l'un de l'autre. N'étiez-vous pas sur le continent?

— Oui, à Nice.

— Et moi, en Suède. Vous avez su la perte que j'ai faite?

—Mon Dieu, oui! ce pauvre lord Melville! J'ai bien pris part à votre chagrin!... mais vous êtes encore en deuil; est-ce qu'il n'y a pas au moins six mois que vous l'avez perdu?

— Si fait; mais comme héritier....

— Je comprends.... Dites-moi, ce jeune homme avec qui vous causiez tout à l'heure, est-ce que ce serait un de vos parents?

— Non ; pourquoi?

— C'est que je vous voyais tous les deux en deuil.

— Ce n'est pas pour la même cause.

— Est-ce qu'il est Anglais?

— Non, il est Suédois.

— Ah ! il est Suédois ! Vous aurez fait sa connaissance là-bas, je suppose.

— Précisément, et de la manière la plus étrange.

— En vérité !... contez-moi donc cela : je ne serais pas femme, si je n'aimais pas les récits.

— Volontiers ; mais de quel genre les aimez-vous? celui-ci n'est pas gai, je vous en préviens.

— Tant mieux ; vous savez, cher baronnet, que nous aimons toutes à pleurer, et pourvu qu'à la fin tout s'arrange à la satisfaction générale....

— Mais je ne vous le promets pas.

— Allez toujours : votre jeune ami n'est-il pas le héros de l'aventure?

— Oui.

— Eh bien ! il m'a séduit de prime abord (à mon âge je puis vous en faire la confidence), et je suis bien décidée à ne m'intéresser qu'à lui. Or, comme je viens de le voir sain et sauf et frais comme une rose, je suis sûre que vous ne me le tuerez pas au dénoûment ; et, ma foi ! je vous abandonne les autres personnages.

— S'il est ainsi, je commence. »

La curiosité rapprocha lady Mary Veertvort de Shelton, qui reprit :

« Je venais de rendre les derniers devoirs à mon pauvre cousin, et je revenais d'Askersund....

— Comment ! lord Melville n'était donc pas à Stockholm?

— Non, il était en voyage. Comme la plupart des poitrinaires, il se faisait illusion sur son état, et, sa négociation terminée, il parcourait le pays avant de le quitter. Mais à Askersund, près du lac Wettern, il s'aperçut qu'il lui était impossible d'aller plus loin et c'est là qu'il est mort.

— Je ne savais pas cela.

— Je revenais donc fort triste, comme vous pensez, et fort peu récréé par les distractions de la route.... Vous n'avez jamais été en Suède, lady Mary?

— Jamais.

— N'y allez pas. C'est un abominable pays.

— Soyez tranquille : ma poitrine n'est guère meilleure que celle de votre cousin, et je n'ai pas envie d'y laisser mes os comme lui. Quand je quitte Londres, c'est pour me rapprocher du soleil.

— Et bien vous faites; ce qui ne veut pas dire que je croie à votre maladie....

— Oh ! sans doute : il n'y a que la mort qu'on ne nie pas... Mais pardon, je vous interromps. Vous disiez que la Suède....

— Est bien lugubre avec ses interminables forêts de sapins, surtout quand on a le cœur navré. Jamais l'hiver n'avait été si prématuré, au dire des habitants, honteux peut-être de leur pays. Nous n'étions qu'aux premiers jours d'octobre, et déjà tout était enseveli sous la neige. J'avais couru toute une journée, blotti dans mon traîneau, le nez dans ma fourrure, et fermant les yeux pour ne pas voir ce que je connais au monde de plus attristant, des corbeaux sur la neige, lorque j'arrivai au relais d'Hofra. Le *chivergoor* (le maître de la poste), me conseilla de ne pas aller plus loin : le temps, qui était fort mauvais, s'annonçait pire encore ; il se faisait tard, nous courrions risque de nous perdre et de tomber dans quelque mine de fer abandonnée. L'auberge était mauvaise ; je soupçonnais l'avis d'être intéressé. J'hésitais pourtant, lorsqu'il ajouta qu'il avait déjà donné le même conseil à des voyageurs qui n'en n'avaient point tenu compte, et qu'il ne répondait pas d'eux. Cet exemple me décida, et je passai outre.

— Quelle imprudence !

— C'en était une, je l'avoue, et je ne fus pas plus tôt en chemin que je m'en aperçus. Les sinistres prédictions de l'hôtelier commençaient à se réaliser. Une neige épaisse obscurcissait les airs, et une aigre rafale, qui nous la poussait au visage, aveuglait le postillon et ses chevaux.»

Lady Mary Veertvort croisa sur sa poitrine son mantelet de taffetas noir.

« Nous avancions si péniblement que la nuit ne tarda pas à nous surprendre, et il fallut ralentir encore le pas. Il y avait plus d'une heure qne nous nous traînions de la sorte, l'œil aux aguets, et fort éveillés, je vous assure, quand nos chevaux s'arrêtèrent court.... Étions-nous au bord de quelque abîme? le postillon descendit pour s'en assurer et s'écria qu'il y avait par terre un cadavre.

— Un cadavre!

— Rassurez-vous: il ne méritait pas tout à fait ce nom; il respirait encore. Rien n'annonçait qu'il fût blessé; sans doute le froid l'avait saisi. Comment se trouvait-il là, seul, à pied, à cette heure et par ce temps, c'est ce qu'il n'était pas en état de nous apprendre. Mon domestique avait du brandevin, nous lui en fîmes boire pour le réchauffer. Je l'enveloppai de fourrures, je le fis placer à côté de moi, dans le traîneau; et nous continuâmes notre périlleux voyage jusqu'à Bodarne, où j'arrivai enfin sain et sauf.

— Et plus heureux que sage.

— En entrant, mon premier soin fut d'installer le moribond auprès d'un grand feu.

— Mais dites-moi donc qui c'était.

— Un enfant de vingt ans, aussi pâle aussi défait que vous venez de le voir frais et rose.

— Quoi, ce jeune homme!

— Lui-même ; mais vous me gâtez toute ma narration ; je voulais suspendre l'intérêt.

— Votre histoire n'a pas besoin de ces artifices. Excusez ma curiosité.

— La mienne, je vous proteste, n'était pas moindre alors. L'idée me vint que ce devait être un des voyageurs dont on m'avait parlé à Hafra, et je n'en doutai plus, lorsque je sus qu'ils n'avaient pas paru à Bodarne. Vraisemblablement leur voiture avait versé, nous n'en avions rencontré qu'un, et les autres étaient gisants sur la neige. La chaleur du foyer, les frictions, les cordiaux, rien ne parvenait encore à réveiller de son évanouissement la seule personne qui pût nous donner cette précieuse explication. Je fis visiter ses poches ; nous y trouvâmes un portefeuille, et dedans un passe-port.

— Au nom de qui ?

— Du comte de Horn, voyageant avec son fils et un valet de chambre. Le fils, nous l'avions sauvé ; mais le comte, mais le valet de chambre, mais le postillon, qu'étaient-ils devenus ? Il n'y avait qu'un parti à prendre, c'était de retourner immédiatement sur nos pas. A force d'argent et d'instances, je parvins à mettre en réquisition tout ce qu'il y avait de traîneaux, d'hommes, de chevaux, de bâtons ferrés, de cordes et de lanternes dans la maison, et laissant le malade aux soins du *chivergoor*, nous nous mîmes en route pour notre expédition.

— Et quel en fut le résultat?

— Nous retrouvâmes des débris du traîneau et deux cadavres.

— Miséricorde!

— Ceux du comte et du postillon.

— Et le troisième?

— Nous passâmes la nuit à le chercher; mais ce fut peine perdue. Les paysans s'accordèrent à dire que les loups l'avaient emporté. Je promis une récompense si on le retrouvait et je revins, le cœur fort serré, à la *chiverhous*, où j'avais laissé le jeune comte. J'espérais du moins le trouver mieux, et préparé à l'affreuse nouvelle que j'apportais; mais savez-vous ce que le maître de poste, qui s'était chargé de le garder, avait fait en nous attendant?

— Quoi donc?

— Il s'était mis à boire, pour prendre patience; à force de boire, il s'était attendri sur le sort de son malade, et avait entrepris de le tirer de la léthargie où il restait plongé. Puisque le froid l'avait pénétré, ce pauvre enfant, on ne pouvait trop le réchauffer intérieurement. Boire seul, d'ailleurs, est ennuyeux, même pour un ivrogne. Aussi, à chaque rasade qu'il se versait, il lui relevait la tête, lui entr'ouvrait la bouche et lui en administrait autant, en lui disant : « Allons, mon « gentilhomme, encore un coup pour fondre la

« neige ! » C'est dans cette posture que nous le surprîmes.

—L'odieux homme! il dut être bien penaud ?

— Pas du tout : il était enchanté de sa prouesse et soutenait l'avoir guéri. Il avait raison, du reste ; mais il lui avait donné une autre maladie en échange. Heureusement, celle-ci me parut moins sérieuse. La neige avait cessé; je pensai que le grand air, le mouvement du voyage, vaudraient mieux pour le malade que l'odeur nauséabonde de l'auberge, et je savais que nous trouverions des médecins à Mariestad. Je fis donc constater le décès du comte de Horn; et, muni d'une copie de cet acte qui pouvait être utile au jeune comte, je me remis en route avec lui. Ce que j'avais espéré arriva. Au bout d'une heure environ, il reprit connaissance, et j'eus la triste obligation de l'instruire de la vérité. C'est alors qu'il me raconta son histoire.... Mais, nous avons achevé le tour du jardin, et je crains d'avoir abusé de votre patience.

—Au contraire, faisons encore un tour, je vous en prie. Je ne saurais vous dire combien votre récit m'a émue.

—Remettez-vous. Actuellement l'horizon s'éclaircit.

—Ah! tant mieux !

— Le passe-port ne m'avait pas induit en erreur. C'était bien le comte de Horn qui avait péri. Le

comte avait deux fils entre lesquels il était loin de partager également son affection. L'aîné vivait avec lui à Stockholm, et il lui réservait tout son bien. Quant au cadet, il l'avait relégué dans une terre, près du lac Wettern.

— Mon protégé est l'aîné, j'espère?

— Non pas, il est le cadet.

— Mais c'est indigne! Passe pour le patrimoine, puisqu'il n'est que le cadet; mais le haïr, mais l'exiler! et pour quelle raison?

— La comtesse était morte en couches, et le comte, qui était amoureux fou de sa femme, n'avait jamais pu se résoudre à revenir dans cette terre où il l'avait perdue, ni à voir l'enfant qui était la cause innocente de ce malheur. Le petit orphelin fut donc confié aux soins d'une nourrice, sous la surveillance d'un vieux prêtre qui, plus tard, se chargea de son éducation.

— L'amour du comte pour sa femme me raccommode un peu avec lui; mais vous me promettiez mieux pour mon protégé.

— Un peu de patience. Il y a un an, son frère aîné lui a rendu le service de mourir; et, en dépit de ses répugnances, le comte a bien été obligé, pour soutenir son nom, de tirer d'exil le seul fils qui lui restât.

— A la bonne heure!

— Et comme Frédéric...

—C'est Frédéric qu'il s'appelle? tant mieux, c'est un nom que j'aime.

—Comme, dis-je, Frédéric, tout instruit qu'il eût été par son vieux gouverneur, manquait nécessairement de cette partie de l'éducation qui ne s'acquiert que dans la pratique du monde, le comte prit le parti de l'aller chercher et de voyager avec lui en Europe, jusqu'à ce qu'il le jugeât en état de paraître avantageusement à la cour de Suède.

—Et c'est au moment où il s'était mis en route pour réaliser ce plan....

—Qu'il a perdu la vie par l'accident que je vous ai raconté.

—De sorte que voilà maître Frédéric qui hérite de toute la fortune.... Et il a continué la route avec vous?...

—Le pauvre enfant était souffrant; son cerveau ébranlé n'était pas en état de s'occuper d'affaires. Je lui proposai de venir passer quelque temps avec moi daus une de mes terres; nous enverrions à Stockholm un agent chargé de représenter ses intérêts. Il accepta. Nous étions tous les deux tristes, tous les deux en deuil. Je ne voulais pas rentrer de quelque temps dans le monde, et c'était une agréable compagnie dans ma solitude. En vivant ensemble, nous nous sommes attachés l'un à l'autre. C'est ainsi qu'au lieu de semaines, des

mois se sont écoulés, et, lorsque j'ai dû revenir à Londres, il a désiré d'y passer la saison avant de retourner en Suède.

— D'après le peu que j'ai vu et tout ce que vous me dites, je ne doute pas qu'il ne réussisse très-bien ici.

— Il n'élève pas si haut ses prétentions, je suppose : il est fort emprunté; c'est une leçon qu'il vient prendre.

— En tout cas, il ne peut être en meilleures mains pour être bien lancé.

— Détestables, au contraire, chère lady. Je suis accablé des affaires de ma succession. Les propriétés de ce pauvre Melville sont si disséminées que, tout ce printemps, je serai par monts et par vaux. Demain encore, il faut que je parte pour le Devonshire.

— Vous partez! dit la vieille dame à qui ce mot rendit la mémoire. Comment! je ne vous aurai pas à mon concert?

— Hélas! non. Mais, si vous voulez me dédommager, invitez le héros de notre histoire. Ce sera une bonne œuvre.

— Et un vrai plaisir pour moi.

— Je vous en remercie; je n'ai encore pu le présenter nulle part, et je vais partir avec un peu moins de remords.

— Mais va-t-il déjà dans le monde? Il n'y a pas un an qu'il a perdu son père!...

— Il est vrai ; mais il l'a à peine connu ; il est en pays étranger, et c'est pour son instruction plus que pour son plaisir qu'il y va.

— Très-bien ! vous pardonnez cette remarque ; elle ne doit vous prouver qu'une chose, c'est l'intérêt qu'il m'inspire à l'avance. »

La conversation les avait ramenés à la porte du parc ; lady Mary Veertvort s'arrêta.

« Mon cher baronnet, je ne veux pas abuser plus longtemps de votre complaisance. Voici votre beau cheval qui s'impatiente : je vous rends votre liberté. J'ai bien peur d'avoir été indiscrète.

— Je ne pouvais pas mieux employer mon temps, dit Shelton en prenant congé d'elle ; mais gardez-moi, chère lady, le secret sur cette aventure. Notre jeune comte est si timide, si farouche, que, si son histoire courait et qu'il devînt un sujet de curiosité, cela l'embarrasserait mortellement.

— Je vous promets de résister à la tentation.... Mais où faut-il que j'envoie mon invitation ? vous ne me donnez pas son adresse.

— Pardon : Great-Jermyn-Street ; il occupe la maison de ce pauvre Melville.

— Très-bien. Il aura mon billet ce soir. Adieu ! »

Lady Mary Veertvort regarda sir Francis monter à cheval ; mais lorsqu'il se fut éloigné, au lieu de

rentrer dans le jardin, elle alla reprendre son carrosse et se fit conduire à Golden-Square.

« Eh bien ! ma belle, soyez contente, soyez tranquille, dit-elle en entrant dans l'atelier d'Angelica. Si vous ne chantez pas samedi comme un rossignol, comme de coutume, vous serez sans excuse ; car je vous annonce que sir Francis ne viendra pas au concert.

— Ah ! merci, dit Angelica. Comment avez-vous fait ?

— Que ne ferait-on pas pour vous plaire, signora ?... Sérieusement, ce n'est pas moi qu'il faut remercier, mon cœur, c'est lui-même. Tout s'est arrangé le mieux du monde. Il part demain pour le Devonshire, où ses affaires de succession l'appellent, le pauvre homme !

— Oh ! c'est parfait !

— Dès que je l'ai su, vite je lui ai parlé de tous mes regrets ; c'est un péché que j'ai sur la conscience ; mais il vous en revient la moitié.

— Vous l'avez donc vu ?

— Je le quitte à l'instant : voilà une heure que nous nous promenons dans Kensington-Garden.

— Et que dit-il ?

— Ma foi, franchement, il n'a pas été question de vous : il m'a raconté une aventure des plus intéressantes qui lui est arrivée en Suède, et nous n'avons pas causé d'autre chose tout le temps.

—N'allez pas croire que je le regrette.... Et cette histoire intéressante, est-ce que vous ne me la direz pas ?

— Impossible : il m'a fait promettre le secret.

—Du mystère ?... voici qui devient piquant. Vous allez faire des jaloux : d'où vient qu'il vous en a fait la confidence ?

—Eh ! eh !... nous sommes très-bien ensemble.... mais je ne veux pas me faire valoir : c'est parce que je venais de rencontrer le héros de l'aventure.

—Le héros ! c'est donc un roman ?

—Oui, ma mignonne, et des plus touchants.... Tenez, malgré sa défense, il faut que je vous le conte.

—Prenez garde, lady Mary, voilà encore un péché dont vous allez vouloir que je prenne sur moi la moitié.

—Non, non, celui-ci, je m'en charge. L'aventure fait honneur au baronnet, et vous avez tant de préventions contre lui, que je ne dois perdre aucune occasion de les combattre. D'ailleurs vous êtes discrète.

—Et curieuse, n'est-ce pas ?

—Nous sommes toutes filles d'Ève; mais l'histoire, cette fois, en vaut la peine, et franchement la langue me démange. Écoutez donc, dans l'intérêt même du secret; car, si je ne vous la conte

pas, je suis capable de la dire à la première bavarde que je rencontrerai.

— Vous levez mes scrupules.

— Vous n'êtes pas pressée, n'est-ce pas ? car mon récit sera un peu long.

— Alors permettez-moi de reprendre mes pinceaux. Je n'en serai pas moins attentive, je vous le promets.

— Bien volontiers : mais vous ne peindrez pas longtemps, je vous le garantis. »

Cette prédiction trouva la jeune artiste un peu incrédule ; mais lady Mary Veertvort contait fort bien, l'histoire en elle-même était attendrissante, et l'émotion de la vieille dame ajoutait beaucoup à l'effet de la narration : Angelica ne tarda pas à oublier sa palette, et à plusieurs reprises ses yeux s'emplirent de larmes.

« Pauvre jeune homme !... et vous l'avez vu, chère lady ?

— Oui, ma belle : il est charmant, et heureusement plus digne aujourd'hui d'envie que de pitié. Au surplus, vous le verrez samedi. J'ai promis de lui envoyer une invitation.

— J'en suis bien aise ! quand je lis un roman dont les personnages m'intéressent, j'ai toujours un regret, c'est de ne pas les voir en chair et en os. Je voudrais les rencontrer dans la rue, causer avec eux. Ce devrait être un privilége du génie, d'ani-

mer ses créations, de leur conférer un droit de vie réelle; ce serait la sanction des chefs-d'œuvre, la restitution des emprunts faits à la nature. C'est un rêve bien extravagant, n'est-ce pas? mais vous venez de le réaliser. Pourvu que la réalité ne me désenchante pas! ce serait dommage!

— Je ne le crois pas.... du moins, si j'en juge d'après moi.

— Mais vous, vous l'aviez vu avant de savoir son aventure.

— Il est vrai; mais ayez, ma belle artiste, un peu de confiance dans la nature: ses œuvres ont bien leur mérite aussi.... Shelton lui-même, convenez qu'il a du bon.

— Il a les défauts et les qualités de l'orgueil.

— Plus que cela, ma chère, vous êtes injuste. Le fond est excellent, chez lui. Vous ne le connaissez pas. Un amoureux est un homme ivre: pour juger ce qu'il est, il faut le voir à jeun. »



II

La visite de lady Mary Veertvort avait rendu Angelica toute légère, toute joyeuse. L'émotion du récit s'était bientôt effacée, et il ne lui restait que la satisfaction de l'absence du baronnet. Angelica était pieuse et raisonnable; mais elle n'était ni une dévote ni un philosophe; elle avait tous les goûts de son âge, et, sensible aux succès du monde, elle ne se privait pas sans regret des occasions d'en obtenir. Délivrée d'une préoccupation importune, elle ne songea plus qu'au plaisir que lui promettait, après une si longue retraite, la soirée de sa vieille amie.

Ayant donc reconduit lady Mary Veertvort, elle revint vers son chevalet en dansant, et se mit à chanter *con impeto* cette parodie improvisée d'un des airs du programme :

O bonheur! que viens-je d'entendre?
Quoi! l'inhumain, si j'en crois milady,
Ne viendra point au concert samedi!

Jusqu'alors elle ne s'était préparée à ce concert qu'avec nonchalance; mais à présent toute irréso-

lution avait cessé : elle se mit à étudier consciencieusement, et les applaudissements du petit aréopage de Golden-Square furent le prélude du triomphe qui l'attendait dans Charles-Street.

Entre les nombreuses tribulations auxquelles la vanité expose un maître de maison, l'inexactitude des *prime donne* dans les concerts n'est ni une des moindres ni une des plus rares. Lady Mary Veertvort prévint tous ses exécutants qu'elle avait les nerfs irritables, et les pria d'être ponctuels. Angelica se promit d'être la première au rendez-vous. Mais son coiffeur, qui était un Français fort en vogue, la fit attendre, et le salon était à moitié plein, lorsqu'elle y entra avec sa cousine et son père.

« Arrivez donc, ma belle, arrivez donc ! lui cria la vieille dame.

— Suis-je beaucoup en retard ? demanda Angelica, après avoir expliqué ce qui l'avait retenue.

— Non, rassurez vous, nous sommes loin d'être au complet ; mais on ne vous a jamais assez tôt, et un *impresario* craint toujours quelque indisposition subite. »

Tout en parlant, lady Mary Veertvort la conduisait à un fauteuil placé à peu de distance du clavecin.

« Eh bien ! dit Angelica, est-il ici ?

— Qui ? sir Francis ?

— Non, je sais bien que vous êtes incapable de me tromper.

— Ah ! je comprends, notre héros, n'est-ce pas ? non, pas encore.

— Vous n'oublierez pas de me le montrer?

— Je ferai plus, je vous l'amènerai.... Mais voici votre accompagnateur qui vous demande. »

Angelica s'approcha du clavecin : l'accompagnateur désirait préciser une dernière fois les mouvements avec elle, et l'attention qu'elle y mit l'empêcha d'entendre annoncer le comte de Horn.

C'était le début du jeune étranger, et dans ce salon où il entrait seul, il ne connaissait personne, pas même la maîtresse du logis. Il n'en fallait pas tant pour l'intimider. Il se présenta avec un embarras visible, mais qui n'était pas dénué de grâce. Lady Mary Veertvort s'empressa d'aller au-devant de lui, tout en faisant à part elle cette remarque; et l'ayant amené dans un coin du salon où ils étaient moins en vue, elle le fit asseoir à côté d'elle, et lui parla de leur ami commun, sir Francis Shelton, avec ce ton de franche bonhomie qui est si propre à mettre les gens à leur aise.

Le jeune de Horn, dont l'émotion se trahissait à sa rougeur, au son voilé de sa voix, à la brièveté de ses réponses, laissa deviner plus qu'il n'exprima sa reconnaissance des attentions dont il était l'objet, et son profond dévouement pour sir Francis. Sa modestie allait jusqu'à l'humilité, et lady Mary Veertvort, déjà favorablement prévenue, s'oubliait dans

cet intéressant tête-à-tête; mais il survint d'autres personnes qu'il lui fallut aller recevoir.

Ainsi qu'elle, le comte s'était levé de son siége, et il resta quelque temps debout à la même place, comme s'il eût craint, par le moindre mouvement, d'appeler sur lui les regards. Enfin, gêné de cette immobilité qui pouvait avoir le même inconvénient, il tourna lentement autour du fauteuil qu'il avait occupé et gagna l'embrasure d'une croisée, où il se tint, osant à peine lever les yeux à la dérobée et ayant l'air de s'ennuyer profondément.

C'est dans cette attitude que lady M. Veertvort le retrouva.

« Je suis contrariée, monsieur le comte, lui dit-elle en passant, que sir Francis ne soit pas ici : il m'aurait aidée à vous faire les honneurs de mon salon. Au moins, aimez-vous la musique ?

— Oui, milady.

— Ah ! tant mieux ! Encore un peu de patience : nous ne tarderons pas, j'espère, à vous en faire entendre de bonne. »

Le jeune de Horn s'inclina pour toute réponse. Lady Mary avait deviné à moitié; il soupirait après le concert, mais c'était pour avoir une contenance.

« Au fait, se dit-elle en le quittant, c'est fort ennuyeux pour ce pauvre jeune homme de ne connaître âme qui vive. Qui pourrais-je bien lui donner

pour le distraire ? miss Kauffmann est occupée avec ses musiciens.... Eh! voici mon affaire! s'écria-t-elle en voyant entrer mistress et miss Ramsden. Un héritier! un étranger! quelle bonne fortune pour elles! »

Après les révérences et les premiers compliments, lady M. Veertvort demanda à mistress Ramsden la permission de lui présenter le comte de Horn.

Les rapports des deux dames étaient ceux-ci : l'une avait été plus d'une fois en butte aux sarcasmes de l'autre, et elle le savait; au demeurant, les meilleures amies du monde.

Mistress Ramsden était plus accoutumée à courir après les présentations qu'à les voir venir à elle. Elle ne fut pas fâchée de trouver cette occasion de se réhabiliter.

« Qu'est-ce que c'est que le comte de Horn ? demanda-t-elle d'un ton dédaigneux.

— C'est un Suédois, un ami de sir Francis Shelton.

— Est-ce que nous ne le verrons pas ce soir, le baronnet ?

— Non, il n'est pas à Londres.

— Ah! » dit mistress Ramsden en faisant la moue.

La politesse eût voulu qu'elle ramenât l'entretien sur la présentation proposée, et lady M. Veertvort s'y attendait; mais mistress Ramsden ne reprit la

parole que pour lui adresser un compliment sur sa toilette.

« Je crois qu'on veut se faire valoir, se dit lady Mary Veertvort, mais je sais le moyen de faire revenir le naturel au galop. Le comte de Horn, reprit-elle, est ce jeune homme blond que vous voyez là-bas debout contre la fenêtre.

— Je vois, dit mistress Ramsden, jetant de côté un coup d'œil indolent par-dessus l'épaule. En deuil?

— Oui, de son père.

— Ah! de son père!... pauvre jeune homme! dit mistress Ramsden, s'intéressant à un malheur qui supposait un héritage.

— C'est une famille vraiment malheureuse! reprit lady Mary Veertvort; sa mère est morte en couches de lui, et dans la même année il vient de perdre son père et le seul frère qu'il eût.

— Alors il hérite de toute la fortune?

— Qui, dit-on, est considérable.

— Vous l'appelez ?

— Le comte de Horn.... Vous le présenterai-je?

— De votre main, qui ne serait le bienvenu?

— Vous êtes trop aimable. »

Tandis que lady Mary Veertvort, riant sous cape, allait chercher le jeune de Horn et le préparait à l'entrevue qu'elle venait de lui ménager, mistress Ramsden avait rappelé sa fille, qui n'avait point assisté à leur conversation.

« Regardez donc, Jemima, lui dit-elle, ce jeune homme blond, celui qu'aborde lady Mary Veertvort! comment le trouvez-vous?

— Pas mal; mais il est bien jeune, dit la naïve Jemima.

— Pas du tout, repartit brusquement la mère. Il vous paraît très-jeune parce qu'il est très-blond; mais c'est un garçon de vingt-cinq ans au moins. C'est un Suédois, et on est très-tardif dans le Nord. Je ne serais pas étonnée quand il en aurait trente.

— Vous croyez, maman?

— Oui, ma fille: il vient d'hériter d'une grande fortune et il est d'une excellente famille; c'est le comte de Horn, un ami du baronnet. »

A cette énumération que le retour de lady Mary Veertvort forçait d'accélérer, la confiante Jemima fut pleinement convaincue; le comte de Horn avait trente ans, s'il n'avait pas davantage. Mais le nom du baronnet lui rappelait de trop délicieux souvenirs pour passer inaperçu, même dans une si intéressante circonstance, et elle se hâta de profiter de la minute qui lui restait pour s'informer si sir Francis n'allait pas venir.

« Que vous êtes frivole! lui dit sa mère avec une humeur qui se perdit soudain dans le plus gracieux des sourires.

— Le comte de Horn, mistress Ramsden. »

L'intelligente Jemima sentit sa faute : aucun absent, même Shelton, pouvait-il valoir un étranger, jeune, riche et présent? Elle s'empressa de la réparer de son mieux; et lady Mary Veertvort, en les quittant, vit qu'elle n'avait plus à se mettre en peine de son protégé. La mère et la fille étaient à l'envi si parlantes, si prévenantes, si encourageantes, que l'adolescent ne tarda pas à justifier par un peu plus d'assurance l'âge raisonnable qu'elles voulaient bien lui attribuer; et les accords qui donnaient le signal du concert lui arrachèrent un soupir, car il fallut céder sa place à deux vieilles ladies empanachées, se séparer de la plus affable des mères, de la plus séduisante, hélas! de toutes les filles.

Le jeune de Horn s'était retiré en maudissant de toute son âme les chanteurs qui interrompaient son attrayante causerie, et fort mal disposé, croyait-il, à les écouter; mais il se trompait. Les grands yeux bleus de miss Jemima, qui avaient provoqué cette malédiction, l'avaient préparé aux tendres impressions de la mélodie.

La musique n'avait pas fait partie de son éducation; mais de tous les arts, c'est celui qui exige le moins d'études pour s'y plaire, sinon pour s'y connaître. Il y a cette différence entre elle et la peinture, qu'il faut ouvrir les yeux pour voir, tandis que l'oreille n'est jamais fermée. La musique est

un plaisir insinuant et fluide qui entre par tous les pores.

Le jeune homme ne tarda pas à livrer son cœur aux séductions de cette nouvelle magicienne. Elle parlait d'amour, et avec une voix si douce! ce n'était point une rivale de l'adorable Anglaise, mais une amie complaisante, un truchement discret, comme un blanc messager volant de l'une à l'autre! L'enivrement avait fait place à une volupté plus vague, à une sorte de doux rêve où miss Ramsden apparaissait encore, mais moins distincte. La mélodie se répandait comme un encens où s'enfonçait par degrés l'image adorée de la déesse. Bientôt même cette image y disparut tout entière, et, quand la vapeur se dissipa, une autre divinité était sur le piédestal.

Une jeune fille était debout au clavecin. L'adolescent novice, dont tous les sens venaient de s'éveiller à la fois à tant d'impressions inconnues, ébloui, fasciné, emporté dans ce tourbillon lumineux, ne pouvait pas tout à coup redescendre sur la terre. Il avait vu, dans le château où il venait de passer l'hiver avec Shelton, un grand tableau où les Muses étaient représentées dans un costume tout moderne, et son imagination échauffée anima la création du peintre.

C'était bien une fille du Midi! C'étaient leur profil pur, leurs sourcils et leurs grands cils noirs,

l'éclat doré de leur teint! Entre tous ces visages fardés, le sien seul gardait la pâleur de l'inspiration: c'était bien une des neuf sœurs! Mais ce n'était point une des muses altières. A sa taille moyenne et délicate, à la mollesse de ses longs regards bleus, aux roses qui se jouaient dans ses cheveux poudrés, à cette robe de satin dont les reflets semblaient d'argent comme sa voix, à sa voix surtout, l'enthousiaste écolier reconnut la muse de la musique. Elle avait fini de chanter, qu'il restait encore suspendu aux lèvres mélodieuses de l'enchanteresse.

La première moitié du concert était achevée. L'éloge d'Angelica volait de bouche en bouche. Deux élégants se rencontrèrent au milieu du salon.

« Comme elle est jolie ce soir!

— Ravissante! quelle voix délicieuse! et quelle âme!

— Avec un pareil talent, comment perd-elle son temps à peindre?

— C'est ce que je disais tout à l'heure; la musique est sa vraie vocation.

— Sans aucun doute: son mérite comme chanteuse est incontestable.

— Et sans concurrence. Au lieu qu'en peinture, Reynolds....

— Et tant d'autres.... Mais que voulez-vous? il est si rare qu'on se rende justice!

— On fait fi de ses qualités, et on s'en attribue qu'on n'a pas.

— Oui, et de la sorte on s'éparpille, et on n'arrive à rien.

— Elle n'a donc pas un ami capable de lui donner un conseil?... Allons lui faire nos compliments. »

Tout le salon était en mouvement: hommes et femmes confondus se croisaient, se cherchaient, s'abordaient. Seul, de Horn était immobile, les yeux fixés sur Angelica ; on eût dit qu'il l'écoutait encore.

« Eh bien ! monsieur le comte, lui dit lady Mary Veertvort qui, ravie du succès de sa jeune amie, allait partout recueillant et provoquant même au besoin les suffrages, comment trouvez-vous miss Kauffmann ? »

De Horn n'avait pas vu venir à lui la vieille dame : il tressaillit, comme éveillé en sursaut.

« N'est-il pas vrai qu'elle est charmante?

— Charmante !

— Miss Kauffmann est des amies du baronnet, reprit-elle sans se décourager. Vous serait-il agréable de faire connaissance avec elle?

— Oh ! oui !... » et il s'arrêta court.

Son empressement fit sourire lady Mary.

« Allons, pensa-t-elle, voici qu'il s'humanise : les Ramsden l'ont un peu dégourdi, et nous en

ferons quelque chose. Mais les commencements sont rudes!... Attendez-moi ici, reprit-elle : j'ai un ordre à donner, et je reviens vous prendre à l'instant. »

Le comte s'inclina.

Ce court entretien avait donné le temps aux Ramsden d'achever chacune un sorbet à la pistache.

« Qu'est devenu le comte? demanda la mère à sa fille. Regardez donc, Jemima.

— Le voici, maman, dit celle-ci qui s'était levée, et avait promené partout deux grands yeux habitués à dépister leur proie. Le voyez-vous là-bas, à droite, près du trumeau ? »

Mistress Ramsden lui fit signe avec son éventail de venir les trouver.

Entre l'invitation de mistress Ramsden et la promesse faite à lady Mary Veertvort, entre miss Jemima et miss Kauffmann, le jeune étranger se trouva fort embarrassé. Comment éviter de commettre une impolitesse? Pendant qu'il délibérait, l'éventail de la mère devenait plus actif, plus impérieux; les grands yeux de la fille semblaient lui adresser de tendres reproches : il courut au plus pressé, au plus attrayant peut-être. Ce n'était pas, toutefois, pour y rester: il offrirait son excuse, et serait à sa place avant le retour de lady Mary Veertvort.

Il se glissa donc entre les groupes le plus discrètement possible, tout en préparant son explication; mais à peine arrivé, mistress Ramsden le prit par la main, le fit asseoir entre elle et sa fille, et ce fut de droite et de gauche un tel feu croisé d'amabilités, qu'il ne trouva pas un intervalle pour placer sa phrase, et bientôt même une si agréable distraction lui fit oublier l'engagement qu'il avait pris.

Lady Mary Veertvort, après avoir donné ses ordres, était revenue auprès d'Angelica.

« Ma chère amie, lui dit-elle en lui prenant affectueusement les mains, je ne vous remercie pas, je ne vous félicite pas, je ne vous répète pas un seul des compliments que j'ai reçus pour vous : vous devez en être accablée.... Je viens vous parler d'autre chose. Je viens vous dire que je vais vous le présenter.

— Le héros ?

— Lui-même.

— Il est donc ici enfin ?

— Oui, oui : il vous a entendue, il est ravi de vous.

— Vous m'aviez promis de m'épargner les compliments.

— Oui, mais j'en excepte les siens : car il n'osera jamais vous les faire lui-même. »

A ces mots, lady Mary Veertvort, traversant les

groupes qui s'ouvraient pour lui faire passage, alla droit à la place où elle avait laissé le comte de Horn. Il n'y était plus. C'était pourtant bien là qu'elle l'avait quitté. Où était-il allé, cet immobile personnage? Elle chercha aux alentours, mais sans succès. Elle porta ses regards plus loin, parmi tous ces hommes qui se tenaient debout, et ne le découvrit pas davantage.

« Il a peut-être eu peur de la présentation, se dit-elle. Ce serait pousser un peu loin la timidité; mais il faut bien que cela soit, car je ne le vois nulle part. »

Tout en faisant ces réflexions, elle était retournée auprès d'Angelica.

« Seule, lady Mary?

— Oui, ma belle! je n'y conçois rien: je l'avais prévenu que j'allais vous le présenter, et je lui avais dit de m'attendre....

— Eh bien?

— Eh bien! je ne le retrouve plus. Il a disparu.

— Tout est mystérieux et romanesque en ce jeune homme, répondit Angelica en riant. Mais là, vraiment, lady Mary, êtes-vous bien sûre qu'il existe, que ce ne soit pas une de ces visions dont nous parlions l'autre jour?

— Il ne s'agit pas de vision, folle que vous êtes! Quoique je ressemble assez à une vieille tour en

ruines, je ne suis pas encore hantée par les revenants. C'est tout simplement un joli petit sauvage, bien réel; et bien réelle aussi est sa timidité : vous verrez qu'il aura eu peur de vous.

— Je ne dis pas non; les esprits ne sont pas exempts de peur. Il aura pris ma voix pour le chant du coq, et vite il sera rentré dans son roman. Vous le trouverez sur un rayon de votre bibliothèque.

— Vous riez; mais ne plaisantez plus, croyez-moi : car je sens que je vais me mettre en colère.... je tenais à vous le faire voir.

— Consolez-vous, vous l'évoquerez un autre jour. »

L'entr'acte avait duré assez longtemps : on vint proposer à lady Mary Veertvort de commencer la seconde partie du concert. Elle s'éloigna d'Angelica en la menaçant du doigt pour toute réponse. Sur son ordre, l'accompagnateur avait repris sa place au clavecin : chacun se remit à la sienne, et, deux chanteurs s'étant levés, le silence se rétablit.

Pendant ce duo, lady Mary Veertvort, qui promenait incessamment de tous côtés le coup d'œil vigilant du maître, aperçut son jeune Suédois debout dans une encoignure, emprisonné entre le fauteuil de mistress Ramsden et celui de miss Jemima. Elles avaient trouvé cette combinaison pour

le garder auprès d'elles pendant le reste du concert. Il était courbé en deux, le menton dans son jabot. La mère à gauche, la fille à droite, chacune avait pris possession d'une oreille. Mistress Ramsden, la main au collet de son habit, le maintenait au niveau des deux bouches, et l'aigrette de son vaste turban cramoisi coiffait les trois têtes.

« Voilà le mot de l'énigme ! se dit lady Mary Veertvort. Sotte que je suis, d'aller chercher mon fugitif ailleurs ! Il était clair qu'elles l'avaient accaparé. Ces créatures-là mourront dans l'impénitence finale. Comme elles l'ont cerné ! Pour leur échapper, il faudrait qu'il perçât le mur ! Mais il n'a pas l'air malheureux de son esclavage. Le jouvenceau s'apprivoise de plus en plus. Au fait, il est à bonne école.... Mais, en vérité, ce n'est pas la peine de venir à un concert pour y prêter cette attention. »

En effet, les trois babillards n'en avaient pas entendu une note. Les plus beaux morceaux, réservés pour la dernière partie, se succédaient, et les applaudissements seuls, qui en accueillaient la fin, avaient le privilége de leur faire relever un instant la tête ; puis les chuchotements recommençaient de plus belle. Le pied de lady Mary Veertvort s'agita sur le parquet.

« De vrais oiseaux ! autant de cervelle, et jacassant comme eux sous le bruit !... Cette sotte de

femme qui me tourmentait pour que je fisse jouer ce soir une sonate à sa fille!... Un si merveilleux talent!... Elle sent si bien la musique!... Il n'y a qu'à voir comme elle l'écoute! Qu'elle apprenne donc à la comprendre avant d'en faire! »

Enfin Angelica reparut au clavecin.

« Il faut espérer, se dit la vieille dame, qu'ils voudront bien faire une exception en sa faveur et lui prêter leurs oreilles de corne. »

Son attente fut déçue: pas une des trois têtes ne se détourna, pas une voix ne s'interrompit.

« Ceci est trop fort! se dit-elle en froissant son éventail. Que ces femmes n'aient ni goût ni âme, qu'elles ne vivent que pour minauder, pour caqueter, libre à elles; mais qu'elles affectent chez moi de faire fi de ce que tout le monde admire, c'est une impertinence dont je me souviendrai en temps et lieu. Avec cela qu'elles ont tant d'esprit! C'est un si charmant régal que leur conversation!... Comment ne voient-elles pas qu'il n'y a qu'un petit niais qui puisse perdre son temps à les écouter, lorsque miss Kauffmann chante? »

En cet instant, un éclat de rire mal étouffé, qui partit de ce groupe maudit, vint mettre le comble à l'exaspération de lady Mary Veertvort. Elle se redressa sur son siége, et lança aux trois coupables un regard foudroyant, qu'heureusement pour eux ils n'eurent pas l'imprudence d'affronter. Ce rire

mit fin à leur conversation, mais non pas au ressentiment de la maîtresse de la maison. Elle ne se laissa point désarmer par les applaudissements qu'ils donnèrent tous trois à la fin de l'air de bravoure d'Angelica, et elle fit le serment de ne jamais plus inviter les Ramsden à ses concerts.

La soirée était achevée. Chacun quitta sa place, les groupes se reformèrent, et les Ramsden accostées laissèrent le jeune de Horn à lui-même.

« Enfin, se dit lady Mary Veertvort, elles lui permettent de venir s'excuser; c'est fort heureux! »

Mais il passa près d'elle sans l'aborder.

« Que signifie cela? Je ne suis pas exigeante, et je conçois qu'il manque d'usage; mais, en vérité, il est de ces politesses qui ne s'apprennent pas, et le simple bon sens doit l'avertir qu'il a une faute à réparer. »

Des adieux à recevoir vinrent la distraire, et lorsqu'elle revit le coupable à quelques pas d'elle, sa mauvaise humeur avait eu le temps de se calmer.

« C'est un enfant timide, pensa-t-elle : il faut lui aplanir les voies. »

Dans cette bonne intention, elle s'approcha de lui; mais l'enfant timide, au lieu de répondre à cette avance, baissa la tête, tourna doucement sur ses talons, et prit une direction opposée.

Était-il honteux et la croyait-il offensée? Était-ce

quelque complot des deux coquettes contre Angelica?

« Que m'importe? je ne suis pas chargée de l'éducation de ce petit bonhomme. Et si ce sont les Ramsden qui, par jalousie de miss Kauffman, le poussent à cette impolitesse, c'est bien en pure perte. Elle ne tient pas plus à cette conquête, j'en suis caution, qu'à celle de Shelton! Tout ce que je leur souhaite, c'est de la conserver mieux que l'autre. »

La foule s'était écoulée peu à peu. Les Kauffmann, restés les derniers, souhaitèrent à leur tour le bonsoir à la maîtresse de la maison.

« Eh bien! chère lady, demanda de nouveau Angelica à lady Mary, qui avait suivi les deux cousines dans la pièce où elles s'enveloppaient de leurs manteaux, votre Suédois?

— Un Suédois, ma chère? Dites un Iroquois! Je vous avais promis de vous l'amener; mais il aurait fallu le prendre de force! »

Elle la mit au fait en peu de mots.

« Encore si je l'avais vu! dit Angelica; mais je ne peux pas vous cacher que tous mes doutes me reviennent. Voyons, franchement, lady Mary, avant que nous partions, existe-t-il, oui ou non?

— Je ne réponds pas à une question pareille, entêtée! Demandez à votre cousine.

— L'as-tu vu, Gretly?

— Qui?

— Un petit jeune homme blond, dit lady Mary Veertvort, d'une jolie figure, qui n'a parlé qu'aux Ramsden! Il est impossible que vous ne l'ayez pas vu, ma chère!

— Moi? dit Gretly gardant fort bien son sérieux. J'ai vu toutes les figures du salon, mais pas une semblable à ce portrait.

— Allez-vous-en! allez-vous-en! Vous me rendriez folle, » dit la vieille dame; et, les prenant par les épaules, elle les mit amicalement à la porte.



IV

C'était rentrer dans le monde que de chanter au concert de lady Mary Veertvort : Angelica l'avait prévu. Mais il en était du monde comme de Shelton : de loin, l'un et l'autre étaient un objet d'inquiétude ; en les revoyant de près, elle avait été toute surprise de les trouver si peu redoutables. Le succès qu'elle venait d'obtenir était fait pour l'encourager : c'était comme un dédommagement que la musique lui offrait des injustices de la peinture. Ces plaisirs, d'ailleurs, assez attrayants par eux-mêmes, entretenaient et étendaient ses relations. Le matin donc à son chevalet, et le soir dans les salons, comme l'année précédente, elle avait repris, par raison, un train de vie assez conforme à ses goûts.

La saison s'annonçait d'une manière brillante. Au mois de septembre dernier, le duc d'York était mort à Monaco, d'une fièvre maligne. Le prince de Monaco, qui avait prodigué ses soins à l'auguste malade, venait d'arriver en Angleterre, et le roi s'efforçait d'acquitter, par son accueil, la dette

que lui avait léguée son frère. La ville de Londres voulut s'associer à la reconnaissance de son souverain, et un bal magnifique se préparait à Mansion-House.

Les deux cousines éprouvèrent le désir d'y aller; mais Angelica n'était pas connue du lord-maire, et on s'arrachait les invitations.

« Il faut nous faire une raison, miss Gretly, dit Angelica à sa cousine.

— Ah! dit Gretly, si sir Francis était ici!...

— Voilà une réflexion qui m'ôte tout regret.

— Oui, oui, tu fais la fière, parce que tu sais qu'il est absent. »

Angelica avait quelques emplettes à faire chez son marchand de couleurs; elle sortit avec son père. Lorsqu'elle rentra dans son atelier, elle trouva sa cousine qui dansait toute seule devant une glace.

« Veux-tu bien, lui dit-elle, ne pas me faire de poussière ici? C'est pour te consoler que tu danses?

— Dis pour me préparer, repartit Gretly en lui montrant de loin les invitations.

— Quoi! nous sommes invitées!

— Oui.

— Oh! quel bonheur! et à qui le devons-nous?

— Je ne sais pas.... mais prends bien garde! si par malheur c'était sir Francis!...

— Non, non, il n'est pas à Londres. J'aime bien

mieux croire que c'est une galanterie du lord-maire, et que je la dois à mon propre mérite, à ma réputation.

— Fort bien : je vois, ma chère, que tu es encore plus orgueilleuse que poltronne.

— Taisez-vous, ingrate ; sans votre phénomène de cousine, vous n'iriez pas au bal. »

Le bal devait avoir lieu le lendemain ; Kauffmann, qui avait encore à la main sa canne et son chapeau, offrit d'aller retenir une voiture.

« C'est inutile, mon oncle, dit Gretly. Le lord-maire sait trop ce qu'il doit à la princesse pour ne pas lui envoyer son carrosse. »

Kauffmann s'était arrêté ; il descendit l'escalier en grommelant.

« Du moins, continua la railleuse fille, sir Francis n'y aurait pas manqué.

— Allons, dit Angelica, comme ni sir Francis, ni le lord-maire, je suppose, ne se chargeront de nous fournir notre toilette, montons : nous n'avons pas trop de temps pour y aviser, et tu n'en seras pas moins libre de donner carrière à ta mauvaise langue. »

Ayant pris sa cousine par la taille, elles montèrent en courant dans leur chambre à coucher. Quand Kauffmann revint, son marché conclu, il trouva les deux jeunes filles qui délibéraient gravement, accroupies sur un monceau de chiffons.

Le lendemain, lady Mary Veertvort, qui était invitée, se laissa arracher par ses jeunes amies la promesse de venir à Mansion-House. Elle leur proposa même de les y mener : mais, ayant loué un carrosse, elles remercièrent, et il fut convenu que l'on se rejoindrait au bal.

Ce sortes de fêtes semi-publiques dégénèrent presque toujours en cohue : Kauffmann conseilla de partir de bonne heure, afin de pouvoir aisément se rencontrer. On se le promit de part et d'autre; mais trop de gens avaient eu la même prudence que le vieillard, et le désordre des carrosses était tel que le peintre et les deux jeunes filles n'arrivèrent à destination qu'après un siècle d'attente, et trouvèrent les abords des salons encore plus encombrés que la rue.

« Ce sera du bonheur si nous rejoignons lady Mary, dit Gretly.

— La foule s'engorge près de la porte, dit Angelica. Suivons le torrent. »

Les Anglais aiment tant leurs aises qu'ils les prennent même dans la foule. Les deux jeunes étrangères, entourées de tous ces partisans du *confort*, sans autre protecteur qu'un petit vieillard débile, reconnurent bientôt qu'elles avaient trop présumé de leurs forces. Elles venaient d'être rejetées, hors du flot des arrivants, dans une étroite encoignure.

« Voilà une déplorable manœuvre, mon oncle, dit Gretly; mais ne nous tenons pas pour battus.

— N'en faisons pas une question d'amour-propre, dit Angelica: rien ne nous presse; attendons, par égard pour notre toilette. »

Cette considération ne pouvait manquer de faire impression sur Gretly: elle avait à peine fait vœu de patience qu'elle aperçut à l'autre extrémité du salon lady Mary Veertvort qui avait l'air de les chercher.

« Lançons mon oncle à sa poursuite, proposa Gretly; il ne craint pas de se chiffonner.

— Tu as raison, dit Angelica. Au moins elle saura où nous sommes; peut être même nous enverra-t-elle du renfort. »

Angelica n'avait pas achevé, que le docile Kauffmann, comme un plongeur intrépide, disparut dans le torrent écumeux de toutes ces têtes poudrées; mais les deux cousines eurent beau le chercher des yeux, il ne revint pas à la surface, et lady Mary Veertvort, qui ne les avait pas aperçues, s'éloignait.

« C'est une mauvaise idée que nous avons eue, dit Angelica. Mon père ne retrouvera plus lady Mary, et Dieu veuille qu'il puisse nous rejoindre!

— Rien de plus aisé, puisque nous ne changeons pas de place. Regarde, d'ailleurs; l'affluence diminue, et le passage redevient libre. »

En effet, elles étaient désemprisonnées ; mais Angelica, quoique fatiguée, n'osait pas s'éloigner pour aller s'asseoir. L'attente se prolongea, et leur consciencieux messager s'obstinait dans ses vaines recherches.

« Si personne ne vient à notre secours, dit Angelica, nous passerons toute la nuit sur nos pieds.

— Ah ! dit Gretly, si sir Francis était ici !... »

Elle n'eut pas plus tôt exprimé ce vœu ironique, qu'elle poussa une exclamation de surprise : il venait d'être exaucé.

« Que faites-vous donc là, mesdames ? leur demanda Shelton.

— Mon père nous a quittées pour chercher lady Mary, et nous l'attendons.

— Depuis près d'une heure, ajouta Gretly.

— Mais vous êtes mal ici ; pourquoi ne pas vous asseoir ? »

Angelica expliqua qu'elle craignait de n'être plus retrouvée par son père, si elle s'écartait. Sir Francis se chargea de lui ramener, non-seulement Kauffmann, mais encore lady Mary ; et Angelica se laissa conduire, avec sa cousine, vers un siége dont elle avait de plus en plus besoin.

Il n'y avait pas deux minutes que le baronnet les avait installées dans un endroit commode, lorsque Kauffmann revint à elles, honteux comme un chasseur qui rentre son carnier vide.

« Je ne comprends pas, dit-il, ce qu'est devenue lady Mary. J'ai parcouru tous les salons, et je n'ai rencontré que sir Francis qui m'a dit que vous me demandiez. Il s'est chargé de l'amener ; mais c'est une peine bien inutile qu'il se donne ; je parie bien qu'elle n'est plus au bal.

— Ne pariez pas, mon oncle, car la voici. »

C'était elle en effet, accompagnée de lord Spencer ; elle avait aperçu les Kauffmann : elle remercia son vieux cavalier, et prit place à côté d'Angelica.

« Je commençais à désespérer de vous, mesdemoiselles. Allez-vous encore accuser votre coiffeur ? »

Angelica lui expliqua l'embarras où elles s'étaient trouvées.

« Et où nous serions encore sans le baronnet, ajouta Gretly. Il a dû vous le dire.

— Je ne l'ai pas vu. Il est donc ici ?

— Oui, et il vous cherche, dit Angelica.

— Il faudrait le prévenir que vous êtes avec nous, dit Gretly.

— Comment ! le prévenir ? dit lady Mary Veertvort ; vous voulez donc passer la soirée à vous chercher les uns les autres ? Laissez-le se promener de droite et de gauche ; quand il sera las de courir après moi, il reviendra. Depuis quand donc, miss Gretly, êtes-vous devenue si compa-

tissante ? N'êtes-vous donc plus l'ennemie du baronnet ?

— Pas ce soir; et, s'il veut me faire danser, je pourrais bien faire la paix avec lui.

— O cœur intéressé ! dit Angelica.

— Pas assez, ma chère, cependant, pour aller sur tes brisées, et me mettre en concurrence avec toi.

— Que ta conscience se rassure ; je ne compte pas danser ce soir.

— Et pourquoi cela ? demanda vivement lady Mary.

— Parce que je ne suis pas à mon aise.

— A merveille ! s'écria la vieille dame, qui prit cette indisposition pour une défaite ; vous voilà encore avec vos éternels scrupules !

— En vérité, ajouta Grelly, tu n'es pas raisonnable !

— Vous me soupçonnez à tort ; j'ai la migraine, et voilà tout.

— Sincèrement? dit lady Mary.

— Sincèrement.

— A la bonne heure !

— Quoi ! vous vous en réjouissez ?

— Oui, ma belle. Maladie pour maladie, j'aime mieux vous voir dix migraines que vos inquiétudes de l'an passé : car, si vous n'en êtes pas guérie, c'est que l'affection est devenue chronique, et je vous déclare incurable. »

Lady Mary Veertvort avait le verbe assez haut, et Shelton, qui revenait, entendit les derniers mots de sa réponse.

« Il me semble que vous parliez médecine, mesdames ?

— Oui, j'ai la migraine, et lady Mary, qui est un peu docteur, me donnait une consultation.

— Vous êtes souffrante ! Et quel remède vous prescrivait-on ?

— De ne pas danser.

— Si c'était votre désir, vous avez bien fait de vous adresser à un médecin de votre sexe ; car il n'en est pas un du nôtre qui aurait eu le courage de vous donner ici une telle ordonnance.

— Les danseuses ne manquent pas.

— J'espère, dit Shelton sans insister, que miss Gretly voudra bien acquitter la dette de la famille.

— Tout ce que je puis vous dire, répondit Gretly, c'est que je ne me suis jamais mieux portée.

— Voilà au moins une bonne parole, et j'aurai bientôt le plaisir de vous la rappeler.

— Depuis quand êtes-vous de retour, sir Francis ? demanda lady Mary Veertvort.

— Depuis ce matin.

— Il y a longtemps que vous êtes absent.

— Depuis le jour où j'ai eu l'honneur de vous

rencontrer au parc. A propos, je ne vous ai pas encore remerciée de l'invitation que vous avez bien voulu envoyer au comte de Horn. »

A ce nom, lady Mary Veertvort et Angelica échangèrent un sourire.

« Qu'est-ce donc ? »

Lady Mary lui raconta les efforts qu'elle avait faits pour présenter le jeune Suédois à miss Kauffmann, et comment ils avaient été déjoués par l'influence victorieuse des Ramsden.

Shelton, à ce récit, ne put retenir un mouvement d'humeur. Conservait-il un reste de prétentions sur miss Jemima? c'était un choix étrange! mais les hommes étaient si capricieux!

Sir Francis interrompit les réflexions des deux dames, en les priant d'excuser un écolier timide. Lady Mary était prévenue qu'il avait grand besoin d'indulgence.

« Il est vrai, dit celle-ci, et vous ne m'aviez pas trompée; car j'ai rarement vu une timidité pareille.

— N'est-ce pas ? reprit Shelton; c'est un cruel défaut, et qui paralyse les meilleures natures.

— Ceux de nos défauts qui, comme la timidité, ne font de tort qu'à nous-mêmes, dit Angelica, devraient avoir un autre nom, et on n'a pas grand mérite à se montrer indulgent pour eux.

— Surtout pour celui-ci, ajouta lady Mary Veert-

vort; c'est un défaut si rare aujourd'hui chez les jeunes gens!... Le comte de Horn est-il ici ce soir?

— Je ne le pense pas.

— Doit-il venir?

— Je l'ai fait inviter; mais je ne l'ai pas vu depuis mon retour.

— Entends-tu, ma chère? c'est au baronnet que nous devons notre invitation, dit Gretly à l'oreille gauche de sa cousine.

— La preuve me semble peu concluante.

— C'est ce soir, ma belle, que vous verrez notre invisible! dit lady Mary à l'oreille droite.

— Qu'il se hâte donc d'arriver, se dit Angelica; car je me sens de plus en plus souffrante. »

L'orchestre ayant annoncé le commencement des danses, Shelton et Kauffmann, qui jusqu'alors étaient restés debout devant les trois dames, se placèrent derrière elles. Le duc de Cumberland ouvrit le bal avec la femme du lord-maire, et Shelton, fidèle à son rôle d'homme utile, servit de *cicerone*, désignant successivement toutes les personnes de distinction qui passaient devant eux.

« Le baronnet est un homme charmant, dit Gretly bas à sa cousine : il sait tout, il peut tout, il est prêt à tout, et il va me faire danser. Décidément, la paix est faite. »

Mais Gretly perdait tous ses frais d'enjouement : Angelica se sentait défaillir et s'efforçait en vain de

faire bonne contenance. Shelton fut le premier à s'en apercevoir.

« Votre indisposition augmente, lui dit-il.

— Oui, je crois que la chaleur me fait mal.

— Voici la danse qui finit; venez respirer un meilleur air. »

Lady Mary Veertvort avait sur elle un flacon d'eau de la reine de Hongrie; elle le donna à Angelica, et ils passèrent tous dans une pièce plus fraîche.

« Comment allez-vous? lui demanda sir Francis, dans l'embrasure d'une croisée.

— J'ai peur de me trouver mal.

— Alors je ne vous conseille pas de rentrer dans cette foule.

— Je serais déjà partie, si ce n'était la crainte de troubler le plaisir de ma cousine.

— Confiez-la aux soins de lady Mary : je vais arranger cela avec elle.

— Vous m'obligerez. »

Shelton s'étant retiré, Kauffmann et Gretly prirent sa place auprès de la malade, et, pendant qu'ils causaient avec elle, le baronnet dit deux mots à l'oreille de la vieille dame.

« Cela va sans dire, répondit celle-ci à haute voix, en se rapprochant de la fenêtre. N'est-ce pas, ma chère, vous voulez bien rester avec moi?

— Comment? dit Gretly.

— C'est que ma migraine me force de partir, dit Angelica.

— Eh bien, partons !

— C'est précisément ce que je ne veux pas. Reste avec lady Mary : mon père ne danse pas, lui : il me reconduira.

— Non, non, partons vite ! merci, lady Mary ! merci, sir Francis ! je n'ai plus envie de danser. »

Tout en parlant, elle entraînait sa cousine vers la porte, et cédait si évidemment à une impulsion de son cœur qu'il ne vint à l'idée de personne d'insister davantage. Shelton et lady Mary Veertvort rentrèrent donc seuls au bal, faisant à l'envi l'éloge de cette excellente fille.

Il y avait déjà longtemps que les Kauffmann étaient partis, et que Shelton s'était séparé de lady Mary Veertvort, lorsqu'enfin il vit entrer le comte de Horn, flanqué des deux Ramsden, mère et fille. Habitué à leur laisser faire les premiers pas, il s'attendait à les voir accourir à sa rencontre avec un cri de joie. Plus il les avait délaissées, plus elles devaient être avides de sa présence ; mais il ne remarquait pas qu'elles avaient sous la main une consolation et une vengeance. Elles détournèrent les yeux, pincèrent les lèvres, sans écouter leur cavalier naïf qui leur annonçait sir Francis.

« Oh ! oh ! se dit Shelton ; de la fierté ? de la rancune ? »

Cette réflexion en fit un modèle de bonhomie : il les aborda avec l'empressement, le sourire gracieux, et le cri de joie qu'elles lui avaient refusés.

Les deux dames s'étaient armées de résolution ; mais de si aimables avances les prirent au dépourvu. Shelton-Lodge leur revint à l'esprit, et elles ne purent s'empêcher de répondre aux premiers compliments du baronnet par les reproches les plus doux.

Que devenait-il donc, depuis un an qu'on ne l'avait vu ?... Elles commençaient à faire un examen de conscience, et à se demander de quoi elles s'étaient rendues coupables, pour être privées si longtemps de son agréable présence.

Shelton s'excusa sur son voyage en Suède, sur la mort de son cousin, dont il ne faisait que de quitter le deuil, sur ses affaires de succession, qui le forçaient à des courses continuelles : ce matin, il était arrivé du Devonshire. Enfin, comme c'est l'habitude des gens riches, il trouva le moyen d'apitoyer leur pauvreté sur les moindres ennuis de son opulence, et la rancune des Ramsden ne put tenir contre de si bonnes raisons.

Aussi lorsque, las de se faire plaindre, il daigna remarquer qu'elles venaient bien tard, il n'en

fallut pas davantage pour que le jeune Suédois perdît considérablement de son mérite à leurs yeux.

« Nous ne nous attendions pas à la bonne fortune de vous rencontrer, » répondit mistress Ramsden.

Miss Jemima appuya le dire de sa mère d'un regard insinuant et aussitôt voilé, qui ne pénétra que dans le cœur du novice étranger.

« Tout a ses compensations, dit Shelton à miss Jemima : si vous arrivez tard, au moins vous n'aurez pas encore pris d'engagement, et je puis espérer que vous voudrez bien danser avec moi la première contredanse.

— Certainement.... Bien volontiers !... dit Jemima d'un air embarrassé ; mais le comte, qui nous a amenées, m'a prié.... »

Elle s'arrêta court : sa mère venait de lui lancer un coup d'œil fulminant. Malheureusement l'aveu était fait, et le jeune de Horn, encouragé, se hasarda à faire valoir ses droits ; mais d'un mot Shelton le mit hors de combat :

« Y pensez-vous, mon cher comte ? vous êtes encore en deuil, et il ne serait pas convenable de danser : n'est-il pas vrai, mistress Ramsden ?

— Assurément ! c'est déjà beaucoup que de venir au bal.

— Oh ! au bal, dit Shelton d'un ton plein de to-

lérance, vers la fin d'un deuil, et comme étranger, passe encore ; mais danser, impossible ! »

Comme il parlait, les préludes de l'orchestre annoncèrent que la contredanse allait commencer : l'heureuse Jemima tendit sa jolie main au baronnet, et le jeune de Horn resta tête à tête avec mistress Ramsden.

« Savez-vous bien , sir Francis , que c'est un péché que vous me faites commettre? dit miss Jemima, abaissant ses regards sur son sein, pour y redresser la plus droite de toutes les roses. Je manque de parole au petit comte.

— Le péché, miss Jemima, était d'accepter son invitation. Le petit comte oublie facilement les convenances, et votre bouche devrait lui rendre la mémoire que lui font perdre vos beaux yeux.

— Quelle idée! repartit miss Jemima , souriant d'aise.

— Je sais ce que je dis, et, puisque nous en sommes sur ce sujet, il faut que je vous fasse une prière.

— A moi ! et laquelle ?

— Vous avez fait au comte de Horn le plus aimable accueil.

— N'est-il pas de vos amis ?

— C'est pour cette raison que je vous supplie de le ménager.... Un jour ou l'autre, il va retourner dans son pays, et il serait inhospitalier de lui dé-

rober son cœur.... Contentez-vous de nous prendre pour victimes. »

Sir Francis, en parlant, lui avait serré tendrement les doigts; miss Jemima ne douta point qu'il ne fût jaloux du petit comte; dans la joie de sa découverte, elle ne songea pas à retirer sa main. Ses espérances refleurissaient : obéissant à l'orchestre, elle déploya en dansant toutes ses grâces, et provoqua dans l'assemblée plusieurs murmures d'approbation.

Mistress Ramsden, qui surveillait de loin tous les mouvements de sa fille, était dans le ravissement; elle s'agitait sur sa banquette, et faillit un instant s'oublier jusqu'à applaudir. Quant au jeune de Horn, il maudissait, en soupirant, son deuil et quelque peu aussi le baronnet, et il hâtait de ses vœux la fin de la contredanse.

Hélas! il ne se doutait pas qu'il était la victime offerte en sacrifice sur les autels de la paix. Miss Jemima ramenait à sa mère le baronnet reconquis. Il s'agissait bien, vraiment, du petit étranger!

Shelton fut le seul qui parut enfin se douter de l'existence du jeune comte. Il est vrai que ce fut pour l'éloigner.

« Avez-vous été faire votre cour à lady Mary Veertvort? lui demanda-t-il.

— Est-ce qu'elle est ici? répondit de Horn rougissant à ce nom.

—Sans doute, elle m'a même demandé de vos nouvelles. Il faut aller lui rendre vos devoirs ; ces dames voudront bien vous permettre de les quitter : je reste auprès d'elles. »

L'autorisation fut accordée avec empressement, si elle ne fut pas reçue avec reconnaissance ; et le pauvre enfant partit, bien à contre-cœur, partagé entre le regret de quitter la jeune miss et la crainte d'aborder la vieille dame.

Ce renvoi du comte de Horn parut décisif aux Ramsden; c'était le dernier sceau qu'apposait sir Francis sur le traité d'alliance, et jamais on ne sut plus de gré à personne d'avoir éliminé son rival.

« C'est un enfant, dit mistress Ramsden en le voyant s'éloigner; quel âge peut-il avoir?

— Vingt et un ans.

— Pas davantage ? »

La même pensée vint à l'esprit de la mère et de la fille : « En serons-nous réduites à revenir dans la voiture de ce petit étranger ? »

Malgré l'effusion d'une réconciliation, Shelton n'était pas d'avis de danser une seconde contredanse, encore moins de tenir compagnie à mistress Ramsden. Miss Jemima venait, en désespoir de cause, d'accepter un autre ca

Mary Veertvort :

« Où allez-vous donc

— Je m'en vais.

— Déjà ! dit mistress Ramsden.

— Ah! pardon, je ne vous voyais pas, mesdames.... Ma belle, vous avez dansé à ravir; il n'est bruit que de vous dans l'assemblée. J'ai entendu le duc de Glocester vous nommer au prince de Monaco.

— Asseyez-vous donc un peu, dit mistress Ramsden rouge de bonheur, nous ne nous sommes pas vues de la soirée. »

Shelton s'empressa de céder sa place à lady Mary Veertvort.

« Lady Mary, lui demanda-t-il, qu'avez-vous fait du comte de Horn ?

— Je l'ai vu, il s'est avancé vers moi; mais tout à coup il a fait volte-face, et il court encore.

— Il nous a quittés pour aller vous présenter ses hommages. Il se sera intimidé; je vais vous l'amener.

— Non, laissez-le; à quoi bon le contrarier? nous ne sommes pas nécessaires au bonheur l'un de l'autre.

— Le fait est qu'il est bien jeune, dit mistress Ramsden d'un ton dédaigneux.

— Et moi trop vieille pour faire son éducation, » laissa échapper lady Mary Veertvort.

[illegible] comprit l'allusion, et se dis-[illegible] lorsqu'elle vit Shelton qui [illegible]

« Vous nous quittez? lui dit-elle, ne songeant plus à autre chose.

— Je vais voir ce que devient le comte; il est capable de ne pas reparaître de la soirée.

— Un seul mot!... si par hasard on ne le revoyait pas, est-ce que nous pourrions compter sur vous pour nous ramener?

— Assurément, et dans tous les cas : le comte de Horn vous a conduites ici, et il ferait trop de jaloux si vous ne partagiez pas vos faveurs. »

Tranquillisée sur ce point, mistress Ramsden le laissa partir, mais elle s'en repentit plus d'une fois, car près de deux heures s'écoulèrent avant qu'il reparût.

Enfin il avait trouvé le comte; mais lady Mary Veertvort s'en était allée depuis longtemps.

« Quand vous voudrez partir, mesdames, nous sommes à vos ordres, » dit le baronnet.

Miss Jemima, qui avait refusé plus d'une contredanse dans l'espoir de l'avoir encore pour cavalier, s'attendait à une tout autre invitation; faute de mieux, celle-ci fut acceptée avec empressement. Mais le comte, devançant sir Francis, offrit sa main avec une promptitude qui mit en défaut la vigilance maternelle; miss Jemima n'osa pas le refuser, et mistress Ramsden, furieuse, passa devant avec le baronnet.

Heureusement ce fut le carrosse de Shelton qui

se trouva devant la porte. Mistress Ramsden, enchantée, s'y précipita, et de Horn eut le regret de voir miss Jemima en faire autant.

Mistress Ramsden n'y fut pas plus tôt assise, qu'elle poussa un cri d'angoisse. Le carrosse n'était qu'à deux places.

« C'est un vis-à-vis, sir Francis! s'écria-t-elle, le corps à moitié penché en dehors.

— Comment, marauds! cria Shelton à ses laquais. Vous m'avez amené un vis-à-vis? Où avez-vous la tête? Comment voulez-vous que je reconduise quelqu'un, avec un vis-à-vis? »

Les laquais se regardèrent en silence : Shelton les avait habitués à se taire, lorsqu'ils ne le comprenaient pas.

« Descendons, dit miss Jemima à sa mère.

— Ma voiture est à quatre places, s'empressa de le comte.

— Il est trop tard, repartit vivement Shelton en renfonçant mistress Ramsden dans le carrosse; nous encombrons la porte.

— Et vous? dit miss Jemima, en lui tendant sa jolie main par la portière.

— Le conte me ramènera dans sa berline.

— Quand vous verra-t-on? » s'écrièrent les deux dames que le carrosse emportait.

Elles étaient déjà si loin que le baronnet jugea inutile de répondre. Il monta dans la berline du

comte de Horn, et, tandis que son vis-à-vis emmenait les Ramsden déconcertées, nos deux rivaux, de leur côté, prirent ensemble la route de Saint-James'-Square.



V

Pendant les premiers tours de roue, le comte et le baronnet gardèrent le silence. Ce fut Shelton qui le rompit.

« N'est-ce pas que miss Ramsden est une ravissante créature ? »

L'interpellation était inattendue : de Horn tourna la tête pour en lire le sens sur les traits de Shelton ; mais les lanternes du carrosse n'envoyaient qu'une clarté douteuse, et il prit le parti de répondre conformément à sa pensée : miss Ramsden lui paraissait fort jolie.

« Et fort aimable, n'est-il pas vrai ? »

Le comte, malgré ses griefs récents contre elle, le reconnut aussi : miss Ramsden était fort aimable.

« Convenez, ajouta Shelton, que vous m'en voulez un peu de vous avoir empêché de la ramener.

— Je ne dis pas cela.

— Non, mais vous le pensez. »

De Horn ne répondit rien.

« Et avouez-moi, ne fût-ce que par votre silence qui me suffit, avouez-moi que vous n'êtes pas extrêmement fâché que l'imprévoyance de mes gens m'ait privé, à mon tour, du plaisir de l'accompagner. »

Il n'exigeait qu'un aveu tacite : il l'obtint.

« Voyons, puisque nous sommes en veine de sincérité, que pensez-vous de ma conduite, ce soir? Vous n'en avez pas été dupe, n'est-ce pas? Si j'ai parlé de votre deuil, c'était pour vous empêcher de danser avec miss Ramsden? C'était pour vous éloigner d'elle, que je vous ai engagé à chercher lady Mary? »

Sir Francis s'était arrêté et semblait attendre une réponse. Mais le jeune homme, trop loyal pour nier la vérité, trop timide pour la confirmer, se rappela la permission qu'il avait reçue de ne point ouvrir la bouche; et, bénissant l'obscurité qui le cachait, il ne donna pas signe de vie.

« Eh bien! mon cher, vous avez deviné, reprit Shelton. Votre deuil et lady Mary n'étaient que des prétextes. Ceux-là m'auraient manqué, que j'en aurais trouvé d'autres. Mon but était de vous supplanter. »

Cet aveu brutal arracha un soupir à de Horn; mais aussitôt une réflexion lui vint à l'esprit. L'arrogante franchise de son rival ne pouvait s'expliquer que par des droits antérieurs sur la jolie An-

glaise. Les rôles venaient de changer ; de Horn, sans le savoir, était l'envahisseur, et Shelton seul avait à se plaindre. Les Ramsden n'avaient pas manqué de faire au jeune étranger, comme à tout le monde, un pompeux récit de leur royauté de Shelton-Lodge. Il n'en avait point tiré de conséquence ; mais actuellement sa conjecture et ce souvenir s'éclaircissaient l'un par l'autre. Qui sait si le baronnet n'était pas dans l'intention d'épouser miss Jemima ? Le bon et scrupuleux jeune homme se demanda s'il ne l'avait point compromise, si son bienfaiteur ne devait pas le croire ingrat. Le meilleur moyen de réparer le tort qu'il avait pu faire à miss Ramsden, c'était de se disculper lui-même, et il l'entreprit : dans ses relations avec elle, il ne pensait pas avoir dépassé les bornes de cette galanterie que le monde autorise.

De Horn disait beaucoup plus vrai qu'il ne pensait.

« Diantre! dit Shelton. Comme votre conscience court au-devant des reproches !

— Au moins, dit le comte ému du peu de succès de son demi-mensonge, rendez-moi la justice de croire que si j'avais pu supposer vos vues sur miss Ramsden.... »

Il pensait faire un acte héroïque de modestie et de dévouement : il fut interrompu par un éclat de rire. Sûr de la victoire, le baronnet, apparemment,

ne voulait pas lui avoir l'obligation de sa retraite. De Horn, tout humble qu'il était, se sentit piqué du refus; et reprenant son offrande, il se souvint avec une certaine satisfaction que son invincible adversaire avait eu aussi ce soir son désappointement.

« Je n'ai pas la présomption, reprit-il, de me croire dangereux le moins du monde ; mais je vous ai entendu dire qu'il n'est pas de petits amis ; et ce soir, par exemple, si j'avais pu prévoir votre désir, je vous aurais laissé la berline, et je serais revenu seul dans votre vis-à-vis. »

Il se crut vengé : un nouvel éclat de rire acheva de le déconcerter.

« Je me serais bien gardé d'accepter l'échange, dit Shelton. Quand j'ai offert mon carrosse aux Ramsden, je savais que c'était un vis-à-vis : car j'étais venu dedans, et je ne l'avais pas renvoyé. Mais je tenais à les faire partir seules et je voulais revenir avec vous. »

Cette explication laissa le comte fort incrédule : c'était une défaite suggérée par l'orgueil.

« J'ai besoin de vous parler avant mon départ, reprit Shelton d'un ton plus sérieux.

— Vous partez? dit de Horn, satisfait de la nouvelle.

— Oui, pour le Northumberland, demain, dans la nuit, et je crains bien de n'avoir pas le temps de vous voir d'ici là. Écoutez-moi donc, Frédéric;

mais écoutez-moi comme un ami, et non pas comme un rival : car, en dépit de vos suppositions et des apparences, je n'ai sur miss Ramsden aucune prétention d'aucune espèce. »

Cette déclaration confondit toutes les idées du comte. Plût à Dieu que Shelton dît vrai ! son accent le faisait croire ; mais comment concilier ses actions avec ses paroles ?

« Ce soir, sachez-le bien, Frédéric, j'ai joué un rôle, poursuivit Shelton d'un ton affectueux, et cela dans votre intérêt, mon ami : je ne veux pas que vous soyez la dupe de cette coquette. »

A ce mot injurieux et de mauvais présage, de Horn tressaillit. C'était retrouver la jolie blonde pour la reperdre aussitôt. Shelton s'aperçut de ce mouvement, et reprit :

« Le mot est dur, Frédéric ; mais il est vrai, mais il est utile à dire. Les Ramsden sont de franches coquettes ; et je dis les Ramsden, car la mère ne l'est pas moins que la fille, quoique ce ne soit pas pour son propre compte. Rappelez-vous votre première entrevue au concert de lady Mary Veertvort. Je n'y étais pas, mais je gage qu'elles se sont jetées à votre tête.

— Quand elles auraient fait quelques frais pour un pauvre étranger qui n'avait, dans ce salon, personne à qui parler, seraient-elles donc si blâmables, et, en tous cas, serait-ce à moi de leur en faire un crime ?

— Mais, moi, je ne suis pas un pauvre étranger, et je ne manque pas de gens à qui parler. D'où vient que ces âmes charitables vous ont abandonné pour moi ? »

La réponse était difficile, mais on ne s'arrache pas du cœur une si profonde illusion sans y garder quelque blessure secrète, et le jeune homme répliqua avec un peu de dépit que toutes les préférences qu'obtiendrait sur lui sir Francis lui paraîtraient toujours fort naturelles.

« Sans doute ; lorsque nous aurons affaire, comme ici, à deux femmes qui spéculent, à une fille de trente ans qui ne poursuit qu'un but, qui ne respire que pour une idée, le mariage. Quel était votre mérite à ses yeux? c'est le nom que vous portez, c'est le train que vous menez, c'est votre jeunesse qui vous livre sans défense à ses embûches, c'est votre inexpérience de Londres qui vous laisse ignorer la déconsidération où elle est tombée. Si elle vient de vous sacrifier à moi, c'est qu'elle me sait plus riche, c'est que ma fortune est plus avérée, c'est que mon âge est mieux assorti au sien; mais une préférence, dans le sens que vous entendez, elle en est incapable. Demain elle me lâcherait à mon tour pour une espérance plus brillante ou plus certaine. Il n'y a rien là, mon cher, de bien flatteur pour aucun de nous. »

Le jeune comte poussa un nouveau soupir.

« Songez donc, poursuivit Shelton, que voilà quinze ans que j'assiste aux manœuvres de ces deux femmes ; que depuis quinze ans je les vois, comme deux araignées, recommencer tous les soirs la toile que le balai a emportée tous les matins ! »

De Horn perdait ses illusions une à une ; mais sa raison était plus convaincue que son cœur : cette comparaison dénigrante lui surprit une exclamation.

« Mais je vais trop loin peut-être, dit Shelton. En seriez-vous amoureux? assez pour commettre la plus grande, la plus irréparable de toutes les folies, pour l'épouser ? »

De Horn se hâta de protester qu'il n'était point amoureux.

« Voyez ! dit le baronnet, consultez-vous ! que ce ne soient pas les difficultés qui vous effrayent : je me charge de les lever. Demain, désabusée sur mon compte, elle se rejettera sur vous, et, comme la concurrence est rare, le mariage aura lieu quand vous voudrez. »

De Horn, blessé des railleries de Shelton, et las d'être traité en enfant, s'arma de tout son courage ; et, d'un ton aussi dégagé qu'il put, il répondit que miss Ramsden lui plaisait assez, mais que jamais l'idée de se marier avec qui que ce fût ne lui était venue en tête.

« A merveille, voilà parler, dit Shelton. Je ne

suis point un pédogague maussade, et votre vieil abbé est resté en Suède. Si vous pouvez avoir miss Jemima pour maîtresse, rien de mieux. C'est une jolie fille, très-propre à ce rôle ; et quant aux scrupules, n'en ayez point : tant que vous vous adresserez de la sorte, vous ne risquez point de passer pour un séducteur. »

De Horn se sentit tout à l'aise, et il commença à prendre goût au sermon.

« Mais je n'y vois qu'une objection, reprit Shelton : c'est que vous ne réussirez pas. De plus roués que vous y ont échoué.

— Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à vous entendre faire l'éloge de sa vertu, repartit le comte désappointé.

— Sa vertu ? il s'agit bien de cela ! si elle n'avait pas d'autre défense, ce ne serait rien ; mais elle est défendue par son intérêt : elle veut se marier, vous dis-je, et voilà ce qui la rend inexpugnable. On fera l'aimable avec vous, on vous laissera prendre toutes sortes de petits droits ; mais c'est une fille froide, dont la coquetterie a tué non-seulement le cœur, mais les sens. Toutes vos assiduités, tous vos soins, toutes vos espérances, viendront se briser au même écueil ; et estimez-vous trop heureux si le découragement vous gagne avant d'être séduit vous-même au point de l'épouser, ou avant d'être devenu la victime de quelque guet-apens maternel,

et contraint, de par nos lois, à la plus exorbitante des réparations.

— Est-il possible? s'écria de Horn effrayé.

— Très-possible, et voilà pourquoi je viens de me dévouer ce soir à leurs séductions et à votre ressentiment. »

Le jeune étranger serra la main qui le retenait au bord de l'abîme.

« Oh ! ce n'est pas là un grand acte de courage, reprit Shelton avec un sourire. En m'exposant à ce double danger, je savais bien le moyen de m'y soustraire. J'ai déjà réussi, si je ne me trompe, à apaiser votre courroux ; quant à mes galanteries, c'est un dérivatif que je supprimerai, dès que je serai sûr d'avoir guéri mon malade. »

Le malade était en pleine convalescence. Il avait cessé de suspecter le désintéressement de son médecin ; il n'en avait jamais mis l'habileté en doute ; la consultation signalait un grand danger ; le régime, qui se bornait à une seule exception, était facile à suivre. Comment ne pas rendre toute sa confiance à un docteur si capable, si dévoué, si indulgent ? et n'est-ce pas la foi qui sauve ? La crainte du ridicule porta le dernier coup à ses velléités amoureuses ; il en vint jusqu'à s'excuser de ses assiduités auprès des Ramsden, et rappela à Shelton que, lui absent, il ne connaissait personne à Londres qu'elles et lady Mary Veertvort.

« Comment! dit Shelton. Lady Mary ne vous a présenté qu'aux Ramsden? »

Cette question menaçait le comte d'une nouvelle explication qui avait son côté pénible ; mais il devait éviter les Ramsden, mais il était brouillé, ou à peu près, avec lady M. Veertvort, mais Shelton allait encore s'absenter : de Horn allait donc tomber dans un isolement complet. Mieux valait-il avouer une faute qui s'apprendrait d'ailleurs. Le baronnet ne compterait plus, comme il semblait faire, sur la vieille dame pour le lancer, et probablement il lui fournirait, avant de partir, quelque dédommagement de la perte des Ramsden.

Puis, la crainte de la solitude n'était pas le seul motif de sa résignation.

Dans un tête-à-tête de six mois à la campagne, pendant l'hiver, sir Francis avait eu le temps de causer avec lui; et quel sujet de conversation plus piquant, plus fécond, que Londres où tous deux devaient aller ensemble au printemps? Le jeune Suédois avait à cœur de compléter son éducation, et Shelton, par désœuvrement ou par amitié, était devenu son précepteur. De ses leçons, les moins utiles n'étaient pas ces entretiens de chaque jour, au coin du feu, dans lesquels le baronnet l'initiait à la connaissance de la société où il devait l'introduire, lui donnant, sur les usages et sur les personnes, tous les renseignements

qui pouvaient suppléer à son inexpérience du monde.

Notre campagnard écoutait et questionnait son hôte avec la curiosité d'un enfant qui n'a rien vu encore, et celui-ci, encouragé sans doute par l'attention de son auditeur, répondait à tout avec une patience vraiment paternelle. De tous ces détails, ceux sur les personnes intéressaient le plus vivement le jeune étranger. Alors les questions devenaient intarissables, et, parmi les gens dont le nom était connu ou la rencontre probable, il en était bien peu dont Shelton ne lui eût tracé, complété, recommencé vingt fois le portrait, avec cette justesse d'appréciation que nul ne possédait à un plus haut degré.

Grâce à ces portraits, dessinés de main de maître, de Horn, avant d'arriver à Londres, connaissait les originaux. Depuis six mois, il vivait en quelque sorte avec eux; il les voyait nuit et jour, dans ses songes comme dans ses rêveries; et, sur la foi du maître, il avait ses dédains et ses préférences.

Entre tous ces portraits, il en était un que, malgré plus d'un motif secret d'animosité, le baronnet avait peint des couleurs les plus séduisantes, celui d'Angelica Kauffmann. Il est rare qu'une bienveillance vague ne survive pas dans notre cœur aux emportements de l'amour, comme une douce

chaleur que garde le foyer après que le feu est éteint. Était-ce le ressouvenir des tendres sentiments qu'elle lui avait inspirés? Était-ce pure générosité, ou crainte d'avoir l'air piqué contre elle? ou l'amour-propre de l'appréciateur qui ne veut pas être pris en défaut? ou le scrupule du juge, partial à force d'impartialité? Quoi qu'il en soit, le portrait était d'une fidélité flatteuse; et il n'est pas étonnant que, de tous, ce fût celui sur lequel le jeune élève arrêtât le plus volontiers ses yeux.

Frédéric n'était point d'une nature tardive; mais élevé entre sa nourrice et un vieil abbé, tenu dans l'éloignement de tout ce qui pouvait donner l'éveil à ses sens, son intelligence seule avait pu être précoce. Émancipé par la mort de son père, il avait passé subitement de la dépendance d'un écolier à la libre disposition de lui-même, d'une vie tout agreste en Suède au luxe d'un château anglais, d'un manque presque total d'argent à une dépense digne de son rang actuel. Ce changement inespéré de situation, des lectures bien différentes de celles que lui permettait son pieux instituteur, et les discours un peu libres de Shelton qui ne respectait pas assez l'innocence de son pupille, échauffèrent l'imagination du jeune homme. Elle fermenta d'autant plus, que la campagne isolée où il passait l'hiver n'offrait encore aucun aliment à ses désirs. Londres lui apparaissait donc comme un lieu de

délices, où la vie allait enfin lui dévoiler ses mystères enchantés ; et parmi tous les habitants de ce paradis terrestre, peuplé par les récits de Shelton, nul n'attirait plus ce cœur novice que la jolie brune aux yeux bleus, l'artiste aux belles mains, l'artiste aux lèvres de miel.

Quel que fût le mérite de la réalité, il était à craindre qu'elle ne pût soutenir des préventions si favorables ; mais la confiance de l'élève dans son maître n'admettait guère l'examen. D'ailleurs ce fut à son début dans le monde, à travers les prestiges d'une fête, qu'il vit pour la première fois Angelica. Sa toilette, l'inspiration du chant, l'enivrement du succès, rehaussaient l'éclat de sa beauté, et il ne fallut rien moins que la concurrence active des Ramsden pour le distraire de cette contemplation attrayante. Encore sa distraction n'était-elle pas de l'oubli ; et, dès que l'expulsion de miss Jemima eut laissé la place vacante, Angelica revint en prendre possession.

Surmontant donc sa mauvaise honte, et courant les risques de l'aveu, dans l'espérance du bénéfice :

« Lady Mary Veertvort, dit-il avec hésitation, m'avait proposé de me présenter à miss Angelica Kauffmann. »

Shelton ne répondit à cette insinuation que par un énorme bâillement.

« Je commence à tomber de sommeil, dit-il en se détirant ; pardon, vous disiez.... »

De Horn répéta sa phrase avec plus d'embarras.

« Eh bien ! dit Shelton, voilà un meilleur choix. Vous savez ce que j'en pense. Les Kauffmann sont de braves gens, avec qui vous serez tout de suite à l'aise.

— Mais, reprit le comte, la présentation n'a pas eu lieu.

— Pourquoi cela ?

— J'ai bien peur que ce ne soit ma faute, » répondit de Horn d'une voix altérée.

Il raconta comment les Ramsden lui avaient fait manquer de parole à lady Mary Veertvort, et qu'une fois libre, le sentiment de son tort l'avait empêché de le réparer.

« Il n'y a pas là de quoi se pendre, dit Shelton avec un nouveau bâillement. Je conçois qu'un jour de début vous n'ayez pas été maître de votre timidité.... Mais depuis ?

— Depuis, je n'ai pas osé lui faire visite. Je me suis borné à lui envoyer ma carte, et je ne l'ai revue que ce soir au bal.

— Et là, vous l'avez abordée ?

— Je vous avais quitté dans cette intention ; et, l'ayant aperçue, je me suis avancé pour la saluer. Au même instant, elle a été accostée, et j'ai cru de-

voir attendre qu'elle fût seule; mais lorsque je me suis approché de nouveau, il m'a semblé qu'elle me tournait le dos, et je n'ai pas eu le courage d'aller plus loin.

—Vous avez eu tort, mon cher. La société des Kauffmann vous sera utile; ils reçoivent bonne compagnie; vous y rencontrerez des artistes de mérite. Un homme de qualité ne doit être étranger à rien de ce qui élève les idées, et leur fréquentation vous donnera, j'espère, le goût des arts.

—Je désire vivement que cette maison me soit ouverte; mais, je vous l'avoue, je n'oserai jamais redemander à lady Mary Veertvort de m'y introduire.

—Pourquoi donc? Une faute n'est rien: tout le monde en commet, et le savoir-vivre se reconnaît surtout à la manière dont on les répare. »

La timidité se raisonne mal, et de Horn préférait infiniment que sir Francis voulût bien se charger de la présentation. Il l'espéra d'autant plus que ce soir-là le baronnet était tout indulgence; mais il eut beau répéter qu'il n'oserait jamais s'adresser à lady Mary, le baronnet ne s'offrit pas: peut-être son indulgence ne venait-elle que de son envie de dormir. De Horn, voulant en avoir le cœur net, jugea prudent de ne point le laisser s'assoupir tout à fait.

« Si vous aviez un moment disponible demain, voudriez-vous... ? »

Il paraît que Shelton commençait déjà à sommeiller, car, à la voix du comte, il poussa une sorte d'exclamation comme un homme qui s'éveille, et, au lieu de répondre à la demande qu'il interrompait, il dit d'une voix engourdie :

« Il y a une autre maison d'artiste, bien meilleure encore, c'est celle de Reynolds ; il voit plus de monde, plus de savants. »

Le jeune homme fit la grimace.

« Chez les Kauffmann, il y a deux jeunes filles, fort jolies toutes deux, et la conversation y est nécessairement plus frivole que chez Reynolds, où il n'y a de femme que sa sœur, qui approche de la quarantaine : aussi les entretiens chez lui sont plus graves, plus substantiels.

—Mais y trouverai-je la même bonhomie ?

— La même; ce sont aussi d'excellentes gens.

—Ne pensez-vous pas que je ferais mieux de commencer d'une manière moins ambitieuse ?

— Mon Dieu non ! »

Ce n'était pas le compte du jeune homme; il fit un nouvel effort, et reprit :

« Toutes réflexions faites, sir Francis, si cela vous est égal, j'aimerais mieux aller d'abord chez miss Kauffmann ; je lui ai été annoncé, et elle doit me trouver impoli....

— Soit, dit Shelton.... Vous avez peut-être raison. »

Pour cette fois, vraisemblablement, le baronnet allait se proposer; mais de Horn, voyant qu'il perdait son temps à l'attendre, comprit qu'il fallait demander pour obtenir; et, reprenant la parole :

« Sir Francis, lui dit-il, vous seriez bien aimable de me mener chez miss Kauffmann demain avant votre départ. »

Shelton se mit à ronfler.

« Allons! voilà qu'il dort! se dit le comte impatienté. Il faut pourtant que j'aie sa parole ce soir, car Dieu sait si demain je pourrai le rejoindre! »

Cependant il n'osait pas troubler le sommeil du baronnet, et le dormeur ne paraissait pas disposé à s'éveiller de lui-même. En regardant à la portière, il s'aperçut qu'ils entraient dans Saint-James'-Square. C'était le moment ou jamais de s'expliquer. Élevant donc la voix, il répéta sa phrase :

« Voulez-vous, sir Francis, me mener demain chez miss Kauffmann? Je vous demande pardon de vous réveiller; mais nous voici arrivés. »

En effet, le carrosse venait de s'arrêter; et, tandis qu'un des laquais frappait à la porte, un autre ouvrait la voiture.

« Nous voici arrivés! s'écria Shelton. Ah! tant mieux! car je n'en puis plus. Bonsoir! »

Et sautant hors de la berline, il entra dans sa maison, dont la porte se referma sur lui.



VI

Le lendemain, après son déjeuner, de Horn n'eut rien de plus pressé que de se rendre chez sir Francis, afin de réparer l'échec de la veille, et d'obtenir enfin une réponse à sa demande ; mais, tout matinal qu'il fût, le baronnet l'avait été davantage : il était sorti.

Où était-il allé ? Quand rentrerait-il ? Le portier l'ignorait. Sir Francis était parti sans rien dire.

Le comte sortait de Shelton-House fort contrarié, lorsque, sur le trottoir, il se trouva nez à nez avec un gros homme d'une cinquantaine d'années, à figure plate et marquée de petite vérole, qui s'arrêta court en l'apercevant.

Ce n'était pas la première fois que le jeune Suédois se trouvait en face de ces gros yeux ronds à fleur de tête, de ces sourcils étonnés de chat-huant. La veille, au bal du lord-maire, ce même homme l'avait examiné avec une attention d'autant plus gênante, que de Horn était, de son côté, en observation, attendant un moment favorable pour aborder lady Mary Veertvort. Pendant près d'une heure

l'inconnu avait rôdé autour de lui, et avait eu l'air de le désigner à toutes les personnes qu'il rencontrait. Ce manége avait fini par devenir insupportable au comte, et il avait profité d'une distraction de son argus pour lui échapper.

Par quelle fatalité le retrouvait-il de nouveau? Était-ce hasard ou bien espionnage? Tous deux avaient continué leur route en sens contraire. Au bout de quelques pas, de Horn regarda en arrière pour s'assurer si on ne le suivait point; l'inconnu marchait d'un pied irrésolu, et en retournant la tête. Bientôt même il s'arrêta de nouveau, porta la main à son front, dans l'attitude d'un homme qui se consulte, et rebroussa chemin.

Timide comme était de Horn, il n'en fallait pas tant pour l'inquiéter. Mais si l'on réfléchit qu'il se trouvait pour la première fois de sa vie dans un pays étranger, abandonné à lui-même; qu'il réclamait par un agent, à Stockholm où il était inconnu, un héritage que des collatéraux avaient intérêt à contester, et qu'il avait à craindre d'être entouré par ses adversaires de piéges et de dangers; si l'on tient compte de sa position, de son caractère, d'une imagination prompte à s'exalter, d'une inexpérience qui grossissait à ses yeux tous les objets, on s'expliquera peut-être les alarmes du jeune étranger. Il sentit un frisson lui courir par le corps. S'il avait été à un détour de rue, il est pos-

sible qu'il eût pris sa course, de manière à faire perdre sa trace; mais n'étant pas hors de vue, la crainte d'être soupçonné de ce désir secret ralentit, au contraire, son pas; et, l'œil droit devant lui et les coudes serrés, il s'apprêta de son mieux à recevoir l'ennemi.

Il avait été dépassé par plusieurs personnes, et celle qui l'inquiétait n'arrivait pas. Il risqua un coup d'œil à la dérobée par-dessus l'épaule; le gros homme avait disparu. Cependant il était bien revenu vers lui! De Horn était sûr de ne s'être point trompé. Plus intrigué que jamais, au lieu de poursuivre sa route par York-Street, il traversa la chaussée, et se mit à l'affût derrière l'angle de la grille du jardin.

Après quelques instants d'inutile observation, il allait abandonner ce poste, lorsqu'il vit son homme sortir d'une maison. Cette maison, n'était-ce pas celle de sir Francis? Évidemment, c'était de l'espionnage. Il recula pour se mieux cacher, mais pas assez pour être hors d'état d'observer; le gros homme tourna à droite, et reprit sa première direction.

Curieux de savoir ce que cet effronté avait osé demander à Shelton-House, de Horn, sous prétexte d'une commission qu'il avait oublié de donner pour le baronnet, y retourna précipitamment.

« Lorsque sir Francis sera rentré, dit-il au portier, vous m'obligerez de me le faire savoir. On me trouvera chez moi.... Quel est donc ce gros homme qui vient de sortir d'ici? ajouta-t-il du ton le plus indifférent qu'il put prendre. Je me rappelle sa figure: mais son nom m'a échappé.

— C'est singulier!... Il a dit justement la même chose en demandant le nom de monsieur le comte!

— Mon nom! et vous le lui avez dit?

— Je n'ai pas cru mal faire, monsieur le comte.

— Je ne dis pas.... Et est-ce tout ce qu'il a demandé?

— Non, monsieur le comte : il a demandé si cette maison n'était pas celle de sir Francis; j'ai répondu que oui, et il a paru bien aise de l'apprendre.

— Ah! il a paru bien aise!

— Comme j'ai pensé qu'il voulait parler à sir Francis, je lui ai dit que monsieur n'était pas chez lui; mais que s'il voulait bien laisser son nom....

— L'a-t-il laissé?...

— Il a dit que ce n'était pas la peine.

— Il n'avait garde, » pensa de Horn.

Il s'en revint assez inquiet chez lui, attendre le message de Shelton.

S'il avait désiré de voir le baronnet, il avait maintenant deux raisons pour une. A trois heures, voyant qu'il ne recevait aucun avis de Shelton-

House, il s'y rendit. Sir Francis y était revenu; mais il n'avait pris que le temps de monter à cheval, pour aller dîner à la campagne.

Le comte rentra chez lui fort maussade. Ce n'était pas assez de rester seul, à Londres, sans connaître âme qui vive; ce n'était pas assez de n'avoir pu réussir à se faire présenter à miss Kauffmann : il fallait encore avoir des espions à ses trousses ! Il prit le parti de rester au logis, dîna sans appétit, et ouvrit un volume de Tom Jones pour oublier sa mauvaise humeur; mais tout l'intérêt de sa lecture ne put triompher de ses préoccupations. La jolie miss Kauffmann, et surtout le gros homme à face ténébreuse, jouèrent obstinément les principaux rôles dans l'ouvrage qu'il croyait lire.

Toutefois, son imagination l'égarait. Il avait tort, du moins à moitié, et ses craintes n'étaient point aussi justifiées que ses désirs. L'objet de son inquiétude n'était rien moins qu'un espion : c'était un gentilhomme fort honorable, le colonel Ligonier.

Le colonel Ligonier avait vendu son régiment depuis nombre d'années; mais, quoique retiré du service, ce n'était point un oisif.

A y regarder de près, les oisifs sont fort rares : chaque homme, indépendamment ou à défaut d'une profession, reçoit de son caractère une fonction dans la société. Cette fonction gratuite et volon-

taire est celle dont il s'acquitte avec le plus de zèle. Celle-là, il ne s'en démet pas. L'emploi du colonel Ligonier était de connaître tout le monde : tout le monde, c'est-à-dire quiconque avait un nom et des armes; connaître, c'est-à-dire être en droit de saluer, ou simplement pouvoir mettre le nom sur la figure. Car, de former des liaisons, il n'en avait guère le temps. Une assemblée pour lui, c'était un régiment à passer en revue, et dont, comme Annibal, il savait le nom de chaque soldat. Bonjour, bonsoir, comment cela va-t-il? ses conversations allaient rarement au delà ; et pour l'arrêter, il fallait une rencontre précieuse, une rareté, telle qu'un nouveau débarqué de quelque pays perdu, un de ces roitelets de l'Inde ou de l'Afrique, qui débutent à la cour et finissent à la foire.

On ne devait pas venir de beaucoup moins loin pour lui être inconnu. La manie des collections n'a pas de bornes. Les Ligonier étaient originaires du Languedoc : c'était une famille protestante qui avait quitté la France pour l'Angleterre, lors de la révocation de l'édit de Nantes ; et les gens qui aiment à remonter au principe des choses auraient peut-être trouvé, dans l'origine étrangère du colonel, la cause première de son ardeur à se répandre. Plus Anglais que pas une famille saxonne, il avait le fanatisme d'un converti, et il ne tarda pas à épuiser le personnel des Trois-Royaumes.

Il n'est pas d'étude isolée, et les alliances étrangères compliquaient celle-ci. L'Almanach de Gotha et les autres nobiliaires d'Europe étaient un commentaire indispensable du *Peerage*. Les poches pleines de lettres d'introduction, le colonel se mit à courir le monde entier. Comme il était d'une activité infatigable, qu'il avait l'abord insinuant et familier, au bout de plusieurs années il eut la satisfaction de se dire que, dans quelque pays qu'il fût, il ne pouvait plus marcher par les rues que le chapeau à la main.

De retour à Londres, comme tout voyageur après une expédition scientifique, il se mit à classer ses collections. Il planta chez lui toute une forêt d'arbres généalogiques, enlumina toutes ses vitres : le jour ne lui arrivait plus que frelaté de gueules, de sable, ou de sinople. Dès qu'il déterrait quelque nouveau blason, tout aussitôt il le faisait peindre ou graver, sur un panneau, sur une pièce d'argenterie, sur le manche d'un couteau.

Malheureusement le colonel avait une mémoire ingrate, et à force de voyager, de voir de nouvelles figures et d'apprendre de nouveaux noms, sa tête devint un chaos. C'était une confusion difficile à cacher ; mais il était passablement hâbleur ; il avait l'adresse que donne une longue habitude ; et, de même qu'on remplit par de faux rayons les vides d'une bibliothèque, il suppléait aux infidélités de

sa mémoire en se souvenant de ce qu'il n'avait jamais vu.

Plusieurs jours avant le bal du lord-maire, le colonel avait rencontré à Saint-James'-Park le comte de Horn, dont l'équipage élégant avait attiré son attention. Quel était ce jeune homme? Il avait questionné quelques promeneurs. Il avait su d'eux que l'inconnu venait souvent au parc à cheval ou en carrosse, mais toujours seul: les renseignements n'avaient point été au delà. Ligonier se mit en quête. Depuis ce moment, il allait interrogeant de droite et de gauche, mais sans succès. N'était-ce pas bien étrange? L'âge du jeune homme excusait le colonel de ne le point connaître. Mais que personne n'en sût davantage, voilà qui était inexplicable! voilà qui était fait pour piquer la curiosité! Aussi était-il comme une âme en peine: il n'en dormait plus.

Quand il l'aperçut au bal, il se dit: « Je le tiens; il ne peut manquer de parler à quelqu'un, que je connaîtrai infailliblement, et ce grand mystère sera enfin dévoilé. »

Point du tout: il eut beau le guetter pendant une heure, l'inconnu resta immobile comme un terme, et dans un isolement complet. Ligonier pourtant ne se décourageait pas. Lui, si affairé d'ordinaire dans un salon, courant de l'un à l'autre, et distribuant à la volée les saluts et les poignées

de mains, il ne bougeait plus, n'accostait plus, ne voyait plus personne. Il était comme un chien en arrêt.

Le malheur voulut que le lord-maire, en cet instant, crût devoir, par politesse, lui adresser la parole. Ligonier se retourna ; cette distraction suffit pour donner à sa proie le temps de s'échapper, et de la soirée il ne put se remettre sur la piste.

Le lendemain devait lui offrir quelque dédommagement. En passant dans Saint-James'-Square, il venait de rencontrer son homme, comme celui-ci sortait de Shelton-House. Il aurait donc de sir Francis tous les renseignements qu'il désirait. Il avait poussé la précaution jusqu'à revenir sur ses pas, pour s'assurer que c'était bien la maison du baronnet, et pour s'enquérir du nom de l'inconnu. S'il n'avait pas laissé le sien au portier, c'est que Shelton et lui n'étaient pas sur le pied de se faire des visites ; mais tous deux étaient membres du parlement : le soir même on y devait discuter la loi sur les émeutes ; c'était une séance intéressante à laquelle Shelton assisterait selon toute probabilité. Cette réflexion empêcha le colonel de faire d'autres questions au portier, et le soir il arriva le premier à la chambre.

Mais cet empressement ne servit qu'à irriter son impatience. Il eut cinq grands quarts d'heure à attendre avant que la séance fût ouverte, presque

autant avant que la salle fût bien garnie, et la place de sir Francis restait toujours vide.

Il s'en fallait que Ligonier fût orateur; il n'avait aucunes vues politiques ; il était même sans esprit : néanmoins il jouissait à la chambre d'une certaine influence. Il connaissait tant de monde, il était d'un caractère si souple, si insinuant! c'était un homme tout rond, qui se laissait frapper sur le ventre, à qui il ne coûtait point de se mettre en avant et de faire des frais pour le premier venu. Il avait toute la fausse bonhomie des gens gras et des anciens militaires. Aussi ses électeurs l'affectionnaient, et ses collègues le regardaient comme précieux pour les conciliations, pour les rapprochements, pour les fusions de nuances, pour ces alliances d'un jour que l'intérêt cimente et désunit. Sa nullité même, dont la réputation était assez bien établie, aidait au succès de ses négociations : on n'était point en défiance. Puis, comme tout homme médiocre, il attachait une grande importance à ces utiles niaiseries ; et ce n'est point un paradoxe de dire qu'il vaut mieux être au-dessous qu'au-dessus d'un emploi pour le bien remplir. C'est l'estime ou le dédain des fonctions qui, mieux qu'une prétendue spécialité, peut souvent donner la clef de bien des capacités ou incapacités administratives.

C'est pour ces raisons que le colonel se trouvait le centre d'une petite fraction des tories, à la stupé-

faction toujours nouvelle de la plus grande partie de ses nombreux amis.

L'importance que lui donnait ce petit rôle le rendait assidu aux séances; mais celle de ce soir, tout intéressante qu'elle était, ne put dominer sa préoccupation. Il s'agitait à sa place; il ne faisait qu'entrer et sortir; il allait de l'un à l'autre.

« Avez-vous vu Shelton? est-ce qu'il ne vient pas ce soir?

— Je ne sais pas.... je crois que si.... je crois que non.... »

Il recevait vingt réponses contradictoires.

Enfin il aperçut lord Mount-Stuart, qu'il savait fort lié avec le baronnet.

« Mon cher lord, lui demanda-t-il, dites-moi donc ce que devient Shelton. Est-ce que nous ne le verrons pas aujourd'hui?

— Je ne le pense pas; il a dû dîner à la campagne, et il part cette nuit pour le Devonshire. »

Cette réponse fut un coup de foudre pour le colonel. Son front fuyant se plissa comme un éventail, et ses sourcils montèrent jusqu'à la racine de ses cheveux.

« Il part cette nuit! dit-il; et pour combien de temps?

— Je ne sais pas au juste: quelques semaines. »

Ligonier retourna à sa place en poussant un long gémissement. A l'agitation de ses allées et

venues, avait succédé tout le calme du découragement; et il ne regardait plus que de temps en temps, et par un reste d'habitude, du côté de la porte, lorsque, contre toute espérance, le baronnet tant désiré entra enfin dans la salle. Il arrivait en effet de la campagne, où il avait dîné; il était en habit de cheval, en bottes, couvert de poussière et un fouet à la main.

Le colonel ne fit qu'un bond jusqu'à lui.

« Comme vous arrivez tard ! »

Shelton, accoutumé à donner beaucoup de place dans son estime à l'intelligence, avait une médiocre considération pour Ligonier. Il le savait grand questionneur, et avait toujours eu soin de le tenir à distance. Quoique tories l'un et l'autre, leur nuance n'était pas la même, et précisément ils étaient divisés d'opinion dans la question qui s'agitait. Il ne comprit rien à ce tendre reproche, et regardant le colonel fixement entre les deux yeux, le menton en avant et la bouche béante, sa physionomie devint la plus insignifiante du monde.

Ligonier crut que le baronnet ne l'avait pas entendu, et prenant par contenance le manche du fouet que celui-ci tenait à la main, il répéta d'un air gracieux :

« Vous arrivez bien tard.

— Est-ce qu'il se proposerait de parler ce soir ? » se demanda Shelton.

Dans cette supposition, il répondit :

« On vient toujours assez tôt, quand on n'apporte ici que ses oreilles. »

Le colonel n'avait pas quitté le fouet : il le lui laissa dans la main, et gagna sa place sans plus de cérémonie.

Il n'était pas assis, que son fouet lui fut rendu par-dessus son épaule. Ligonier avait trouvé derrière lui un siége vacant, et en avait pris possession.

Shelton le souhaita au fond des enfers, et reçut son fouet sans lui accorder d'autre attention que ce vœu charitable ; mais le colonel n'était pas homme à se décourager pour si peu, et il reprit l'entretien où il l'avait laissé.

« Ah ! vous ne comptez pas parler ce soir : tant mieux !

— Si c'est comme adversaire, dit Shelton, un peu surpris du compliment et se tournant à demi, voilà une satisfaction qui m'honore. »

L'ironie du baronnet fit comprendre au colonel qu'il lui était échappé une naïveté.

« Pardon, dit-il : vous savez que le plaisir que nous avons tous à vous entendre est aussi vif qu'il est rare. Si je me réjouis de savoir que vous ne prenez pas part à la discussion, c'est que je vais pouvoir sans scrupule causer avec vous.

— Je suis tout à vous, colonel, dit Shelton lui

prenant la main; mais pas ce soir; j'ai énormément à écrire. »

Et à l'appui de son dire, il quitta sa place, et entra dans une des salles qui avoisinent la chambre.

Ligonier l'y avait suivi. Shelton s'assit à une table, et prit une plume et du papier.

« Un mot, dit Ligonier s'asseyant en face de lui.

— Lequel ? dit Shelton en trempant sa plume dans l'encre.

— Un tout petit renseignement.

— Sur qui ? » demanda le baronnet, certain à l'avance qu'il s'agissait d'une personne.

Mais Ligonier ne sentit pas l'épigramme, et répondit :

« Sur le comte de Thorn.

— De Thorn ? dit Shelton courbé sur son papier. Je ne connais pas de comte de ce nom-là.

— Je me trompe, la langue m'a tourné : je voulais dire le comte de Horn. »

Le baronnet posa sa plume.

C'était, comme on l'a déjà vu, un homme assez impénétrable que Shelton. En assimilant les actions aux écrits, on pourrait dire que sa conduite était concise, elliptique, et que jamais le commentaire ne se trouvait dans le texte. Le jeune Suédois, plein de confiance en son tuteur, n'avait accusé que sa mauvaise étoile de ce sommeil obstiné, de ce brusque départ, et des absences du lendemain.

Plus âgé, plus soupçonneux, mieux instruit des antécédents, il en aurait pu conclure que, par jalousie, ou tout autre motif, Shelton ne se souciait pas de le laisser aller chez miss Kauffmann.

De ces deux versions, la seconde, quoique plus vraisemblable au premier coup d'œil, n'était peut-être pas plus vraie que la première. Si sir Francis avait eu quelque raison de désirer que de Horn n'allât pas chez Angelica, il n'est pas présumable qu'il l'eût introduit chez lady Mary Veervort, où les Kauffmann devaient se trouver. C'était nécessairement le mettre en rapport avec eux; car l'obstacle suscité par sa timidité et par les Ramsden était impossible à prévoir.

N'est-il pas plus naturel de penser que la seule répugnance qu'eût Shelton était de se charger de la présentation? pouvait-il convenablement mener le jeune étranger dans une maison où lui-même il n'était pas tout à fait autorisé à rentrer? et quand il l'aurait pu, il se savait encore suspect; son protégé, pour prendre un peu de confiance, avait besoin d'en inspirer beaucoup : était-ce lui rendre service que de lui imprimer, aux yeux méfiants d'Angelica, cette tache originelle? Sans doute les relations du comte et de Shelton ne pouvaient rester un mystère pour elle; mais n'était-ce rien que d'éviter la première impression superstitieuse d'une présentation directe?

Puisque Shelton approuvait le désir qu'avait son pupille d'être admis dans cette maison, il fallait donc lui trouver un introducteur, mais un introducteur qui ne s'annonçât pas comme remplaçant du baronnet, et qui ne vînt pas dire : « Permettez-moi, miss Kauffmann, de vous présenter, au nom et en l'absence de sir Francis Shelton, son ami le comte de Horn.... » car mieux valait se présenter soi-même. D'un autre côté, comment éviter ce mode si naturel de présentation, sans avoir à donner aux deux intéressés des explications dans lesquelles il lui importait de ne pas entrer? Et si l'on réfléchit qu'il n'avait qu'un jour pour résoudre ce problème, on l'excusera sans doute de s'être soustrait, par la fuite ou le sommeil, aux embarras d'une réponse.

Il est bien probable qu'à cette heure avancée de la journée il avait renoncé à l'espoir de contenter son jeune ami; mais le nom de de Horn, dans la bouche de Ligonier, lui parut offrir une chance qu'il résolut de tenter. Le colonel allait chez miss Kauffmann ; Shelton savait le faible du colonel : quelle acquisition rare et précieuse pour la collection de ce dernier, qu'un comte suédois qui, sauf sa nourrice et un abbé, n'était connu de personne dans l'univers! C'était rendre deux services pour un que de les aboucher !

Telle était la pensée obligeante qui fit que Shel-

ton quitta la plume; mais, comme il avait ses raisons pour vouloir rester maître de la conversation, il se mit à questionner, au lieu de répondre.

« Vous connaissez le comte de Horn ? demanda-t-il au colonel.

— Mais un peu, » répondit celui-ci d'un air avantageux. Puis, réfléchissant à qui il parlait, et se ravisant, il ajouta d'un ton plus modeste : « De vue seulement.

— Vous avez été en Suède, colonel ?

— Oui, il y a plusieurs années.

— Et vous parlez suédois ?

— *Något litet.*

— Vous devez avoir connu à Stockholm la famille de Horn ?

— Très-vraisemblablement. Attendez donc.... la famille de Horn !... La.... fa.... mille.... de.... Thorn !

— De Horn !... dont était le baron de Horn, le maréchal du palais, qui a été décapité avec le comte de Brahé, lors de la conspiration des bonnets contre les chapeaux.

— Très-bien !... très-bien !... Ma mémoire est excellente, mais elle est si paresseuse !... Il était baron, n'est-ce pas ?

— Précisément. Vous devez l'avoir vu à la cour ?

— Sans doute.

— Eh bien ! Vous avez dû aussi y rencontrer le

comte, son frère aîné, le père du jeune Frédéric que vous connaissez?

— Permettez que je me rappelle.... Il avait un frère cadet?

— Oui.

— Qui était maréchal du palais?

— C'est cela même.

— Le baron de Horn, qui a été décapité avec ce pauvre Brahé?

— Justement.

— Mais.... oui.... le comte de Horn.... Un blond, si je ne me trompe.

— Je ne vous dirai pas: je ne connais que le fils.

— Ah! vous ne connaissez que le fils!... Le père n'est donc pas ici?

— Il est mort.

— Comment! décapité aussi?

— Non; celui-là n'a pas conspiré.

— Très-bien!... très-bien!... Ah! il est mort! Je me souviens parfaitement de lui; un blond, comme je vous disais. Un bien galant homme! Voilà une nouvelle à laquelle je ne m'attendais guère, et qui m'afflige!... Mais, dites-moi donc, est-ce que je n'ai pas connu aussi son fils?

— Oh! non, pas celui-ci; il a été élevé à la campagne. Vous aurez vu son frère aîné, qui est mort.

— Mort également!... Ah! mon Dieu! ce que

c'est que de nous! Ah! c'est le frère aîné que j'ai vu là-bas!... En effet, celui-ci est plus jeune.... Mais c'est étonnant comme ils se ressemblent!

— Vous trouvez?

— C'est-à-dire en se reportant à l'époque où j'ai connu l'autre.... Au surplus, ils sont tout le portrait du père.... Aussi je me disais en regardant le jeune....

— Frédéric.

— Le jeune Frédéric : « Voilà une figure qui ne « m'est pas inconnue; » mais quand on est dépaysé, vous savez, les idées s'embrouillent.... Parbleu! il me tarde de renouer connaissance avec ce cher petit comte. Je dis renouer; car j'étais si bien avec sa famille, que je puis dire que je le connais.

— Sans doute; mais il est encore en deuil: ne lui parlez pas trop de sa famille, pour ne pas l'attrister.

— Soyez tranquille. Vous savez quelle est ma discrétion.... Ah çà! qu'est-ce qu'on dit? Vous partez? »

Shelton reprit sa plume.

« Oui.

— Pour quel endroit?

— Pour le Devonshire.

— Quand?

— Après la séance.

— Pour combien de temps?

— Deux ou trois semaines.

— Et pourquoi allez-vous là ?

— J'y vais pour affaires.

— Quelles affaires ?

— De succession.

— Ah ! de lord Melville ?... Ah çà ! vous ne pourrez donc pas me présenter au cher comte ?

— Pas avant mon retour.

— Diable ! ce sera bien long !

— Je n'y puis rien.... Mais est-ce que vous avez besoin que je vous présente à lui ?... Un ami de sa famille.

— Au fait.... je me passerai de vous.... Ce serait une grande fatalité si je ne le rencontrais pas au parc ou ailleurs, et je l'aborderai sans cérémonie.

— Vous lui rendrez service ; car il ne connaît personne ici.

— Il ne connaît personne !... Donnez-moi son adresse, ce sera plus sûr.

— Il habite Melville-House.

— Great-Jermyn-Street ?

— Oui.

— Très-bien !... très-bien !... j'irai le voir demain matin. »

S'étant levé, Ligonier allongea le bras jusqu'à la feuille de papier où Shelton avait commencé à écrire ; et en ayant déchiré un morceau, il prit sur son genou l'adresse du jeune Suédois. Shelton

n'avait écrit que peu de lignes, il s'était trouvé un remplaçant, et allait être débarrassé de Ligonier : à ce prix, il aurait recommencé vingt lettres. Mais, au lieu de s'en aller, le colonel se rassit.

Shelton reprit une autre feuille de papier.

« Ah çà! dit Ligonier, en mettant la sienne dans sa poche, c'est en Suède que vous l'avez connu?

— Oui.

— Ce n'est pas à Stockholm, puisqu'il n'y a pas été?

— Non.

— C'est donc à la campagne?

— Non.

— Où donc alors?

— En route.

— Ah! je comprends.... une connaissance d'auberge!

— Oui. »

Toutes ces questions impatientaient Shelton : il en était venu à ses fins, et n'était pas d'humeur à subir un interrogatoire. Il se courba d'un pied plus bas, et sa plume commença à brûler le papier. Mais il ne réussit qu'à faire admirer la facilité de sa rédaction, et à forcer l'impitoyable questionneur de se pencher en proportion pour se maintenir à la même distance.

« Vous dites que le comte de Horn ne connaît

personne, poursuivit Ligonier : vous ne l'avez donc présenté nulle part ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas eu le temps : je n'ai pas même celui de vous écouter, vous le voyez bien : je vous en demande pardon ; mais j'ai à écrire.

— Faites ! faites ! ne vous gênez pas ! cela ne m'empêche pas de causer avec vous. »

La plume tomba des mains de Shelton, et il vint reprendre sa place dans la salle. Mais comment se séparer de son ombre ? Ligonier s'était rassis derrière lui.

« La discussion devient très-piquante, dit Shelton au colonel : écoutez ce discours ; il mérite votre attention. »

Le plus lourd de tous les orateurs de la chambre parlait au milieu de l'inattention générale.

« Qui ? l'alderman Thompson ? dit Ligonier.

— Oui, oui. C'est un ennuyeux mortel ; mais, par extraordinaire, aujourd'hui il dit de très-bonnes choses. »

Sans attendre la réponse du colonel, Shelton s'était appuyé la tête dans ses mains ; et seul, de toute l'assemblée, il prêta à l'alderman la plus religieuse attention. De temps en temps même il criait : « Écoutez ! écoutez !... » Ses voisins se regardèrent avec étonnement ; l'alderman flatté se

tourna vers lui, et lui adressa le reste de son discours.

Ligonier s'était tu pendant quelques minutes; mais, sans être fort clairvoyant, il ne tarda pas à s'apercevoir que l'alderman ne disait que des lieux communs, et il reprit la conversation.

« J'étais sûr d'avance que nous savions par cœur tout ce que cet homme pouvait dire.

— Je ne suis pas de votre avis. Il ne faut pas juger sur quelques phrases. Suivez le développement.

— Dieu m'en préserve! Mais que ce ne soit pas moi qui vous empêche d'écouter; ne faites pas de façons: je me contenterai fort bien d'une oreille. »

Cette concession faite, il reprit le cours de ses questions indiscrètes, excité plus que ralenti par le laconisme évasif de Shelton.

Enfin celui-ci finit par se lasser tout de bon de cette lutte. La curiosité de Ligonier redoublait à chaque réponse, comme à chaque rasade la soif d'un ivrogne. Le baronnet résolut de ne pas aller plus loin. Que faire?... Écrire, écouter la discussion, étaient d'impuissants préservatifs contre cette obsession acharnée. Il serait bien parti; mais il n'avait demandé sa chaise de poste que pour deux heures du matin. Il fut tenté d'aller parler à quelqu'un de ses collègues; mais le colonel ne le perdrait pas de vue, et, à moins d'être aussi importun

que lui, Shelton redeviendrait sa victime. L'alderman en était à la péroraison de son discours: Shelton demanda la parole.

« Pardon, dit-il au colonel, je suis à vous: je vais vous donner tous les détails que vous pouvez désirer, aussitôt que j'aurai dit un mot à la chambre.... Ne vous en allez pas.... attendez-moi. »

La recommandation était superflue. Ligonier, alléché par cette promesse, n'avait garde de s'éloigner d'un pas. Il se mit à écouter avec la curiosité que lui inspirait cette résolution subite; mais, au bout de vingt minutes d'attention soutenue, il s'aperçut que l'orateur entrait dans les développements les plus étendus. Shelton était en verve: il dominait visiblement l'assemblée, qui passait, à tout instant, du silence le plus absolu à la plus bruyante approbation.

Mais Ligonier se souciait bien de l'éloquence du baronnet! il ne voulait de lui que les renseignements promis. Il était ennuyé d'attendre, et soupirait après la fin du discours. Voyant que Shelton venait de passer en Amérique, il s'arrangea sur son siége le plus commodément qu'il put, et, pour prendre patience, il tâcha de s'endormir, tout en pensant au comte de Horn.

Il avait fini par s'assoupir, lorsque des éclats de rire universels le réveillèrent en sursaut. Sir Francis parlait toujours. Le colonel se frotta les yeux, et

regarda à une de ses montres. Elle marquait deux heures moins un quart.

« Pas possible! se dit-il. Minuit sonnait au moment où Shelton a pris la parole. Il ne peut pas y avoir sept quarts d'heure qu'il parle. »

Il tira son autre montre : elles allaient exactement de même.

« Fort bien! dit-il de mauvaise humeur, voilà un mot qui est un peu long! »

Ce mot si long devait l'être bien davantage, et ce ne fut qu'au bout de trois autres quarts d'heure que le baronnet se rassit enfin, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

Shelton parlait fort rarement à la chambre, non pas qu'il manquât d'éloquence, ce n'était pas la première preuve qu'il en donnait, mais il méprisait les bavards; il n'aimait pas à s'enrôler; l'influence et la réputation de certains hommes l'avaient dégoûté des succès politiques. Ses triomphes parlementaires avaient toujours été pour lui un moyen plutôt qu'un but.

Ce mépris même l'élevait au-dessus de toutes les considérations mesquines de l'esprit de parti; ses vues en étaient plus vastes, et, lorsqu'il lui prenait fantaisie d'entrer en lice, la rareté de sa parole n'était que pour peu de chose dans l'attention qu'on lui prêtait. Ce soir-là, soit caprice de l'inspiration, soit l'excitation nerveuse causée par Ligo-

nier, jamais il n'avait été si entraînant, si incisif. Il se vengeait sur les faiseurs d'émeutes de tout l'ennui qu'il venait d'éprouver.

Mais cette vengeance indirecte ne l'avait point satisfait : il avait pris à partie le colonel et son petit régiment, et les avait ridiculisés avec d'autant plus de succès que la chambre n'avait pas été longtemps à s'apercevoir que Ligonier était venu se placer à côté de Shelton, comme à un pilori, pour être fustigé ; et comme le coupable dormait en ce moment, la tête baissée sur sa poitrine, il semblait accablé sous le poids des sarcasmes, et les éclats de rire devinrent tels qu'ils l'éveillèrent en sursaut sans qu'il en soupçonnât la cause.

Ligonier, mécontent d'avoir attendu si longtemps, se promit bien de ne pas lâcher le baronnet, et d'exiger le dédommagement convenu ; mais, lorsque l'interminable et bien réelle improvisation fut achevée, et qu'il s'apprêtait à réclamer le prix de sa patience, ce fut à qui féliciterait l'orateur ; le succès du discours avait clos la séance, tous les membres avaient quitté leur place, et Ligonier, pour ne pas étouffer, se vit forcé de céder la sienne aux enthousiastes.

Toutefois, il ne voulut pas en avoir le démenti, et il alla se poster à la sortie pour ne pas manquer son homme ; mais Shelton passa escorté comme un triomphateur, et le gros colonel n'arriva

près de lui que pour le voir monter en chaise de poste.

Le lendemain soir, il parut dans le *Whitehall-Evening* un article ainsi conçu :

« La discussion du bill sur les émeutes a continué hier, et l'intérêt, qui commençait à languir, a été réveillé par le discours le plus remarquable qui ait été prononcé depuis plusieurs sessions. Il ne fallait rien moins qu'une question qui préoccupe si vivement tous les amis de l'industrie et de la tranquillité publique, pour déterminer l'honorable membre pour le bourg de Dartmouth à rompre son obstiné et dédaigneux silence. Pendant près de trois heures consécutives, qu'il a constamment maîtrisé l'attention de la chambre, sa parole a été, comme toujours, substantielle, nerveuse, mordante, mais de bon goût, variée, élégante, et digne d'un aussi parfait gentleman. Dans le discours d'hier, à l'étendue et à la clarté du plan, à la profondeur et à la netteté des vues, il était aisé de reconnaître une longue étude, une méditation sérieuse de la matière, et cette conviction intime, sans laquelle il n'est point de véritable éloquence.

« Un petit épisode a quelque peu égayé la séance. Le colonel Lig..., ayant su que sir Francis Shelton devait parler, avait pris, à ce qu'il paraît, avec sa coterie, l'engagement de l'en détourner; et, pen-

dant plus de deux heures, il a poursuivi l'honorable baronnet de ses arguments. Mais il n'est personne qui ne rende à sir Francis la justice de dire qu'il est toujours resté en dehors de toutes les petites intrigues dont l'honorable colonel se fait si volontiers l'entremetteur : aussi, après avoir écouté avec patience le chuchotement de l'officieux envoyé, il a préféré lui répondre à haute voix, par un discours à la chambre, et le colonel, en homme prudent, n'a pas jugé à propos d'accepter ce mode de conversation. »



VII

Dans les jours de chagrin ou d'ennui, l'heure du réveil est plus pénible que celle du coucher. En se mettant au lit, on a l'espoir de déposer pour quelques instants son fardeau aux bras du sommeil ; quand on se lève, c'est pour le reprendre ; et il semble d'autant plus lourd, que les illusions de la nuit vous l'avaient fait oublier.

De Horn s'était couché mécontent : il se leva découragé. Jamais Londres ne lui avait paru si triste : un brouillard épais rabattait la fumée ; la rue était plus vaste, les maisons étaient plus noires ; et l'idée de l'isolement auquel le condamnait l'absence de sir Francis se présenta plus effrayante à son esprit.

Quel malheur que miss Ramsden fût si coquette ! que tant de grâces et d'amabilités ne fussent qu'un piége ! Elle avait de si grands yeux bleus ! Il avait passé près d'elle de si délicieux moments ! Il dormait comme l'enfant de la fable sur le bord d'un puits ; mais son rêve était si beau, qu'il regretta ce périlleux sommeil. Cependant il ne lui vint pas à la pensée de retourner chez elle. La crainte de

mécontenter sir Francis le retint plus que celle du guet-apens signalé, plus que le dégoût que lui inspirait la spéculation des Ramsden, et son dévouement lui tint lieu de sagesse.

Mais sa déférence n'était point de la résignation ; elle ne le consolait pas de sa solitude. A force de considérer ce brouillard de la rue, il crut le sentir pénétrer dans son cœur. Au dedans comme au-dehors, c'était une vapeur triste et froide, où les vivants se mouvaient comme des ombres ; et lui, étranger à tous, séparé de tous par un obstacle aussi fragile que cette vitre ternie, il ne communiquait avec eux que de loin, du regard, par ses regrets ou par ses désirs.

Si l'image d'Angelica passa, comme un rayon de soleil, à travers cette brume, ce fut pour en redoubler l'obscurité, car ce souvenir ne provoqua en lui que des soupirs et des souhaits impuissants. Si la présentation n'eût pas manqué par sa faute, la maison des Kauffmann lui serait ouverte, et quelle charmante ressource contre l'ennui ! A présent il serait aussi familier avec eux qu'avec les Ramsden !

De Horn se sentait dans le cœur un vide à combler, et, l'ennemi absent, il avait la bravoure des poltrons ; son imagination s'échauffant poussa le parallèle beaucoup plus loin, et il se mit à chercher un moyen d'introduction chez les Kauffmann.

Son isolement lui était plus insupportable que jamais; mais déjà il n'y voulait plus qu'un remède : et ce remède, comment se le procurer? Il avait à choisir entre deux expédients. Il pouvait se servir des Ramsden comme intermédiaires ; mais il avait promis à sir Francis, mais il s'était promis à lui-même de les éviter. D'ailleurs, se faire présenter par miss Jemima à sa rivale, c'eût été une rouerie dont il était incapable. L'autre ressource était de faire sa paix avec lady Mary Veertvort; mais il n'avait pas la force de surmonter sa mauvaise honte ; et, pour s'excuser à ses propres yeux, il se disait que tout ce qu'il gagnerait à cette réconciliation, ce serait le pardon du passé, et que jamais plus la vieille dame n'accepterait la responsabilité d'une nouvelle présentation.

Il fallait donc y renoncer, du moins jusqu'au retour de Shelton; et, comme c'est le propre des gens qui refusent un service, de proposer tout autre chose que ce qu'on leur demande, effort pour effort, il aima mieux combattre ses désirs que sa timidité, et appela l'étude à son secours. Mais cette première tentative ne fut pas encourageante : l'ennui est un bourbier dont on ne se tire pas facilement, et il ne parvint pas à fixer son attention.

Heureusement le brouillard s'était dissipé et le soleil paraissait. Il résolut de faire une promenade

à cheval pour secouer son engourdissement. Son valet de chambre était en train de l'habiller, lorsqu'on frappa plusieurs coups à la porte de la rue. Une visite !... Il n'en attendait pas : il ne connaissait personne.... A moins que sir Francis ne fût pas parti !... Il courut à la fenêtre ! C'était le gros homme de la veille !

« Allez vite ! dit-il à son valet de chambre ; je n'y suis pas !... » Et, comme celui-ci descendait précipitamment, il lui cria du palier : « Qu'on ait soin de demander le nom ! »

Le valet de chambre ne tarda pas à remonter.

« Eh bien ?

— Il est parti, monsieur le comte.

— Et son nom ? dit de Horn un peu soulagé.

— Il n'a pas voulu le laisser. Il a dit que c'était inutile, que monsieur ne le connaissait pas, qu'il reviendrait.

— Qu'il reviendrait !... Lewis, je n'y suis jamais pour cet homme !... Ne l'oubliez pas.

— Très-bien, monsieur le comte, répondit Lewis, reprenant ses fonctions où il les avait laissées.

— Non, non ! s'écria son maître. Descendez. Allez prévenir le portier. »

Le valet de chambre sortait ; il le rappela.

« Pendant que vous avez la mémoire fraîche, donnez à toute la maison le signalement de cet homme, afin qu'il n'y ait pas de méprise ! »

La commission faite, Lewis reparut, mais ce fut pour descendre encore. Le comte avait changé d'avis, et l'envoya décommander les chevaux : il craignait trop de rencontrer son espion ; il aima mieux renoncer à sa promenade.

Vers deux heures, celui-ci revint; il fit la même question, reçut la même réponse, et refusa, comme auparavant, de se nommer. Jamais de Horn n'avait si vivement regretté que Shelton fût absent. Jusqu'au dîner, il se promena de long en large, osant à peine s'approcher des fenêtres. Le soleil, pour rendre son emprisonnement plus pénible, brillait d'un éclat sans pareil.

Après dîner, de Horn n'y tint plus. Il étouffait chez lui; il en serait ce qu'il pourrait; il fallait qu'il prît l'air. C'était un jour de Wauxhall. Il n'y avait point encore été. Les assemblées publiques étaient les seules qui ne lui fussent pas interdites : il fit mettre les chevaux à son carrosse et s'y rendit.

Le Wauxhall était alors bien moins à la mode que le Ranelagh; mais le beau temps et l'annonce d'une fête extraordinaire y avaient attiré ce soir-là beaucoup de monde. Tout en parcourant les jardins, de Horn soupira en songeant que, dans toute cette foule, il n'avait pas un ami, pas une connaissance.

Il est de ces jours favorisés (est-ce hasard? est-ce

prédisposition ?) où l'on rencontre, dès les premiers pas, toute une veine de jolies femmes. L'Angleterre est une mine féconde en ce genre, et de Horn était dans un de ces jours ; mais tout attriste la tristesse : ces adorables rencontres lui faisaient mieux sentir son abandon.

Il était plongé dans ces réflexions chagrinantes, lorsqu'il vit venir à lui les Ramsden. Que sa politesse fût ou non de l'ennui, il ne crut pas pouvoir se dispenser de les accoster; mais il en fut reçu avec tant de froideur, qu'après les premiers compliments, il se hâta de prendre congé d'elles. Son dépit passé, il se félicita d'être quitte désormais de tous devoirs envers ces deux coquettes.

Au moment où il entrait sous l'allée couverte, il s'entendit adresser la parole en suédois. Il se retourna étonné : c'était son éternel persécuteur qui lui demandait s'il n'avait pas l'honneur de parler au comte de Horn.

De Horn pâlit, et, maudissant l'idée qu'il avait eue de venir au Wauxhall, répondit en balbutiant :

« Oui, monsieur. »

Il n'était qu'intimidé : Ligonier le crut offensé de se voir ainsi aborder sans les préambules d'usage, et se hâta de lui en faire ses excuses.

« J'avais prié, dit-il, un de nos amis communs, sir Francis Shelton, de me servir d'introducteur auprès de vous; mais il est parti cette nuit....

— Et tu profites de son départ, pensa de Horn, pour dire que tu le connais.

— Hier au soir, à la chambre, poursuivit le colonel, il m'a dit que je pouvais me présenter moi-même.

— A la chambre ! autre imposture ! »

Sauf l'accent, la première phrase de Ligonier était correcte : mais dans la seconde, qu'il n'avait pas eu le temps de préparer, il entremêla l'anglais au suédois d'une façon si grotesque, que le jeune étranger, à qui l'indignation avait rendu la voix, crut devoir répliquer en anglais :

« Monsieur est membre du parlement ?

— Oui, monsieur le comte, répondit Ligonier dans la même langue ; mais en effet, je ne vous ai pas dit mon nom : je suis le colonel Ligonier. »

De Horn n'avait jamais lu le *Peerage*. Le nom de Ligonier ne lui représentait absolument rien ; le titre de colonel lui parut usurpé; il n'était pas plus difficile de se donner un régiment qu'un siége aux Communes : il resta confondu de tant d'arrogance.

Ligonier espérait un encouragement ; ce silence, le déconcerta.

« C'est ridicule, reprit-il, d'être obligé de décliner ainsi ses nom et qualité. Mais j'avais un si vif désir de faire connaissance avec vous, que je n'ai pas voulu attendre le retour de cet excellent Shel-

ton. J'ai pensé que vous pardonneriez à un ancien ami de la famille de Horn.... »

A ce mot, de pâle qu'il était, le jeune homme devint si rouge, que Ligonier s'arrêta court. Jamais il n'avait vu personne d'un abord si difficile, d'une fierté si ombrageuse. Il n'avait pourtant rien dit qui pût le blesser. Il ne comprenait point cette émotion subite, lorsque soudain il se rappela la recommandation de Shelton.

« Le baronnet avait raison, pensa-t-il; ce jeune homme est d'une extrême sensibilité : il ne faut pas lui parler de sa famille. Cependant je devais bien lui dire pourquoi je l'accostais; mais dorénavant je me tiendrai pour averti, et je me garderai bien de renouveler son chagrin. »

Le colonel s'interdisait avec d'autant plus de résignation ce sujet d'entretien, que, malgré son excellente mémoire, il n'était pas parfaitement sûr de ne point se trouver en défaut. Il détourna donc la conversation.

« Le cher baronnet, dit-il, m'a appris qu'il n'avait pas encore eu le temps de vous introduire dans la société. Je m'estimerais heureux si, en son absence, vous vouliez bien accepter mes services. »

Plus l'offre était séduisante, plus il fallait être sur ses gardes. Néanmoins de Horn n'osa pas se refuser à un remerciement. Le colonel répondit qu'en

remplissant les devoirs de l'hospitalité, il ne faisait qu'acquitter une dette qu'il avait autrefois contractée en Suède.

Jusque-là, ils étaient restés en place : Ligonier proposa au comte de reprendre sa promenade ; il commencerait par le Wauxhall son office de *cicerone*. Comme, en faisant cette offre, il s'était remis en marche, de Horn n'osa pas se soustraire brusquement à tant d'obligeance, et se vit forcé de le suivre. L'entretien continua, alimenté par Ligonier. Il ne roula que sur des banalités, relatives à la Suède, puis à l'Angleterre, de Horn, préoccupé de son idée, voyant un piége sous chaque question, et répondant en conséquence. Il se glissa bien quelques scrupules dans son esprit ; il ne pouvait se dissimuler que le gros homme avait vu la Suède ; mais c'était tout au plus la preuve qu'on lui avait envoyé un espion en état de jouer son rôle.

Cependant, tout en parlant, son compagnon adressait, de droite et de gauche, de nombreux saluts qui lui étaient rendus : il n'était guère probable qu'il y eût tant d'agents de police au Wauxhall. Le colonel avait salué autant de femmes que d'hommes ; et, de tous les promeneurs, c'étaient les mieux mis, les plus distingués. Il en avait appelé quelques-uns par leurs noms, et c'étaient le plus souvent des lords et des ladies. Plusieurs fois même, on lui avait dit en passant : « Bonjour, colo-

nel. » De Horn commença à se repentir de sa méfiance. Il sentit la nécessité d'être moins laconique, et d'adresser à son tour quelques questions ; mais quel texte prendre?... Les personnes qui saluaient Ligonier lui en servirent, et il eût été impossible d'en choisir un meilleur : c'était donner au colonel une occasion de déployer toute son érudition, et la conversation, qui languissait, reprit avec une abondance jusqu'alors sans exemple.

Tous ces renseignements étaient une preuve de plus qui justifiait Ligonier ; mais lorsque, les présents épuisés, il en vint aux absents, et que dans son énumération le nom de la signora Angelica Kauffmann se plaça sur ses lèvres, non pas tout à fait par hasard, mais un peu suggéré par de Horn, celui-ci passa de la confiance à l'estime, et se rappela subitement les offres de service de l'aimable colonel.

Mais elles avaient été si froidement accueillies ! comment revenir sur ce refus tacite ? C'était comme une fatalité ! La maison des Kauffmann s'ouvrait encore pour lui, et sa maladresse une seconde fois venait de lui en fermer la porte ! Ligonier aurait la même répugnance que lady Mary Veertvort ; car il était impossible qu'il ne trouvât pas de Horn impertinent, et, s'il n'en témoignait rien, c'était par savoir-vivre.

De Horn n'était pas heureux dans ses conjec-

tures: loin de lui en vouloir, Ligonier raffolait de lui. Voilà plusieurs heures qu'ils se promenaient ensemble, et le comte n'avait ni donné ni reçu le moindre salut: en fallait-il davantage? Leur sympathie était égale, quoique l'origine en fût tout opposée. Enfin, malgré l'intérêt de l'entretien, le colonel commença à s'apercevoir qu'ils étaient sur pied depuis longtemps. Mais s'il était las d'être debout, il ne l'était pas de parler ; il lui aurait coûté de se séparer de son auditeur : il le pria donc à souper, et de Horn n'hésita point à accepter. Il était charmé de rester dans une si agréable compagnie, et il savait de Shelton que rien n'est de plus mauvais goût que de faire des façons.

Ils entrèrent dans un cabinet. Ligonier, après un quart d'heure de conférence avec le garçon, commanda un souper de gourmet, qui bientôt vint donner plus de verve à leur causerie et accélérer les progrès de leur intimité. De Horn se sentait à l'aise. Enhardi par la chère et les vins, par la rondeur du colonel, il ramena l'entretien sur miss Kauffmann.

Angelica n'était sur aucun livre de noblesse; mais elle avait été un instant *fashionable*, et la *fashion* est une noblesse aussi. Ligonier immédiatement s'était fait présenter à elle. Il est vrai qu'amené par le flux de la mode, le reflux l'avait emporté ; mais il s'agissait d'obliger son cher comte,

comme il l'appelait déjà; et il lui promit d'aller à Golden-Square le lendemain, pour lui ménager une entrevue.

De Horn faillit sauter au cou du colonel; heureusement il se rappela qu'en Angleterre les hommes ne s'embrassent pas, et il se contenta de lui serrer la main avec effusion par-dessus la table.

D'abord la fatigue de la promenade, l'appétit à satisfaire, et les questions du jeune homme sur miss Kauffmann, avaient absorbé l'attention de Ligonier; mais après le premier service et au moment où de Horn, l'œil humide, s'étendait avec complaisance sur le plus intéressant des sujets, il fut tout surpris de voir le colonel quitter brusquement la table et courir dans le jardin, ayant en main sa fourchette.

Il n'avait pas eu le temps de s'expliquer cette disparition soudaine, qu'il le vit revenir avec deux des promeneurs qui l'avaient salué une heure auparavant. Ligonier le présenta aux nouveaux venus, qui prirent place à table. Mais cet essai ne fit que le mettre en goût: le premier mouvement avait été d'accaparer le jeune étranger, le second d'en faire parade. Il lui fallait d'autres convives, de nouvelles présentations. Il braqua derechef son œil de lynx sur la foule; il y découvrit plusieurs visages connus : il en connaissait tant!... il les appela, il cou-

rut après eux; bon gré mal gré, il les ramena, les fit asseoir à table, et en moins d'une demi-heure il en remplit le cabinet.

C'eût été une cruauté de lui résister, car il ne se possédait pas de joie. Il appelait les garçons; il encombrait la table de plats et de bouteilles; il portait des santés; il citait des noms; il parlait suédois; il n'appelait plus le comte que Frédéric! il mangeait, buvait, criait et riait tout ensemble. Frédéric, entraîné comme tous les convives par cet exemple irrésistible, ne fut pas long à se familiariser avec eux; il prit une large part du bruit et de l'enjouement, et, lorsqu'on se leva de table, il se trouva avoir une douzaine d'amis intimes.

Mais la mémoire ne se noie pas toujours dans le vin. En se séparant du cher colonel, il n'oublia pas de lui recommander d'aller le lendemain sans faute à Golden-Square, et Ligonier lui-même fut fort exact à s'y rendre dans la matinée.

Angelica était sortie avec sa cousine: il ne trouva que son père; mais c'était assez. Il lui demanda la permission de lui amener un de ses bons amis, le comte Frédéric de Horn, qui avait le plus vif désir de faire leur connaissance.

« Le comte de Horn? Ah! oui.... Un ami de sir Francis Shelton, n'est-ce pas?

— Son ami! Son ami!... c'est-à-dire qu'il l'a rencontré dans une auberge.

— Il est vrai ; mais ils ont passé l'hiver ensemble à la campagne.

— C'est possible ; mais ce que je sais, c'est que Shelton ne connaît pas la famille de Horn ! Il n'a fait que toucher barre en Suède ! Il n'est pas resté comme moi un an à Stockholm ! Il n'a pas été à la cour !

— Vous avez connu la famille de Horn en Suède ?

— Mais un peu, dit Ligonier d'un ton qui signifiait beaucoup.

— Vraiment !... Et est-ce une famille distinguée du pays ?

— Assurément !... L'oncle de Frédéric était maréchal du palais.

— Maréchal du palais !... Diable !...

— C'est lui qui a été décapité avec le comte de Brahé !

— Décapité ! Ah ! mon Dieu ! Et pourquoi ?

— Lors du complot des bonnets contre les chapeaux. »

Kauffmann n'était pas fort au fait de l'histoire contemporaine : il crut qu'il s'agissait de quelque rivalité de modes, et fut saisi d'horreur. Il aurait bien voulu en savoir davantage ; mais le colonel en parlait comme d'un événement notoire, et Kauffmann aima mieux réprimer sa curiosité que de trahir son ignorance.

« Et le père ? demanda-t-il.

— Il est mort!

— Je le sais : mais qu'était-il?

— Il était blond.

— Fort bien! Mais quelle était sa position à la cour?

— Sa position? dit Ligonier, qui, forcé de hasarder une supposition, choisissait la moins improbable. Il était fort riche, extrêmement riche! »

Cette dernière équivoque eut plus de succès que les autres. Le vieillard faisait grand cas de la richesse; et, sa curiosité prenant ce nouveau cours, il s'informa si le comte avait beaucoup d'enfants.

« Il n'a jamais eu que deux fils; mais l'aîné est mort l'année dernière, en sorte que toute la fortune revient à Frédéric.

— Oui-da! oui-da!... Ah! il a perdu aussi son frère.... Que de morts dans cette famille! »

L'accent du peintre annonçait plus d'envie que de pitié. Ligonier s'était trop aventuré dans ses réponses, pour oublier la recommandation de Shelton.

« Ah çà! monsieur Kauffmann, tout ceci est entre nous. Ayez bien soin, je vous en prie, de ne jamais parler à mon jeune ami de sa famille. Vous lui feriez un chagrin mortel.... Vous ne pouvez pas vous figurer à quel point il est sensible, ce cher enfant!

— Soyez tranquille, colonel; nous respecterons scrupuleusement sa douleur.... Quand nous ferez-vous l'honneur d'amener le comte ?

— Demain, si vous permettez.... »

Kauffmann accepta le rendez-vous pour le lendemain. Pouvait-on recevoir trop tôt un gentilhomme suédois, extrêmement riche, et neveu d'un maréchal du palais? Il savait d'ailleurs qu'il avait déjà été question de cette présentation entre lady Mary Veertvort et sa fille. Il s'empressa donc de l'annoncer à celle-ci, dès qu'elle revint. Angelica redoutait les importunités du colonel; mais l'espérance de voir enfin son invisible lui fit envisager avec plaisir la visite du lendemain. Elle n'était pas fâchée qu'un autre réalisât les éternelles promesses de lady Mary, et le soir elle alla exprès prendre le thé à Charles-Street, pour s'égayer aux dépens de sa vieille amie. Les rôles avaient changé, et cette fois lady Mary Veertvort fut l'incrédule.

« Vous verrez, ma belle, qu'il y aura encore quelque accroc. Au dernier moment le petit sauvage sera pris d'une nouvelle terreur panique.... ou bien les Ramsden mettront leur *veto* .

— Allons, chère lady; c'est de la jalousie de métier contre le colonel. Quoi que vous en disiez, c'est demain que je vais voir notre héros; et, puisqu'il a oublié par timidité votre existence, je veux avant huit jours vous le présenter de ma main.

— Oh ! de votre main, volontiers, et je m'engage à lui pardonner.

— Eh bien ! c'est convenu ! Touchez là ! Honte à qui s'en dédit ! »

La sinistre prédiction de lady Mary Veertvort ne devait point se vérifier. Le lendemain, à l'heure fixée, plutôt avant qu'après, la présentation eut lieu, et le comte s'en tira assez bien. On était prévenu en sa faveur, Angelica par les confidences de lady Mary, Kauffmann par celles de Ligonier. La fille le reçut avec l'intérêt affectueux que lui avaient inspiré ses malheurs ; le père, avec la considération qu'il devait au neveu d'un maréchal du palais. De Horn fut tout surpris de se sentir quelque assurance.

Un homme plus clairvoyant que Ligonier aurait deviné la pensée d'Angelica aux prévenances inaccoutumées dont elle le comblait ; mais il était tellement concentré en lui-même, qu'il ne se douta même pas qu'il eût été mieux reçu qu'à l'ordinaire. Ce jour-là surtout, un jour de double présentation, pouvait-il être sensible à aucun autre plaisir ?

Quant à Frédéric, il demanda à Dieu, en se couchant, de lui procurer une occasion de se dévouer pour son cher colonel.



VIII

Ligonier n'était pas parti de Golden-Square sans obtenir pour son jeune ami l'autorisation d'y retourner : celui-ci en profita, dès que les convenances le lui permirent. Dans cette seconde visite que le colonel fit avec lui, de Horn, plus apprivoisé, osa parler à Angelica du désir qu'il avait depuis longtemps de lui être présenté, de ses regrets d'en avoir manqué l'occasion au concert de lady Mary Veertvort, et de la crainte où il était d'avoir offensé cette dame.

Cette confession rappela à Angelica sa gageure ; et s'étant portée garant des bonnes dispositions de sa vieille amie, elle s'offrit comme conciliatrice. Elle attendait le soir même lady Mary, et elle engagea le comte et le colonel à venir prendre le thé, s'ils n'avaient rien de mieux à faire.

Passer toute une soirée avec miss Kauffmann, quelle charmante perspective ! Frédéric en oublia sa mauvaise honte ; Ligonier, par égard sans doute pour la mémoire de ses anciens amis, ne quittait

plus d'un pas leur héritier : l'invitation fut donc acceptée avec empressement.

Lady Mary Veertvort, prévenue de leur arrivée par Angelica, reçut le coupable avec indulgence, moins pour tenir sa promesse que par amabilité naturelle ; et elle poussa même la complaisance jusqu'à tempérer cette franchise un peu verte, cette vivacité de manières, si propre à effaroucher ceux qu'elle ne met pas encore à l'aise. Angelica, qui, par ce revirement de position, se trouvait en quelque sorte avoir adopté le jeune étranger, sut beaucoup de gré à lady Mary de cette condescendance. Celui-ci, réconcilié avec lui-même, était visiblement heureux, quoique assez taciturne; et la vieille dame, encouragée par le bon effet de sa magnanimité, se sentit de plus en plus portée à lui en donner des marques.

Toutefois l'oubli et le pardon ne s'étendaient qu'à lui. Pendant que Gretly, par sa crédulité railleuse, excitait Ligonier à raconter au bon Kauffmann les histoires les plus invraisemblables, lady Mary ne put résister au désir de demander au comte des nouvelles des Ramsden. Ce nom prononcé devant Angelica le fit rougir. Il s'empressa de dire qu'il ne les voyait plus, et, quoique avec discrétion, il laissa deviner qu'il avait été éclairé sur leur compte. C'en fut assez pour que la générosité de la vieille dame se transformât en affectueux in-

térêt, et elle s'informa de la manière dont il passait son temps à Londres.

De Horn, qui avait un secret pressentiment que sa sincérité ne serait pas perdue, avoua qu'il était menacé d'y périr d'ennui, si le ciel n'avait eu pitié de lui, et ne lui avait envoyé le colonel Ligonier.

« Il paraît, dit lady Mary, que sir Francis vous néglige tout à fait.

— Il est vrai; mais il est toujours absent, et il a tant d'affaires qu'il n'a pas le temps de songer à mes plaisirs.

— Heureusement, dit Angelica, vous pouvez vous passer de lui maintenant : personne n'est plus obligeant que le colonel....

— Et personne n'est moins occupé, interrompit lady Mary, à voix plus basse ; ne vous faites pas scrupule de le mettre à contribution.

— Vous voyez, milady, que j'ai été au-devant de vos conseils ; mais je n'abuserai pas : car la foule m'effraye peut-être encore plus que la solitude.

— Oh! bien, puisque vous aimez l'intimité, veuillez regarder ma maison comme la vôtre, et y venir sans façon toutes les fois que vous n'aurez point d'engagements ailleurs. La société d'une vieille femme n'est guère divertissante ; mais rassurez-vous : je ne suis jamais seule. N'est-ce pas, ma belle? j'ai toujours chez moi jeune et joyeuse compagnie. »

De Horn essaya de répondre par une galanterie; mais lady Mary lui rendit le service de lui couper la parole.

« Pas de compliments, monsieur le comte. Quand nous nous connaîtrons mieux, ce qui ne tardera pas, j'espère, vous saurez que je les exècre : la preuve, c'est que je n'en fais jamais. Vous ne me ferez pas accroire que vous pouvez vous plaire avec moi autant qu'avec un minois comme celui-ci, dit-elle en levant de la main le menton d'Angelica. Ne craignez pas d'en convenir : je suis tout à fait de votre avis, moi qui vous parle : je n'aime que la jeunesse. Vivre avec de vieux visages ! fi donc! autant vaudrait passer ma vie devant mon miroir. Moi je fraye avec les jeunes, en égoïste : tant pis pour eux si je les ennuie ! mais je ne suis pas assez sotte pour vouloir qu'on me préfère où je ne suis que tolérée, et s'il y en a qui ont le mauvais goût de m'aimer un peu, comme cette belle dame, c'est que je ne suis pas un porc-épic, tout hérissé d'exigences. »

Quoique Angelica ne prît pas tout à fait au sérieux cette abnégation, elle s'apprêtait à répliquer : lady Mary Veertvort lui imposa silence.

« Taisez-vous, langue dorée ! Il n'y a ici que Gretly que j'estime : elle seule a le courage de ses opinions. Vous me rendriez un joli service, si j'étais assez folle pour vous croire. Je vous assom-

merais, et vous me détesteriez. Non pas, s'il vous plaît! Je connais aussi bien que vous les priviléges de mon âge : c'est d'être servie la première à table, d'occuper le fond d'un carrosse, et de tyranniser les jeunes gens; mais votre servante, quant au dernier.

— Il en est que vous oubliez, lady Mary, repartit Angelica, et dont pourtant vous ne vous faites pas faute d'user, c'est de nous fermer la bouche quand nous essayons de repousser vos injustes concessions; mais ne prenez pas notre silence pour un acquiescement. Monsieur le comte, lady Mary vous invite à nous venir voir chez elle : je vous prie à mon tour de la venir voir chez nous. »

La grâce de cette double invitation en augmentait encore le prix : le comte, transporté d'aise, répondit qu'il ne laisserait échapper aucune des occasions que miss Kauffmann voudrait bien lui fournir de réfuter l'injuste opinion de lady Mary Veertvort.

« A qui mieux mieux, s'écria cette dernière : la jeunesse est une vraie franc-maçonnerie. Votre connaissance à tous deux date d'hier, et déjà vous vous entendez comme larrons en foire. Vous voilà coalisés contre moi. Ah, monsieur le flatteur! j'ai bien un moyen de me venger de vous, si je veux, et de vous faire demander grâce; c'est de vous inviter quand je serai seule. Mais l'épreuve serait

trop cruelle; et, si vous me faites l'amitié de venir souper chez moi après-demain, vous y trouverez la belle hypocrite que voici. »

Lady Mary Veertvort ne se rendait pas assez justice. Malgré ses rides, dont elle aimait tant à parler, de Horn l'aurait embrassée de bien bon cœur; et lorsqu'il s'en retourna chez lui, il se demanda comment il avait pu être assez aveuglé par la timidité pour avoir peur d'une si excellente dame.

Quoique son père fût protestant, le jeune comte, fils d'une catholique, avait été élevé dans cette religion. A la vérité, depuis qu'il avait cessé d'être sous la surveillance du vieil abbé son gouverneur, il s'était fort relâché, dans la compagnie de Shelton, de ses devoirs de piété ; mais en cet instant son âme était pleine de sentiments tendres, ses vœux venaient d'être exaucés: il éprouva le besoin d'en rendre grâce à Dieu. Le lendemain était un dimanche : après déjeuner, il alla pour la première fois faire ses dévotions à la chapelle de l'ambassade française.

Il n'avait pas commencé sa prière, que le ciel lui tint compte de sa reconnaissance. Au moment où il s'agenouillait, il aperçut de loin et devant lui les Kauffmann ! Il était venu dans une intention toute pieuse; mais Dieu n'eut, pendant l'office, qu'une bien faible partie de ses pensées.

Dès que la messe fut achevée, il guetta le départ des Kauffmann, et, s'étant placé sur leur passage, il offrit de l'eau bénite à Angelica ! Ce fut leur tour d'être étonnés.

« Est-ce que vous seriez des nôtres ? demanda-t-elle.

— J'ai ce bonheur, » dit de Horn, qui de sa vie ne l'avait jamais si bien apprécié.

Et comme Angelica en exprimait sa satisfaction avec un entraînement naïf, qui annonçait une grande ferveur de dévotion, la sienne s'en augmenta beaucoup, et il se promit d'être plus exact dorénavant à s'acquitter de ses devoirs religieux.

Le lendemain au soir, Ligonier, qui s'était chargé de le venir chercher, s'étant fait un peu attendre, les Kauffmann arrivèrent avant eux chez lady Mary Veertvort.

« Vous ne savez pas, chère lady, dit Angelica après les premiers compliments, le comte de Horn est catholique !

— Il est catholique ! repartit lady Mary, prenant à son exemple un air radieux.

— Oui, chère lady ! nous l'avons rencontré hier à la messe !

— En vérité, ma belle !... voilà une nouvelle qui me ferait bien plaisir, si je n'étais pas protestante. »

Angelica se tut, toute confuse de sa distraction.

Heureusement les protestants n'ont pas la même ardeur de prosélytisme que les catholiques; hors de leur Église, il est encore quelque espoir de salut, et lady Mary n'en fit pas moins bon accueil au comte. Angelica, placée près de lui à table et rassurée par la tolérance de son aimable hôtesse, ne fut pas obligée de déguiser l'effet favorable qu'avait produit sur elle cette communauté de croyances. Les Reynolds et Zucchi étaient au nombre des convives : le jeune Suédois leur fut présenté; et à l'exemple d'Angelica, ils firent beaucoup de frais pour lui, surtout Zucchi, dont la familiarité caressante séduisit tout d'abord Frédéric, déjà disposé à aimer l'ami intime de la maison Kauffmann.

La joie a ses insomnies comme le chagrin : de Horn, rentré chez lui, n'éprouvait aucune envie de dormir; il se mit à écrire à sir Francis.

Sa lettre, qui n'avait pas moins de huit grandes pages, était un hymne d'enthousiasme et d'adoration en l'honneur de ses nouveaux amis et du genre humain en général. Les Ramsden seules étaient exceptées; et, dans un post-scriptum de quelques lignes, il expliquait comment elles l'avaient dégagé, au Vauxhall, de toute obligation envers elles.

Shelton, dans sa réponse, le félicita de cette rupture définitive. Elle était commandée par la raison;

la conduite de ces femmes ne devait laisser à cet égard ni doutes ni regrets. Il avait lu avec satisfaction les détails que son jeune ami lui donnait : il avait moins de remords de lui faire si mal les honneurs de Londres. Après un éloge succinct des nouvelles connaissances de Frédéric, Shelton ajoutait qu'il avait enfin reçu signe de vie de l'agent qu'ils avaient envoyé en Suède. Il venait d'y débarquer, et promettait de mettre dans sa mission toute l'activité possible. Au surplus, Shelton joignait cette lettre à la sienne, pensant que Frédéric serait bien aise de la lire, quoiqu'elle ne contînt qu'une protestation de zèle, délayée dans le style diffus des gens d'affaires. Le seul point important, c'était le lieu d'où elle était écrite, et on devait supposer que la seconde contiendrait des espérances moins vagues.

L'annonce de l'arrivée de leur agent en Suède, et celle de la présentation de Frédéric à miss Kauffmann et à Reynolds, avaient fait naître une idée à Shelton : c'était que Frédéric se fît peindre. D'un moment à l'autre, le succès des négociations qui s'entamaient là-bas pouvait déterminer son départ. Shelton serait charmé d'avoir un souvenir de lui, et il n'en était pas de plus agréable qu'un portrait. Quant au choix du peintre, il l'engageait à donner la préférence à miss Kauffmann, non pas qu'elle fût supérieure, ni même tout à fait égale à

Reynolds; mais elle était moins occupée : elle travaillerait avec plus de soin et d'activité. D'ailleurs, puisque les Kauffmann paraissaient vouloir attirer chez eux Frédéric, ce serait le moyen le plus convenable de s'acquitter envers ses hôtes, qui n'étaient pas riches. Si la négociation l'embarrassait, il n'avait qu'à prier Ligonier de s'en charger. Le colonel ne demanderait pas mieux que de lui rendre service; mais Frédéric ferait bien de ne pas dire à qui il destinait ce portrait, car Ligonier, quoique fort brave homme et extrêmement serviable, était de nature jalouse, et accapareur en amitiés. A cause de son ancienne liaison avec la famille de Horn, à cause de ses complaisances récentes, il se croirait peut-être en droit d'être préféré à un absent, dont il ne pouvait connaître au juste les titres; et il serait prudent, pour ne pas le désobliger, de garder avec tout le monde le secret.

Les premiers paragraphes de cette réponse avaient fait grand plaisir au comte : elle approuvait ses nouvelles liaisons, elle lui donnait d'assez bons renseignements de Suède; mais le dernier lui fit oublier tous les autres. Faire faire son portrait par miss Kauffmann! c'était plus qu'il n'eût jamais osé espérer. Les séances allaient lui fournir de fréquentes occasions de la voir : il bénit la bienheureuse idée du baronnet, et s'empressa d'y donner suite.

A force de présenter l'héritier de ses anciens

amis, à force de lui prodiguer d'obligeantes attentions, et de recevoir en retour des témoignages de gratitude et de déférence, Ligonier n'était pas éloigné de s'en croire le tuteur. Tout ce qui lui donnait cette apparence était bienvenu. Il ne se fit pas prier pour se charger de cette négociation. Angelica n'avait point de travail urgent; les séances ne pouvaient commencer trop tôt au gré du comte: la première fut fixée au surlendemain.

Ligonier, après avoir installé son pupille, partit presque aussitôt, et il ne resta dans l'atelier, outre le peintre et son modèle, que Gretly et Kauffmann. Angelica était convenue avec de Horn qu'il la préviendrait dès qu'il se sentirait fatigué, mais il n'avait garde de l'être ou d'en convenir. Quant à elle, le pinceau en main, elle oubliait facilement les heures. Gretly babillait tout en brodant au tambour; le vieillard, par un reste d'habitude, barbouillait consciencieusement la même toile depuis un an, à côté de sa fille: la séance eût duré éternellement, sans lady Mary Veertvort, qui pourtant n'était arrivée qu'aux deux tiers.

« Ah çà! mon cœur, est-ce que vous n'allez pas bientôt rendre au comte sa liberté? voilà longtemps que vous le tenez là, sans reproche. »

Le comte ne lui sut aucun gré de cette charitable observation, et se hâta de protester qu'il n'était point fatigué.

« Soit ; mais moi je le suis pour vous.

— Quelle heure est-il donc? demanda Angelica, tout en continuant de peindre.

— Trois heures viennent de sonner, ma belle.

— Trois heures ! s'écria Angelica, posant précipitamment sa palette.

— Oui, ma mignonne. A quelle heure avez-vous donc commencé ?

— A midi, répondit Gretly.

— A midi ! et vous n'êtes pas fatigué monsieur le comte? ma foi, c'est affaire à vous ! »

Cette raillerie de lady Mary Veertvort rappela à Angelica qu'elle devait des excuses au comte. Il répondit que c'était lui, au contraire, qui avait à craindre d'avoir abusé de la patience de miss Kauffmann ; et il se retira, non sans quelques regrets, et le cou un peu roide, mais la joie au cœur.

A peine fut-il parti, que lady Mary Veertvort, qui ce jour-là était en belle humeur, se mit à contrefaire son jargon bizarre, et ses airs de demoiselle, comme elle les appelait. L'imitation, qui ne manquait pas de vérité, fit éclater de rire Kauffmann et Gretly ; mais Angelica crut devoir prendre la défense de l'absent. Sans doute il parlait un jargon incorrect ; mais, un peu plus, un peu moins, c'était le cas de tout étranger ; et lady Mary n'aurait pas dû oublier qu'elle se faisait, par cette critique, quatre ennemis pour un.

« C'est un oubli dont vous êtes complice, ma chère; mais de grâce, ne me faites pas plus mauvaise que je ne suis. Vous savez bien que je ne cherche querelle qu'à mes amis, et sérieusement je me sens tout à fait portée pour ce jeune homme. »

Lady Mary Veertvort, en effet, pour racheter son épigramme, se mit à continuer elle-même l'apologie qu'elle avait interrompue. Les sauvageries du jeune de Horn, soit de langage, soit de manières, avaient leur charme. Il fallait lui tenir compte du passé. Il avait été élevé à la campagne, dans un pays de loups, sans sa mère qu'il n'avait pas connue, loin de son père qui le méconnaissait, livré à des mercenaires. C'était déjà beaucoup qu'il fût ce qu'il était; et puis, lorsqu'on songeait à cette dernière et cruelle épreuve qu'il venait de subir (épreuve dont en passant elle fit un tableau rapide et animé), en vérité on devait se dire non-seulement que la sévérité à son égard serait de l'injustice, mais que l'indifférence serait de la sécheresse d'âme.

Lady Mary Veertvort s'échauffait volontiers en parlant; mais elle n'était pas longtemps dupe de son éloquence. Voyant que chacun renchérissait sur ses éloges, et que Kauffmann était tout près de s'excuser d'avoir ri, elle fit soudain volte-face.

« Tout cela est fort bien, dit-elle; mais il lui manque une qualité qu'en conscience il m'est impossible de lui accorder. Il pose très-mal.

— Ce n'est pourtant pas faute de patience, dit Angelica.

— Non ; mais il ne vous regarde pas. J'ai été là une heure, vos yeux n'ont pas rencontré une seule fois les siens. Si je ne le savais catholique, je le prendrais pour un fakir : il est resté tout le temps abîmé dans la contemplation de son nez ; s'il n'y prend garde, il finira par loucher. »

Lady Mary Veertvort n'assista pas aux deux séances qui suivirent ; mais elle vint à la fin de la quatrième.

« A la bonne heure, dit-elle quand le comte fut parti ; maintenant il pose parfaitement. Il a relevé le menton ; et, je l'ai bien observé, il ne vous a pas quittée de l'œil une seconde. Ah ! je ne me ferai pas scrupule d'assister à vos séances : rien n'est capable de lui donner la moindre distraction ; il se tient immobile, l'œil fixe, comme un soldat sous les armes.

— Alors, dit Gretly le voilà parfait maintenant ; car vous vous souvenez que c'était son seul défaut.

— Oui, oui, il est parfait ; mais je doute fort que son portrait le devienne jamais, si toutes vos séances se passent comme celles que j'ai vues.

— Pourquoi donc, lady Mary ? dit Angelica.

— Pourquoi, mon cœur ? Parce que vous avez l'air de jouer aux barres tous les deux ; vous cou-

rez toujours l'un après l'autre. La première fois, vous le regardiez, et il baissait les yeux ; aujourd'hui qu'il vous regarde, c'est vous qui ne levez plus les vôtres. »

Cette remarque, et la rougeur dont elle colora les joues d'Angelica, n'échappèrent point à Kauffmann ; et une vieille idée, assoupie dans un coin de son cerveau, se réveilla subitement. Plusieurs observations, qu'il avait faites machinalement et sans conclure, commencèrent à prendre à ses yeux une signification. Il se reporta, par un effort de mémoire, à son adolescence, à ses premières amours ; et, à défaut de preuve solide, ramassant en un faisceau tous les indices, toutes les apparences, il arriva à une première conséquence, c'est que le comte de Horn était amoureux. Qu'il fût amoureux d'Angelica, cela allait sans dire ; et que celle-ci le payât secrètement de retour, le vieillard n'en doutait plus maintenant qu'il y réfléchissait. Il revint donc à toutes voiles vers son éternel projet de mariage. Quel excellent parti ! Une grande fortune, un beau nom, toutes sortes de qualités physiques et morales ; il était comte, neveu d'un maréchal du palais, et catholique !... La seule objection qu'on pût faire, c'est qu'il était un peu jeune. Mais était-ce un défaut pour Angelica, qui avait si grand'peur des roués, et qui, dès l'enfance, avait été accoutumée à faire toutes ses volontés ?

Raisonnable comme elle était, ce serait un bonheur pour tous deux qu'elle fût la maîtresse dans son ménage. La comtesse de Horn !... la comtesse Frédéric de Horn !... la comtesse Angelica de Horn !... Kauffmann se promit, cette fois, de n'en point parler à Zucchi : ce n'est pas qu'il craignît ses arguments ; mais il fallait redoubler de discrétion et de prudence.

S'étant fait tous les raisonnements qui pouvaient flatter ses désirs, il se mit à travailler avec zèle à la réalisation de cette douce espérance. Moitié calcul, moitié anticipation de tendresse paternelle, il était aux petits soins pour le comte. Il ne perdait pas un prétexte de l'attirer au logis ; quand il se trouvait en tiers avec les deux amants, il s'endormait volontiers comme le courtisan d'Auguste, et il ne lisait plus que des voyages en Suède.

Mais quel ne fut pas son désappointement, lorsqu'il vit sa fille se refroidir à mesure qu'il s'enflammait ! Jamais elle n'avait été si réservée avec le comte, et elle était devenue aussi avare d'éloges qu'elle en avait été prodigue autrefois. Kauffmann s'était donc trompé : elle n'était pas amoureuse !

C'était comme un fait exprès ! on eût dit qu'elle prenait plaisir à déjouer tous les plans de bonheur qu'il combinait pour elle ! Il se repentit amèrement des encouragements qu'il avait donnés à l'a-

mour du jeune homme, et fut sur le point, par une autre exagération, de lui fermer sa porte. Une inspiration soudaine le retint. Si ce n'était pas d'Angelica que le comte fût épris? Il était fort assidu, il est vrai, à Golden-Square; mais elle n'était pas la seule jeune fille de la maison. Le bon oncle commença à se souvenir qu'il y avait chez lui une nièce, qui avait bien aussi quelque mérite. Si Angelica était réservée avec de Horn, celui-ci ne l'était pas moins avec elle. Il avait mis de côté toute timidité ; et pour elle il était encore d'une politesse un peu froide, tandis que Gretly et lui étaient toujours à rire ensemble, à jouer comme deux vrais enfants!

C'était pour cela que le portrait avançait si peu, malgré le nombre et la longueur des séances. Cette pauvre Angelica était continuellement obligée de recommencer son travail. Elle y mettait une patience de sainte; elle était si complaisante! Il semblait qu'elle le prolongeât à dessein.... Au fait, peut-être bien en était-il quelque chose, et avait-elle reçu les confidences de sa cousine.... Eh oui, sans doute : c'était clair comme le jour. Les manières de Gretly étaient plus engageantes pour un novice, et elles l'avaient séduit tout d'abord. Puis les âges se rapportaient mieux : Gretly avait dix-huit mois de moins qu'Angelica.

Cette découverte consola Kauffmann. Après la

joie de marier sa fille, il n'en pouvait pas éprouver de plus vive que d'établir avantageusement sa nièce. Du moins cet admirable parti ne sortirait point de la famille. C'était une alliance des plus honorables, qui stimulerait peut-être Angelica, et triompherait de son aversion pour le mariage. D'ailleurs, ce cher Michel, quelle nouvelle à lui apprendre!



I

Le bon Kauffmann, ayant composé dans sa tête le roman des amours de sa nièce avec le comte de Horn, fut, comme tous les auteurs, impatient de jouir de son œuvre, et cette impatience se cacha derrière toutes sortes d'excellentes raisons. Il avait souffert les assiduités du jeune Suédois auprès d'Angelica, qui était la prudence même; mais avec une folle comme Gretly, il fallait y regarder à deux fois. Il en avait la responsabilité vis-à-vis de son frère. D'ailleurs, la position sociale de la branche cadette des Kauffmann était bien inférieure à celle de l'aînée; et Jean-Joseph Kauffmann, peintre d'histoire, était un autre beau-père que le fermier Michel. Gretly n'était donc pas un parti comparable à son illustre cousine, et cette considération pouvait faire naître de graves obstacles. Sans doute, les objections ne viendraient pas du jeune homme; mais autour d'un amoureux se trouvent toujours des gens qui se chargent de calculer pour lui; et à vingt et un ans, quelle que soit la position, il n'est pas de véritable indépendance.

Il parut donc sage au vieillard de provoquer une explication entre les conseils, avant que les parties menassent plus loin l'affaire. Il était le représentant naturel de sa nièce; et quel autre, mieux que l'ancien ami de la famille de Horn, pouvait défendre les intérêts du comte? Kauffmann, ayant nommé d'office le colonel Ligonier, se promit d'entrer en conférence avec lui à la première occasion.

Cette occasion se présenta dès le lendemain. Ligonier venait d'ordinaire avec le comte à toutes les séances; mais il se retirait au bout d'un quart d'heure, pour aller faire ses nombreuses visites du matin. Au moment où il sortit de l'atelier, Kauffmann, sous prétexte de le reconduire, laissa les deux amants sous la surveillance de sa fille, et le pria de vouloir bien s'arrêter un instant au parloir. Lorsqu'ils y furent, il en ferma exactement la porte, et, prenant un air solennel, il dit à Ligonier :

« Colonel, j'aurais à vous entretenir d'une affaire de conséquence : pouvez-vous m'accorder quelques minutes d'attention? »

Ligonier, surpris, fit un signe d'assentiment. Kauffmann lui ayant avancé un siége et en ayant pris un, ils s'assirent tous deux, et le vieillard poursuivit :

« Colonel, vous étiez l'ami de la famille de Horn?

— L'ami intime! répondit Ligonier les deux mains dans ses poches, et se renversant sur sa chaise.

— Quel âge a le comte ?

— Frédéric ? il vient d'avoir vingt et un ans.

— Et à quel âge est fixée la majorité en Suède ?

— La majorité féodale, voulez-vous dire ?

— Oui.

— Vingt et un ans !

— Alors, il est libre de ses actions ?

— Comme vous et moi.

— Et maître de sa fortune ?

— Oui et non.

— Comment ?

— Des formalités de succession qui seraient trop longues à vous expliquer.

— Mais pas de difficultés sérieuses ?

— Non, non, un peu de temps et de patience.

— Excusez-moi, colonel, si je prends la liberté de vous faire toutes ces demandes. Je vous considère en quelque sorte comme le père du comte, et je suis père de famille aussi : j'ai deux filles, car je puis bien dire que ma chère nièce est une fille pour moi. Or, je me suis aperçu d'une chose, c'est que votre pupille.... A son âge, on a le cœur sensible, c'est bien naturel ; mais on est sans prévoyance à son âge ; et c'est à nous, gens d'expérience, à raisonner pour nos chers enfants. »

Kauffmann, sans le savoir, avait flatté infiniment le colonel.

« Parbleu! monsieur Kauffmann, voilà une démarche sensée et tout à fait loyale: j'y répondrai avec la franchise d'un vieux soldat. Frédéric est amoureux.

— On ne me trompe pas, colonel. J'ai vu tout de suite qu'il était amoureux de ma nièce.

— De votre nièce?... Non pas: de votre fille.

— De ma fille?... Êtes-vous sûr?

— Très-sûr.... Est-ce que Frédéric a des secrets pour moi?

— Vraiment! il vous l'a dit!

— Sans doute.... Je suis son ami avant tout, » dit Ligonier d'un ton paternel.

Kauffmann restait pensif; le colonel continua: « Ah çà! je ne suis pas dupe du détour ingénieux que vous avez pris pour me faire parler le premier.... Ah! ah! ah! votre nièce!... Vous êtes un rusé compère, monsieur Kauffmann!... Ne vous en défendez pas: vous avez bien fait. C'est dans l'ordre; le jeune homme doit faire les avances. Mais actuellement les voilà faites, et tout mystère est hors de saison. Voyons, vous n'êtes pas sans avoir, de votre côté, reçu quelque confidence de votre fille? »

Le bonhomme ne savait plus trop où il en était; mais son instinct lui dit qu'il ne fallait rien préjuger.

« C'est-à-dire.... voyez-vous.... reprit-il, les filles ne sont pas des garçons.... La pudeur.... Surtout mon ange.... Et puis à moi.... Les pères ne sont pas des mères....

— Je conçois.... Mais vous devez bien savoir, par vous-même, à quoi vous en tenir?

— Oh! sans doute.... à peu près.... Mais c'est une matière si délicate.... Vous sentez qu'on craint toujours de se tromper....

— Écoutez, monsieur Kauffmann, nous autres militaires, vous savez, nous avons une certaine habitude des femmes.... Fiez-vous à moi.... Mons Frédéric n'a pas besoin de s'aller pendre, et miss Angelica....

— Vous croyez?

— Je ne crois pas, j'en suis sûr.... Et ma foi, monsieur Kauffmann, puisque nos jeunes gens s'aiment, nous ferons aussi bien de les laisser se marier à leur gré. Sans doute, il y a quelques objections à faire : mais où n'y en a-t-il pas? Je vois chez moi un beau nom et de la fortune, chez vous un talent rare, qui donne l'un et l'autre; des deux côtés, des avantages personnels et de l'amour. Plût à Dieu qu'il n'y eût jamais d'union plus mal assortie! »

Le vieillard était aux anges; l'affaire lui parut assez avancée pour qu'il pût, sans inconvénients, être modeste et désintéressé; et il parla de là diffé-

rence de naissance. Mais Ligonier ne voulut pas être en reste avec lui.

« Il n'y a de vraies mésalliances que pour les femmes, monsieur Kauffmann. D'ailleurs Frédéric est seul de son nom; il est important qu'il ne le laisse pas éteindre, et plus tôt il se mariera, mieux ce sera. Or, allez donc lui proposer d'épouser une autre fille que la vôtre! Tenez, mon cher monsieur, entre nous, n'oublions pas une chose, c'est que nos enfants sont majeurs. Croyez-moi, ne compromettons pas notre autorité.... Au surplus, ajouta-t-il en se levant, nous en recauserons. Réfléchissez, sondez adroitement votre fille, et gardons-nous mutuellement le secret. Adieu! je suis fâché de vous quitter si tôt, mais j'ai encore toutes mes visites à faire.

—Adieu, colonel, au revoir! »

Ligonier venait de monter en carrosse: Kauffmann, au lieu de rejoindre sa fille dans l'atelier, rentra au parloir pour recueillir ses idées. Comment! c'était d'Angelica que le comte était amoureux!... Effectivement, cette froideur apparente n'était que la timidité de l'amour. Il était à son aise avec Gretly, précisément parce qu'il ne l'aimait pas. Il n'avait que de l'amitié pour elle, encore parce qu'elle était cousine d'Angelica, et il témoignait à l'une ce qu'il sentait pour l'autre.

Quant aux deux jeunes filles, la différence de

leurs manières d'être à l'égard du comte s'expliquait par la même raison : ce que Kauffmann avait appelé le refroidissement d'Angelica n'était qu'un effet de sa pudeur, dont la retenue augmentait avec son amour.

Il était absorbé dans ces réflexions, et la tête dans les deux mains, lorsque Angelica, la séance terminée et de Horn parti, ne voyant pas reparaître son père, descendit pour savoir ce qu'il faisait. Il était si préoccupé qu'à peine il l'entendit entrer.

« Eh bien ! mon père, lui dit-elle, que faites-vous donc là tout seul, depuis une heure ?

— Je n'étais pas seul, » dit Kauffmann, voulant éviter de communiquer sa pensée.

Cette réponse fit remarquer à Angelica les deux siéges qui n'avaient pas été remis en place.

« Je ne m'étonne plus. Vous avez reçu une visite ?

— Non, c'est le colonel qui était avec moi.

— Le colonel ?... Vous avez donc des secrets ensemble ? »

Kauffmann s'était promis de tourner autour de la question avant de l'aborder ; mais l'occasion le tenta :

« Ce n'est point un secret.... pour toi... Il me parlait du comte de Horn.

— Ah ! » dit Angelica d'un ton indifférent.

Le vieillard s'attendait à plus de curiosité ; néanmoins il reprit :

« Le comte est majeur.... Il va entrer en jouissance de sa fortune.... Il est le seul héritier d'un beau nom, et nous causions de son établissement, le colonel et moi. »

Angelica ne répondait pas; mais elle prêtait une attention qui encouragea son père.

« Le colonel me parlait aussi de toi.... Il me demandait si tu n'étais pas dans l'intention de te marier.

— Il vous demandait cela? dit Angelica avec vivacité.

— Oui, indirectement, dit Kauffmann qui craignait d'être allé trop loin.... Mais je ne lui ai pas caché ta répugnance pour le mariage.

— Ma répugnance n'est pas le mot, mon père. Je n'ai pas surtout la prétention de disposer de l'avenir; et ce n'est pas après une lutte comme celle où je me suis trouvée engagée l'année dernière, que je puis méconnaître l'utilité d'une protection. Le mariage est une sauvegarde, un porte-respect.... Mais j'espère, ajouta-t-elle en souriant, que le colonel n'a pas jeté ses vues sur moi.

— Pas pour lui, du moins, dit Kauffmann, enhardi par cette apologie du mariage.... C'était plutôt pour.... pour le comte de Horn.

— Le comte de Horn ? Vous oubliez, mon père que je suis bien trop âgée pour lui !

— C'est ce que j'ai répondu, dit Kauffmann désappointé, et le colonel a bien compris la force de l'objection.

— C'est inconcevable ! dit Angelica avec plus de vivacité qu'il ne lui était ordinaire. De quoi se mêle-t-il, le colonel ?... Je ne connais rien de pis que les officieux !

— Allons, se dit Kauffmann, voilà encore une fois mes espérances au diable ! »

La voix de Gretly, qui du haut de l'escalier appelait sa cousine, vint rompre l'entretien. Angelica remonta vers elle, et Kauffmann fut rendu à ses pensées. Mais au lieu de s'asseoir comme auparavant dans une attitude méditative, il marcha à grands pas dans la chambre, et jeta avec violence son mouchoir de poche sur une table.

Quelle fatalité ! Vraiment, Angelica n'était pas raisonnable !... Tant qu'elle s'était senti de la répugnance à se marier, il n'avait rien eu à dire : quoique ce fût mal calculer, cela se comprenait. Mais n'en ayant plus, pourquoi refuser le comte ?

« Trop jeune !... ne voilà-t-il pas un beau motif ? S'imagine-t-elle donc rencontrer un parti où elle ne pourra rien trouver à redire ?... l'un est un roué, l'autre est trop jeune. Mais n'est-ce rien que d'être lady ? n'est-ce rien que d'être comtesse ?

n'est-ce rien que la fortune et l'amour ? Le baronnet était protestant.... voyez le grand mal! Enfin!... mais le comte, il est catholique.... L'année dernière, j'admets encore ses refus: la vogue avait pu lui tourner la tête. Mais, à présent, elle sait ce que c'est que la mode, et s'il est aisé d'arriver à la fortune par son mérite et son travail. C'est donc de l'entêtement. Vraiment, cette enfant-là, avec toutes ses qualités, me fera mourir de chagrin.... Dire qu'elle restera vieille fille! poursuivit-il en reprenant avec colère son mouchoir sur la table; qu'elle végétera toute sa vie comme son vieux benêt de père!... Je sais bien qu'elle a plus de talent que moi: mais qu'est-ce que cela prouve? est-ce que le public s'y connaît? est-ce qu'on réussit sans charlatanisme? Elle jouera toute sa vie franc jeu avec des gens qui trichent : elle fera de beaux sentiments comme avec M. Reynolds, pour cette malheureuse commande; et sa réputation, ou tout au moins sa fortune, ira au rebours de son talent. Est-ce que je n'ai pas vu les choses se passer toujours ainsi depuis que j'existe? mais les enfants voient tout en beau, et n'en veulent faire qu'à leur tête!

—Eh bien! demanda Ligonier, la première fois qu'ils se retrouvèrent ensemble ; notre grand projet?...

—Tombé dans l'eau.

—Pas possible!

— C'est pourtant la vérité.

— Et la raison?

— On trouve le comte trop jeune.

— Le fait est que les femmes n'aiment pas ce qui les vieillit.

— L'âge n'est qu'un prétexte. Elle n'est pas coquette; et ce ne serait pas un obstacle, si le mari lui convenait.

— Vous croyez que *vos* conjectures étaient fausses?

— Je ne crois pas, j'en suis sûr, » répondit le vieillard, un peu piqué de se les voir attribuer.

Pour toute réponse, le colonel releva ses sourcils noirs, et plongea deux gros doigts chargés de bagues dans la tabatière du peintre qui reprit:

« Vous sentez, colonel, que dans l'état actuel des choses, les assiduités de votre ami ne doivent pas continuer.

— Sans doute, monsieur Kauffmann; mais vous n'avez pas, je suppose, l'intention de rien brusquer. Frédéric est amoureux, et, dans l'intérêt de tout le monde, il faut agir avec ménagement.... Vous savez, d'ailleurs, qu'il n'est pas dangereux.... laissez-moi faire. Je ne vous promets pas de le désabuser brutalement d'ici à demain; mais je vais lui créer des distractions, et l'éloigner peu à peu de chez vous, sans que vous ayez besoin de lui fermer votre porte. »

Cet arrangement conclu, Ligonier mit d'autant plus d'ardeur à s'acquitter de sa promesse, qu'il satisfaisait en même temps ses goûts : car il n'avait imaginé rien de mieux, pour distraire le comte de ses amours, que de le promener de présentations en présentations ; mais il éprouva plus de difficultés qu'il ne s'y attendait, à réaliser son plan. Il avait beau aller vingt fois par jour chez Frédéric, l'accabler de messages et de rendez-vous, il ne pouvait parvenir à mettre la main sur lui. Il n'avait qu'un seul moyen de le trouver, c'était d'aller chez les Kauffmann ; mais à quoi bon, s'il ne l'en pouvait pas faire sortir ?

Il avait bien une ressource : c'était d'ôter tout espoir au comte ; mais Ligonier, sous ses ridicules, cachait un excellent cœur, et il se serait fait conscience de lui porter un tel coup. D'ailleurs, son rôle était celui d'homme aimable. L'agréable et l'utile sont deux emplois fort différents et qu'on ne cumule guère. Il se contenta donc de lui faire des reproches, et de chercher à le lier en contractant à l'avance pour lui des engagements. Mais ces engagements, de Horn y manquait sans cesse : les reproches, il les prenait pour des compliments. Trop jeune et trop amoureux pour être observateur, ce qui était manie, il l'appelait pure obligeance. Il croyait n'être que discret : Ligonier l'eût volontiers traité d'ingrat.

Enfin le colonel commença à se décourager. D'autres idées, analogues sans doute, étaient venues à la traverse; ses visites à Golden-Square devinrent de plus en plus rares, et un beau jour elles cessèrent entièrement. Son absence n'y fit pas grande sensation. Kauffmann, ignorant les efforts infructueux du colonel, lui en voulait d'avoir si mal tenu sa promesse; Gretly était lasse de se moquer de lui. Quant à de Horn, il ne s'aperçut même pas qu'il ne l'y voyait plus. Angelica seule montra de la mémoire, et, à plusieurs reprises, elle se plaignit de ce qu'il ne venait pas.

Un soir, entre autres, que les Reynolds avaient rendu au comte le mauvais service de l'emmener au Panthéon, dans le cours de l'entretien qu'elle ne soutenait qu'avec distraction, trois ou quatre fois Angelica avait exprimé ce regret, en l'accompagnant d'éloges. Lady Mary Veertvort, qui faisait partie du petit cercle de famille, ne put retenir sa langue.

« Savez-vous, ma chère, que voilà plus d'une fois que vous nous dites la même chose? D'où vous vient cette affection pour ce gros ennuyeux? j'ai vu un temps où vous le fuyiez comme la peste. Est-ce que par hasard vous en seriez devenue amoureuse? »

Angelica ne répondit rien; mais, à dater de ce jour, il ne fut plus question du colonel à Golden-

Square. Il est vrai que la vieille dame eut bientôt un autre sujet d'étonnement. Angelica avait apparemment besoin de regretter quelqu'un, et sur qui tombèrent ses regrets? sur Shelton!

« Ma foi, monsieur Kauffmann, dit lady Mary au vieillard, je vous fais mon compliment sincère : notre belle peureuse est bien guérie, pour le coup. Désirer le baronnet! Il y a loin de là à le craindre; et nous nous serions contentés à moins, n'est-il pas vrai? »

Elle lui parlait sur le pas de la porte; et elle entra dans sa chaise, sans lui laisser le temps de répondre. Il en eût été fort embarrassé; car il ne savait quel sens prêter à cette raillerie. Seulement ses idées commençaient à s'éclaircir : elles redevinrent plus troubles que jamais.

La remarque de lady Mary Veertvort n'avait point été faite devant Angelica, et celle-ci continua à demander au comte des nouvelles de sir Francis. Enfin de Horn lui annonça que le baronnet allait arriver. Mais voyez la bizarrerie du cœur humain! ce mot rendit à Angelica toutes ses appréhensions; et, quoique certaine d'être désapprouvée, elle en fit confidence à sa vieille amie.

« Quelle incompréhensible petite créature vous êtes, mon enfant! vous soupiriez après son retour!

—Ne vous moquez pas de moi, chère lady, dit

Angelica, prenant son air caressant et câlin. Je ne sais ce qui me dit qu'il a encore quelque arrière-pensée.

— Il faut pourtant, ma chère, faire usage de votre raison ! si vous ne l'aviez pas revu, je comprendrais ; mais vous avez été contente de lui. Il a, Dieu merci, été assez réservé, assez sobre de visites; il me paraît beaucoup moins occupé de vous que de son héritage, et votre inquiétude ressemble fort à de la fatuité. La dernière fois qu'il est venu à Londres, c'était pour le parlement ; c'est un hasard si nous l'avons rencontré au bal du lord-maire, et l'admirable discours qu'il a prononcé est bien la preuve que l'activité de son esprit s'est portée ailleurs. Or, ma belle, rassurez-vous : quand une fois les hommes sont mordus du démon de la politique, nous n'avons plus qu'à baisser pavillon. »

Angelica convint que ce discours était un grand motif de sécurité pour elle, et que le brillant succès qu'il avait obtenu avait pu consoler le baronnet, et cicatriser la plaie de son orgueil.

« Sans doute, ma mignonne, vous le retrouverez tel, et mieux encore qu'auparavant. Allons, trêve à ces peurs ridicules, ou sinon, prenez garde ! Les mauvaises langues prétendront que vous prévoyez qu'il trouvera ici quelque objet de jalousie. »

Angelica parut tellement prendre la plaisanterie

au sérieux, que lady Mary Veertvort craignit d'avoir abusé de son franc parler, et ajouta comme correctif :

« Mais il n'est si mauvais vent qui le soit pour tout le monde : la seule faiblesse que je vous connaisse, c'est pour le gros colonel ; et Dieu sait qu'il ne répond guère à vos avances, et qu'il fait bien tout ce qu'il faut pour venger le baronnet. »

Lady Mary Veertvort avait à peine achevé sa phrase, que l'on annonça sir Francis Shelton et le comte de Horn. En dépit de tous les raisonnements, Angelica fut prise d'un tremblement nerveux ; mais ce fut l'affaire d'un instant. Shelton fut si aimable, si enjoué, il fit si bonne mine à chacun, il parut recevoir avec tant de plaisir les compliments qu'on lui fit sur son triomphe parlementaire, et il entra avec lady Mary, qui était whig, dans une si longue et si chaude discussion politique, qu'Angelica reprit sa sérénité première ; et lorsqu'il partit, il n'y eut qu'une voix en son honneur, même celle de la vieille dame, tout enrouée qu'elle était de la dispute.

Angelica n'avait point laissé sortir sir Francis sans l'inviter à leur accorder ses moments perdus, pour les dédommager de ses longues absences. Il avait paru sensible à cette obligeance, et avait promis d'en profiter ; mais, quoiqu'il ne quittât plus Londres, ses affaires ne l'en occupaient pas moins ;

car ses visites étaient rares, et leur rareté, sans doute, en augmentait le prix aux yeux d'Angelica, qui tous les jours le trouvait plus charmant, plus adorable.

Ces variations d'idées, ces éloges plus saillants par le contraste, ne restèrent pas sans interprétation, et l'observateur Kauffmann, se frappant le front, se dit qu'il tenait la solution de son problème. Maintenant il comprenait la plaisanterie de lady Mary Veertvort, et pourquoi Angelica avait trouvé le comte trop jeune. Elle convenait de l'utilité du mariage; toutes ses grâces étaient pour le baronnet: elle ne se l'avouait pas peut-être, mais certainement elle se repentait de l'avoir refusé; et définitivement, en dépit du protestantisme, elle ne se ferait plus prier pour être lady Shelton. Après tout, quel grand mal? elle n'en resterait pas moins bonne catholique, et les deux religions se partageraient les enfants.

Une seule chose inquiétait le bonhomme, c'est qu'à son tour sir Francis avait l'air de ne plus songer à ce mariage. C'était donc sur lui qu'il fallait diriger l'attaque, et il l'entoura de prévenances et de soins; mais, comme il ne l'en trouva que médiocrement touché, il réfléchit que, quoiqu'il eût trop de fierté pour en convenir, le baronnet pouvait bien ne pas voir d'un bon œil les assiduités du petit comte, et que ce serait un coup de maître de le lui sacrifier.

Comment congédier sans esclandre, sans être obligé d'entrer dans mille explications dangereuses, un amoureux si fort ancré dans la maison? L'esprit du vieillard, s'il se distinguait par sa sagacité, n'était pas très-fertile en moyens d'exécution. Lady Mary Veertvort lui avait prouvé, par sa plaisanterie, qu'elle avait deviné avant lui les sentiments secrets d'Angelica : il ne risquait donc rien de la prendre pour auxiliaire.

En la reconduisant comme la dernière fois à sa chaise (car c'était le seul moment où il pût lui parler sans témoins), il lui confia le désir qu'il avait de mettre un terme aux visites quotidiennes du comte de Horn.

« Et pourquoi cela, monsieur Kauffmann? dit lady Mary, s'arrêtant court.

— Mais, dit le vieillard un peu surpris de la question, parce qu'elles sont compromettantes pour ma fille.

— Allons donc, monsieur Kauffmann! s'écria la vieille dame lui riant au nez, et reprenant sa marche. Vous ne me ferez pas accroire que vous êtes un père barbare. »

Kauffmann avait été un peu piqué de cet accès imprévu de gaieté; mais il le lui pardonna volontiers, car elle venait de lui offrir une ample revanche; et, riant à son tour, du rire le plus ironique et le plus avantageux du monde :

« Comment, milady, vous avez cru?... Au fait, quand on ne juge que sur des apparences, il est permis de se tromper. Sans les preuves que j'ai, je ne serais probablement pas plus infaillible. »

Après cette mystérieuse réponse, il la salua, et se retira discret et triomphant. Mais cette première joie passée, il ne lui resta que le regret de ne pouvoir compter sur l'appui de lady Mary; et, ne sachant comment s'y prendre pour congédier le jeune galant, il capitula avec son opinion, et modifia son plan pour s'en faciliter l'exécution. Au lieu de renvoyer le comte, il valait mille fois mieux l'accueillir comme par le passé: ce serait un stimulant pour sir Francis.



X

Le roi avait approuvé la création de l'académie royale des beaux-arts; et Reynolds, jugé cette fois par ses pairs, et non plus par les boucs, avait la certitude d'en être élu président. Il venait même de recevoir la promesse d'être fait chevalier aussitôt après son élection. Étranger à toute affectation, il ne chercha point à dissimuler la joie que lui causait cette grande nouvelle, et, comme on n'en avait point exigé le secret, il invita ses amis à la venir fêter avec lui à sa campagne de Richmond.

Si Reynolds avait, parmi les artistes, de plus anciens amis qu'Angelica, il n'en avait pas dont l'admiration fût plus exempte de jalousie, dont le suffrage lui fût plus précieux. Non-seulement donc elle fut au nombre des invités; mais, avec elle, sa famille et ses intimes, son père et sa cousine, Zucchi et le comte de Horn. De son côté, sir Francis Shelton, toutes affaires cessantes, accourut féliciter son cher maître de la justice qui lui était enfin rendue.

Le dîner fut très-gai. On but à sir Joshua Rey-

nolds, au futur président, à la prospérité de l'académie. Le héros de la fête reçut les compliments avec une sincérité discrète; mais ce que sa modestie voilait de satisfaction intérieure se pouvait lire dans les yeux de sa sœur, naïvement orgueilleuse d'un triomphe qui ne lui était point personnel. Elle était si radieuse, si épanouie, que son exemple entraîna les moins expansifs. Kauffmann seul eut quelque peine à se mettre à l'unisson.

Miss Francis, voulant sans doute qu'en un si beau jour chacun eût sa part de bonheur, avait placé le comte de Horn à table à côté d'Angelica. Notre amoureux, comme s'il eût deviné la ruse du vieillard, le secondait bien au delà de ses souhaits, et faisait tout ce qu'il pouvait pour stimuler la jalousie de Shelton; mais celui-ci, engagé dans la conversation générale, y prenait, contre son ordinaire, un intérêt qui le préoccupait exclusivement.

Heureusement pour tout le monde, la mauvaise humeur de Kauffmann ne fut que passagère. Toujours fort poli, il ne l'était jamais autant qu'à table. Comme il s'était promptement familiarisé avec les usages anglais qui lui avaient paru dignes d'approbation, il aurait cru manquer d'urbanité (et Kauffmann, frère d'un fermier, se piquait d'autant plus de savoir-vivre), s'il n'avait bu successivement avec chacun des convives. Grâce au strict accom-

plissement de ce devoir, il oublia bientôt le souci qui l'assiégeait. Le poisson l'avait laissé inquiet et rêveur : le rôti le trouva fort serein, et parfaitement dégagé de toute distraction inopportune ; et lorsque, pour se conformer à un autre usage, à celui de tous qui lui semblait le mieux imaginé, les dames se levèrent de table, il ne s'aperçut même pas que le comte de Horn s'était esquivé après elles. Il est vrai que Shelton, Zucchi et Reynolds dissertaient merveilleusement sur la peinture, et que ce n'était point là une conversation qui fût à la portée d'un enfant, d'un ignorant.

Mais quand les hommes, fidèles à la parole qu'ils avaient donnée de ne pas rester plus d'une heure à table, rentrèrent dans le salon, la vue du comte chuchotant avec Angelica rendit à Kauffmann toute son impatience première. C'était bien assez d'être venus dans le carrosse de ce jeune indiscret! décidément, il fallait l'éviter au retour, et se faire ramener par sir Francis.

Il était vainement en quête d'un moyen ingénieux et laissait refroidir son café, lorsque Shelton vint, de lui-même, le tirer d'embarras. Il avait fait amener sa barque, dans l'espoir que miss Angelica et sa cousine seraient bien aises de revenir à Londres par eau. Elles avaient agréé la proposition, et il n'y manquait plus que l'acquiescement du vieillard, qui ne le fit pas attendre. Mais au moment

où il se réjouissait, il eut le désappointement d'entendre le comte donner l'ordre de renvoyer son carrosse : il s'en retournerait par eau avec sir Francis.

Le vigilant père était, en outre, menacé d'une bien autre contrariété. Zucchi, dans la discussion du dîner, n'avait pu parler tout son soûl ; Shelton et Reynolds l'avaient tenu en bride. Il était gonflé d'idées ; il étouffait : il lui fallait à tout prix une oreille. Celles de Reynolds et du baronnet s'étaient refermées ; tous deux faisaient les galants avec les dames : il retomba sur son vieil ami comme pis aller.

Kauffmann l'écouta fort patiemment. Sa surveillance ne redeviendrait nécessaire qu'au moment du départ, et Zucchi lui parlait avec une telle volubilité qu'il s'épuiserait nécessairement d'ici là. Mais la parole, chez Zucchi, faisait jaillir les pensées, loin de les tarir. Lorsqu'il s'agit de descendre vers le rivage, de Horn, profitant de l'esclavage de Kauffmann, offrit sa main à Angelica ; Shelton dut se contenter de Gretly, et le vieillard resta en proie à l'impitoyable discoureur.

Tout en cheminant, Zucchi continua à terrasser ses interlocuteurs absents sous une grêle d'arguments tardifs ; et, comme il tenait son auditeur sous le bras, et qu'à chaque point saillant il l'arrêtait court pour bien fixer son attention, ils se trou-

vèrent fort en arrière. Le comte, en leur absence, s'était placé à la proue, auprès d'Angelica; Shelton et Gretly occupaient le banc du milieu; les rameurs étaient à leur poste. Kauffmann se hâta d'entrer dans la barque, avec la ferme intention d'aller se mettre à côté de sa fille; mais au premier pas qu'il fit, la secousse du départ l'assit forcément près du gouvernail, où l'infatigable éloquence de Zucchi le cloua, à coups redoublés de théories.

Le voyage étant beaucoup plus long par eau que par terre, ils s'étaient embarqués avant la nuit, malgré les instances et les reproches de leurs hôtes. On était en plein été, la journée avait été magnifique ; et le ciel, dans toute sa partie supérieure, ressemblait encore à un champ de bluets. Peu à peu, le soleil déclinant rougit de ses derniers rayons les nombreuses maisons de plaisance qui déroulaient jusque dans l'eau leurs tapis de verdure et de fleurs. Les cailles s'appelaient dans les blés, les hérons planaient lentement dans l'espace ; mille oiseaux babillards, sillonnant les airs ou invisibles sous les feuilles, fatiguaient à l'envi ce qui leur restait d'ailes ou de voix, avant le repos et le silence de la nuit. Enfin, le disque du soleil s'élargit à l'horizon, comme pour prolonger ses adieux au fleuve qui reflétait sa splendeur. A ses feux décroissants, les saules du rivage mirèrent une dernière fois dans l'onde leur pâle chevelure. A l'orient, la

lune s'éveilla dans un ciel lilas; et les peupliers élancés, agitant leurs têtes, annoncèrent à la végétation poudreuse le retour de la brise qui rafraîchit et reverdit.

Tous les yeux étaient loin d'être ouverts à ces riants tableaux. Zucchi, négligeant la proie pour l'ombre, continuait de pérorer sur l'art et oubliait la nature. Le peu de regards que Kauffmann pouvait soustraire à son exigeant orateur, il les lançait sur sa fille et sur le comte. Shelton s'amusait à taquiner sa gentille ennemie, et jouait avec elle comme un dogue avec une chatte, qui, plus faible, allonge de temps en temps la griffe. Seuls, de Horn et Angelica jouissaient de ce ravissant spectacle, dans une contemplation rêveuse qu'interrompaient à peine quelques murmures d'admiration. C'était assez pour se transmettre des impressions simultanées, et ils s'entendaient de l'âme plus que des lèvres.

Mais, malgré tout le charme de cette communauté de sensations, il tardait au comte de voir arriver la nuit. Les suaves émotions de la journée, ce paysage enchanteur, cet air tiède et embaumé, les rayons mélancoliques du soleil couchant, la marche cadencée de la barque sur les flots lumineux, et ces chuchotements rares et mystérieux qui semblaient inviter aux confidences, tout disposait les sens aux enivrements de la volupté. Son

cœur était gros d'amour, et il éprouvait le besoin de l'épancher.

Était-ce l'illusion d'une imagination exaltée ? jamais les beaux yeux où ses regards se plongeaient n'avaient révélé tant d'indulgence, tant de sympathie ! jamais la pensée d'un aveu ne l'avait si peu intimidé! D'ailleurs, il était temps de se déclarer: son portrait était achevé; le matin même, il avait reçu des nouvelles de Suède qui pouvaient hâter son départ; une occasion aussi favorable ne se représenterait pas, sans doute. Lui aussi, comme ces oiseaux avant la nuit, il fallait qu'il exhalât son âme tout entière, avant que l'astre qui faisait sa joie n'eût disparu de son horizon, et ne l'eût replongé dans les ténèbres.

Mais le jour, mais Kauffmann, mais tant de témoins le retenaient. Oh ! que n'eût-il pas donné pour éteindre ce soleil indiscret!... Cependant, à peine le crépuscule redescendit sur la terre, que notre vaillant amoureux commença à trembler comme la feuille. L'ombre le protégeait; il n'avait plus à craindre d'être trahi par ses traits, par un geste involontaire; mais sa peur venait de changer d'objet : c'était Angelica, maintenant, qui l'effrayait. Il eut beau s'exciter, se raisonner, se gourmander : vue du piédestal où il l'avait élevée dans son enthousiasme, elle lui parut trop au-dessus de lui. Toutes les qualités qui l'avaient rendu amoureux

le décourageaient en ce moment : il chérissait trop ses espérances pour ne pas hésiter à les risquer sur un seul dé.

Au lieu donc de profiter de ce précieux tête-à-tête, il s'absorba dans une adoration silencieuse ; et, reportant tour à tour ses yeux de la barque au ciel, sa pâle maîtresse, enveloppée d'une mante noire, aux clartés douteuses de la lune, lui semblait l'image, reflétée dans l'eau, de la blanche déesse qui voguait lentement dans les airs.

Angelica elle-même s'était tue avec les oiseaux, et paraissait reposer dans de douces rêveries. Elle fut rappelée à elle par un éclat de rire de Gretly ; et, une fois ses rêveries effarouchées, le silence, inaperçu tout à l'heure, lui devint un fardeau. La même cause avait mis de Horn dans la même situation d'esprit, mais il ne pouvait parler. Une seule phrase venait sur ses lèvres, et cette phrase, il n'osait la prononcer. Ce fut Angelica qui prit la parole.

« Que nous a dit sir Francis après dîner ? vous avez de bonnes nouvelles de Suède ?

— Oui, répondit-il avec indifférence.

— Et vous ne nous les donnez pas !... doutez-vous que nous partagions votre joie ?

— Cette joie est mêlée de tant de regrets !... Je n'appelle pas bonnes des nouvelles qui peuvent m'obliger de quitter les seuls amis que j'aie au monde.

— Mais vous nous reviendrez, j'espère.

— Le désirez-vous un peu ?

— Assurément, nous le désirons tous. »

Cette réponse mesurée refoula l'espérance au cœur du jeune amoureux, qui reprit avec un sourire de découragement :

« Oh ! oui, je serais ingrat de mettre en doute un intérêt dont tout le monde ici me prodigue tant de marques. Mais qui sait ce que l'avenir nous garde ?... et une fois qu'on s'est quitté, peut-on dire qu'on se reverra ?

— Pourquoi non ? ne dites pas cela. Quand on ne se revoit pas, c'est qu'on ne le veut pas réellement.... demandez à Gretly. Nous nous étions promis de nous revoir, et nous voici ensemble.

— C'était votre cousine !

— C'était mon amie !... et, quoique nous ayons été séparées six ans, nous n'avons jamais désespéré.

— Six ans !

— Il est vrai ; mais moi, monsieur le comte, la fortune ne m'a pas gâtée comme vous. J'avais ma carrière à faire, et je commençais le pèlerinage d'artiste qui m'a conduite ici.... Je la vois encore, cette chère petite, me faire des signes du bord, tandis que notre bateau nous emportait loin d'elle. Nous avions le cœur bien gros, je vous assure. Aussi l'eau, que j'aime tant, m'a toujours laissé

depuis une impression mélancolique ; une barque me donne l'idée d'un départ.... et la nouvelle du vôtre n'est pas propre à me guérir de ma superstition.

— Et moi, que dirai-je donc, grand Dieu ! » s'écria de Horn, d'une voix étouffée.

Soit qu'elle n'eût pas entendu, soit qu'elle voulût détourner un entretien qui menaçait de devenir trop tendre, Angelica reprit d'un ton plus enjoué :

« Mais ce sont des faiblesses auxquelles il ne faut pas s'abandonner. L'eau est une belle et bonne chose, et c'est fort mal à nous de la calomnier : car, si elle fait naître des idées de départ, elle en donne aussi de retour, puisque me voici ce soir avec Gretly, et que la Tamise a payé la dette du lac de Constance.

— Du lac de Constance ? demanda vivement de Horn. Habitiez-vous près de là ?

— Oui sans doute, avec mon père, ma cousine, toute ma famille. C'est notre patrie.

— Est-il possible !... oh ! que je suis heureux !... »

Il n'eut pas plus tôt cédé à ce mouvement de joie, qu'il s'arrêta tout confus. La curiosité d'Angelica avait été piquée ; elle lui demanda la cause de cette satisfaction incompréhensible.

« Oh ! rien.... c'est que, moi aussi, j'habitais près d'un lac....

— Ah! vraiment!

— Oui.... et je n'ai point oublié ce que vous avez dit un jour....

— Quoi donc?

— Que l'analogie des lieux suppose celle des personnes.

— Eh bien! est-ce que vous pensez le contraire?

— Oh! non pas! je suis trop intéressé à vous croire. Mon lac a de tels rapports avec le vôtre!...

— Avec le lac de Constance?

— Oui.... des rapports frappants d'étendue, de profondeur, de limpidité; les mêmes plantes sur ses bords; les mêmes poissons dans ses eaux....

— Réellement?

— Les mêmes tempêtes, ces crues subites sans cause apparente....

— Que nous appelons *rusch* en allemand?...

— Oui; ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ces *rusch*, comme vous les nommez, ont lieu, dit-on, dans les deux lacs, aux mêmes époques, comme si les unes n'étaient que la conséquence des autres. Aussi nous croyons fermement en Suède qu'il existe entre eux une communication souterraine; et, lorsque le lac de Wettern est agité : « Voilà, disons-« nous, le lac de Constance qui se fâche. »

— Oh! que c'est curieux!... vous appelez votre lac?...

— Wettern.

— Wettern.... Je suis honteuse de mon ignorance. Nous ne savons pas tout cela, chez nous.

— Oh! sans doute, le beau lac de Constance, resplendissant de lumière, entouré d'admirateurs, ne sait pas même l'existence de l'obscur exilé du Nord, auquel il verse le mouvement et la vie. Mais lui, il sait où est sa source, où est son âme. Il est attentif à cette voix, dont un mot le bouleverse ou l'apaise.

— Vous allez me brouiller avec mon lac. Vous en faites un parvenu qui méconnaît son frère.... Mais est-ce une parenté bien constatée? qu'en disent les savants? »

Un nuage avait voilé la lune. Enhardi par l'obscurité, de Horn s'écria :

« Oh! je ne veux pas savoir ce qu'ils disent! ces choses ne s'expliquent pas avec la tête, mais avec le cœur, et j'ai dans le mien trop de motifs d'y croire! Sans cette influence secrète, comment comprendre une passion irrésistible, qui ne recule devant aucun obstacle, devant aucune impossibilité? Comment justifier un être nul, infime, d'oser contre toute raison, contre toute vraisemblance, lever les yeux vers celle dont le séparent pays, beauté, vertu, génie!... Oh! par pitié! dit-il en prenant la main d'Angelica dans sa main tremblante, ne niez pas l'influence du lac de Constance sur le lac Wettern!

— Ou du lac Wettern sur le lac de Constance! » soupira Angelica.

C'était un aveu qui s'échappait de son cœur oppressé, mais un aveu qu'elle se faisait à elle même; et l'oreille d'un amoureux était seule capable de l'entendre. Elle n'avait pas retiré sa main : il la couvrit de baisers à la faveur de l'ombre.

« Oh! merci! merci! »

Ce peu de mots fut tout ce qu'il put prononcer, et elle sentit tomber sur son bras des larmes brûlantes.

Le ciel leur était ouvert!... O la rare et précieuse rencontre que cette double virginité de cœur, dans nos temps où les rameaux de l'arbre de science pendent si bas, que l'enfance elle-même peut en cueillir les fruits amers! O amoureux jeune homme! bénis ta sainte ignorance, et ton désert, et ton vieux prêtre, qui t'ont gardé sans tache pour cette heure fortunée! O jeune homme aimé d'Angelica! bénis l'amour des arts, bénis la piété filiale qui ont abrité sa candeur! O bienheureux enfants! laissez-vous aller sans scrupule à ce doux entraînement d'aimer! Oubliez et le rang, et la fortune, et l'âge! Vos cœurs sont aussi jeunes, vos cœurs sont aussi riches, vos cœurs sont aussi nobles; car ils sont aussi purs! Que vos amours, comme deux miroirs limpides mis en regard, se reflètent l'un dans l'autre, et se multiplient à l'infini!

Cependant la lune, dégagée des nuages, était venue leur rappeler qu'ils n'étaient pas seuls dans l'univers; et leurs mains, sans se quitter, s'étaient cachées, comme d'elles-mêmes, sous un des pans de la mante d'Angelica. De Horn, redevenu silencieux, chercha timidement à ôter du doigt de sa maîtresse une bague qu'elle y portait; mais elle l'en empêcha en fermant la main. Cette demande tacite de mariage avait réveillé sa prudence.

« Pardon! pardon! » murmura-t-il, d'un air humble et peiné.

Comme il retirait sa main pour se punir de sa présomption, elle la retint. La lune rentrait sous les nuages; elle attira de Horn plus près d'elle, et profitant de l'obscurité :

« Écoutez-moi, lui dit-elle, d'une voix émue : c'est à moi d'avoir de la raison pour nous deux.

— Oh! sans doute! vous en avez, vous, de la raison!...

— J'aurais dû en avoir tout à l'heure!...

— Pourquoi regretter un mouvement de pitié?

— De pitié?... non! non!... mais je dois avoir de la mémoire!... je suis trop âgée pour vous!

— Oh! ne dites pas cela!

— Mais, poursuivit-elle, je suis sans patrimoine....

— De grâce!

— Sans naissance....

— Assez ! assez !

— Mes oncles sont des fermiers....

— Ah ! s'écria de Horn, d'un ton d'angoisse : c'est moi qui suis indigne de vous ! c'est moi.... »

Tout à coup il s'interrompit, et retira précipitamment sa main de celle d'Angelica : sir Francis était debout, et il aidait Gretly à se lever de son banc.

Angelica, qui n'avait pas regardé Shelton, crut, au silence subit et au geste du comte, qu'il était offensé. Délicate elle-même jusqu'à la susceptibilité, et étrangère à tout calcul, elle se reprocha d'en avoir supposé de Horn capable, et, comme elle se sentait assez de désintéressement pour en dédaigner l'apparence :

« Pardon, lui dit-elle à son tour; j'ai eu tort. Quand on s'aime, il n'est pas de sacrifice, et....

— La délicieuse soirée ! » dit à ses oreilles une voix connue qui la fit tressaillir.

C'était le baronnet qu'elle n'avait pas vu venir à elle.

« Délicieuse ! » répondit Kauffmann qui arrivait en trébuchant par derrière.

Toute espérance de tête-à-tête était perdue ! les six voyageurs étaient réunis, et la conversation resta générale jusqu'à la fin du trajet. Mais de Horn, lorsqu'il aida sa maîtresse à sortir de la barque, se sentit passer au doigt la bague qui lui avait été d'abord refusée.

XI

De Horn, ayant pris congé d'Angelica, rentra chez lui, ivre de bonheur. Mais lorsqu'il se trouva seul, cet anneau que, dans son transport, il baisait pour la centième fois, lui inspira tout à coup les plus graves réflexions, et il tomba dans une extrême perplexité.

Et pourtant, amoureux, aimé, et cet anneau de fiançailles à son doigt, ses vœux n'étaient-ils pas comblés? guidé dans son choix par l'instinct comme il eût pu l'être par la raison, que pouvait-il regretter? tous deux ils étaient libres et maîtres d'eux-mêmes : que pouvait-il craindre? quelle pensée secrète était donc venue empoisonner sa joie?

Une pensée qui, toute la nuit, l'empêcha de fermer l'œil : il n'était pas certain d'être le comte Frédéric de Horn.

C'était une étrange histoire que la sienne, et tout enveloppée de ténèbres.

Le feu comte de Horn, quoique protestant comme tous les Suédois, avait épousé une catholique :

c'était une Allemande, riche héritière de bonne maison, dont il avait fait la connaissance en Bavière où il voyageait. Amoureux l'un de l'autre, la différence de religion n'avait pas mis obstacle à une union qui, d'ailleurs, réunissait toutes les convenances. Seulement il avait été stipulé dans le contrat que les filles qui viendraient à naître seraient élevées dans la croyance de leur mère.

Le premier fruit de ce mariage fut un garçon, que l'on nomma Arved. Le comte fut enchanté d'avoir un fils; mais la comtesse en eut un violent déplaisir. Elle était fort dévote, et tous les scrupules que l'amour lui avait fait oublier s'étaient réveillés pendant sa grossesse, à l'idée de mettre au monde un hérétique. Elle avait tant prié, qu'elle espérait que le ciel lui accorderait une fille; mais Dieu rejetait sa demande, et la rejetterait toujours, pour la punir d'avoir épousé un protestant.

Cette persuasion lui inspira une vive crainte d'avoir d'autres enfants. Aussi, lorsqu'elle redevint grosse, elle tomba malade de chagrin.

En quittant l'Allemagne, elle avait emmené avec elle un ecclésiastique qui, depuis longues années, remplissait les fonctions de chapelain dans sa famille. Ce bon abbé, qui l'avait vue naître, lui était tout dévoué. Il avait sa confiance, comme son directeur. Il lui fit sentir que de tels pressentiments étaient de la superstition; que c'était nier la misé-

ricorde de Dieu; qu'il fallait avoir plus de foi dans les pratiques de dévotion; enfin, à force de tendres sermons et de prescriptions pieuses, il réussit à dissiper les alarmes de la comtesse et à rétablir sa santé.

Le comte avait une belle terre, nommée Aspa, au nord du lac Wettern. La comtesse, que ses premières couches avaient empêchée d'y aller, voulut profiter du printemps, et demanda à son mari de l'y mener. Celui-ci, la voyant bien portante, ne crut pas devoir s'y refuser, quoiqu'elle fût un peu avancée dans sa grossesse pour voyager; mais elle arriva si fatiguée à Aspa, qu'il se repentit de son imprudence, et ne voulut pas en commettre une seconde en lui permettant de retourner faire ses couches à Stockholm.

Dès qu'on sut que la comtesse resterait au château, tout ce qu'il y avait dans le pays de femmes grosses ou récemment accouchées, brigua l'honneur lucratif de nourrir l'enfant à naître. Ce ne furent de tout côté qu'intrigues, cabales, dissensions; mais la comtesse avait ses raisons pour ne pas se prononcer : elle faisait chercher, sous main, une nourrice catholique. Son ardente imagination l'avait emportée bien au delà du but où la guidait son directeur. Avec sa confiance dans la bonté divine, elle avait repris sa première espérance, et comptait fermement avoir une fille.

L'abbé qui, plus affectionné que prévoyant, ne songeait pas au danger d'un nouveau désappointement, s'offrit pour cette recherche ; mais il n'y a point de pays où il y ait si peu de catholiques qu'en Suède, et il s'aperçut bientôt des difficultés de la commission qu'il avait acceptée. Il n'avait de chances que parmi les familles que leur industrie attirait de l'étranger, et cette chance elle-même était fort restreinte.

Il commençait à désespérer du succès, lorsqu'il apprit qu'un catholique allemand, un ouvrier horloger, qui venait de mourir à Askersund, y avait laissé sa femme grosse. L'abbé s'empressa de s'y rendre, afin de prendre en personne des informations précises. Il trouva en effet que la veuve Brandt (c'était son nom) paraissait remplir toutes les conditions de santé qu'on pouvait désirer. Elle était, de plus, dans une situation pécuniaire à s'estimer fort heureuse de cette offre. Malheureusement elle était suédoise et protestante ; son mari seul était catholique.

Le négociateur avait procédé avec discrétion, et la veuve ne s'attendait pas à l'objection que souleva son aveu. Lorsqu'elle sut qu'on voulait une catholique, elle ne cacha pas qu'elle s'était toujours senti du penchant pour la religion de son mari. Sauver une âme de l'enfer, et procurer à la comtesse cette introuvable nourrice, l'honnête ec-

clésiastique ne résista pas à cette double tentation ; et la veuve Brandt, ayant promis d'abjurer, fut installée dans le château d'Aspa, au grand dépit de ses rivales.

La comtesse avait été si ravie de cette précieuse découverte, qu'il semblait que sa santé s'en fût encore améliorée, et l'abbé se félicita fort du parti qu'il avait pris : c'était un désir de femme grosse, qu'il eût été imprudent de ne pas flatter. Mais lorsqu'elle accoucha et qu'elle sût que c'était d'un garçon, le coup que cette nouvelle lui porta fut si terrible, qu'elle perdit connaissance, que les symptômes les plus graves se manifestèrent, et que les médecins déclarèrent unanimement qu'un miracle seul pouvait la sauver.

A ce fatal arrêt, le comte, dont l'amour n'avait fait que croître depuis son mariage, était tombé lui-même dans d'effrayantes convulsions. Le pauvre abbé se regarda comme un assassin. Il versait des larmes de sang, et invoquait à haute voix tous les saints du paradis, lorsqu'il fut illuminé tout à coup d'une bienheureuse pensée. Le comte avait repris ses sens, et était plongé dans un morne abattement. L'abbé courut se jeter à ses pieds, lui avoua son imprudence, l'illusion secrète de la comtesse ; mais, si elle reprenait connaissance, il y avait un moyen de la sauver : c'était de permettre que le nouveau-né fût catholique.

Le comte saisit avidement cette idée; les médecins l'approuvèrent: c'était une tentative sans inconvénient, et qui pouvait amener une réaction salutaire. En effet, l'évanouissement ayant cessé, cette concession inattendue parut avoir ranimé la mourante. Les médecins reprirent espoir, et le comte et l'abbé tombèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant de joie.

Le comte s'était hâté de donner par écrit une sanction irrévocable à sa promesse. Tout le reste du jour, la comtesse, qui était assez calme, ne fut occupée qu'à en régler l'exécution, en cas de mort. Son mari avait voulu la distraire de cette sombre pensée; mais les médecins lui conseillèrent de ne la contrarier dans aucun de ses désirs. Elle dicta donc ses dernières volontés, avec une minutie qui prouvait sa sollicitude de mère et de catholique. Elle ordonna que son fils fût appelé Frédéric, comme celui dont la veuve Brandt venait d'accoucher, que les deux enfants fussent élevés ensemble, et sans la plus légère distinction, apparemment pour intéresser cette femme à les regarder tous deux comme ses fils, pour lui donner l'exemple de l'impartialité. L'abbé prit l'engagement de se charger de cette double éducation, et de ne choisir que parmi des catholiques les domestiques qui devaient leur faciliter l'étude des langues étrangères. Avec l'autorisation du comte, elle légua tout

le bien qu'elle avait reçu en dot à Frédéric son second fils, sauf les rentes viagères qu'elle préleva comme récompense des services de l'abbé, de la nourrice, et des domestiques; et, ayant obtenu de son mari la cession de la terre d'Aspa, il fut arrêté entre eux que l'abbé y demeurerait avec ses deux élèves, et muni de pleins pouvoirs.

Ces dispositions prises le soir même, elle demanda à recevoir les secours de la religion; et, comme soulagée de s'être mise en règle avec le ciel et la terre, elle s'endormit d'un sommeil assez paisible. Mais, vers le milieu de la nuit, les mauvais symptômes reparurent; et le lendemain matin, comme si cette âme de mère avait attendu pour partir que l'avenir de son fils fût assuré, elle rendit le dernier soupir dans les bras de son mari.

A peine eut-elle expiré que le comte entra en frénésie. Il était revenu à la confiance. Par toutes ses concessions, il croyait avoir racheté la vie de sa femme. C'était comme un pacte qu'il venait de signer avec la mort, et qu'elle violait traîtreusement. Il accusa le ciel de déloyauté et de barbarie. Il proféra mille imprécations contre le catholicisme qui avait détruit tout son bonheur, contre l'enfant catholique qui avait tué sa mère, contre le prêtre catholique qui était complice du meurtre, contre la nourrice catholique qui avait apostasié; et comme si par la fuite il pouvait se soustraire à

ses angoisses, il quitta précipitamment cette terre maudite qui ne lui appartenait plus, l'odieux tombeau de sa malheureuse femme, et défendit à ses gens de jamais prononcer devant lui le nom de Frédéric ou celui d'Aspa.

Plus cette douleur était violente, moins l'abbé crut à sa durée. Tôt ou tard, le comte éprouverait le besoin d'embrasser son enfant, de revoir une terre qui contenait les restes de sa femme; mais sa douleur n'était point de celles qui puisent des consolations à la source même de leur deuil, et vingt ans s'écoulèrent sans qu'il démentît son implacable résolution.

L'abbé resta donc maître et seigneur au château d'Aspa, et les deux Frédéric, conformément aux intentions de la comtesse, y furent élevés par lui sur un pied d'égalité parfaite.

Ils ne se ressemblaient pas précisément; mais tous deux étaient blonds, avaient le teint blanc et coloré, les traits fins et peu caractérisés; tous deux étaient de taille moyenne, vêtus de même; et, si l'on tient compte de l'influence de l'imitation sur les gestes et les habitudes du corps, on ne s'étonnera pas que les étrangers prissent pour frères deux garçons du même âge qui ne s'étaient jamais quittés d'un instant.

Mais là s'arrêtait l'impartialité de la nature. Par une méprise assez irrévencieuse, elle avait déshé-

rité le gentilhomme de la plupart des qualités dont elle avait doué le roturier. Ils profitèrent donc bien différemment des soins de leur savant instituteur, et le jeune Brandt laissa loin derrière lui son noble condisciple.

Ces rapports extérieurs, et plus encore cette dissemblance morale, donnèrent lieu, dans le pays, à plus d'un propos. Les paysans, fort attachés de père en fils à la famille de Horn , se sentirent d'abord blessés dans leurs respectables préjugés. Leur amour-propre national, leurs sympathies religieuses, furent choqués de voir Frédéric de Horn inférieur à Frédéric Brandt, au fils d'un ouvrier horloger, d'un Allemand, d'un catholique, et, qui pis est, au fils d'une femme qui avait renié sa croyance, d'une femme qui inspirait à la fois l'envie, la haine et le mépris.

Mais ce fils ne se distinguait pas de son frère de lait seulement par l'intelligence : il était infiniment plus sensible et plus serviable. Les paysans prirent peu à peu l'habitude de s'adresser à lui lorsqu'ils avaient quelque faveur à obtenir du château; et comme le bon abbé n'aimait point à refuser, l'interprète zélé de leurs requêtes ne tarda pas, malgré sa tache originelle, à devenir leur favori.

Cette tache, d'ailleurs, ils avaient trouvé un moyen de l'enlever. Le bruit s'était répandu dans le pays que la veuve Brandt, par cupidité mater-

nelle, avait échangé au berceau ses deux nourrissons. Cette version, qui conciliait le respect dû à la famille avec les droits de l'équité, de la reconnaissance, s'accrédita rapidement. Elle flattait toutes les passions de la foule, et les antécédents de la nourrice y donnaient de la vraisemblance.

Mais ce qui autorisait surtout cette supposition, c'est que la veuve Brandt, entre ces deux enfants nourris de son lait, avait une préférence marquée pour celui qui n'était pas censé le sien, pour le plus mal né des deux. Était-ce par intérêt, dans l'espoir que le comte de Horn, tôt ou tard, ou le jeune homme lui-même à sa majorité, lui tiendraient compte de cette préférence ? Ou plutôt n'était-ce pas qu'elle avait effectivement substitué son fils à celui du comte, et ne suivait-elle pas le penchant aveugle de la nature, qui l'attirait vers le fruit de ses entrailles ?

Quoi qu'il en fût, ces propos étaient venus à l'oreille du jeune Brandt, et ce n'était pas à son âge qu'on pouvait avoir la force prudente de la fermer à de si douces insinuations. Il les avait donc accueillies avec un empressement naïf, que l'intérêt cauteleux des paysans sut habilement exploiter; et c'était l'appât qu'ils lui présentaient lorsqu'ils avaient à se faire bienvenir de lui.

Cette conjecture, outre qu'elle flattait l'ambition du jeune homme, lui donnait le mot de deux

énigmes qui l'avaient longtemps tourmenté. Élevé dans le respect de la noblesse et dans des sentiments de piété filiale, sa supériorité manifeste sur un gentilhomme, et l'indifférence non moins visible de sa mère, lui semblaient deux faits incompréhensibles, deux démentis formels donnés aux lois de la nature et de la société. Le dernier surtout bouleversait son âme. Il avait bien entendu parler de mères dénaturées; mais comment admettre que la sienne le fût? Il souffrait donc doublement, de l'esprit et du cœur, quand cette consolante explication vint le tirer d'embarras. Tout rentrait dans l'ordre, et il commença même à s'avouer le peu d'affection réelle qu'il se sentait pour la veuve Brandt. Comme il était peu expansif, nullement questionneur, et en général toujours porté à s'abstenir, cette croyance, que rien n'entravait, étendit silencieusement ses racines.

Les deux Frédéric venaient d'avoir vingt ans, lorsqu'un jour grande rumeur au château : le comte y était arrivé. Il avait perdu Arved, son fils aîné, et s'était décidé à venir chercher le cadet, pour soutenir son nom. Son premier soin, en descendant de voiture, fut de s'enfermer avec l'abbé. Au bout de deux grandes heures de tête-à-tête, il fit appeler la nourrice; et ce ne fut qu'après une nouvelle et pénible attente, que les deux jeunes gens furent eux-mêmes introduits en sa présence.

Il avait l'air sombre. Était-ce la vue de ces lieux qui réveillaient en lui de déchirants souvenirs? Était-ce la perte récente de son fils chéri, ou les renseignements peu satisfaisants que l'abbé, pour obéir à sa conscience, avait dû donner sur le fils qui devait réparer cette perte? ou bien même un soupçon du crime de la veuve Brandt était-il entré dans le cœur du comte?

L'accueil également froid et contraint qu'il fit aux deux frères de lait ne démentait aucune de ces suppositions. L'entrevue fut courte, silencieuse; et la seule explication qu'il leur donna, ce fut qu'il allait repartir sur-le-champ, et les emmener l'un et l'autre. En effet, sa voiture n'avait pas été remisée, et il était aisé de voir qu'il s'était promis de rester à Aspa le moins possible.

Cette apparition soudaine du comte, ces mystérieuses conférences, cette contenance soucieuse et glacée du père devant le fils, avaient exalté l'esprit romanesque de Frédéric Brandt, et il s'attendait à quelque grande révélation. Du moins, et en cavant au pis, il ne doutait pas que le comte, par une sorte d'adoption de fait, ne maintînt l'égalité qui avait subsisté jusque-là entre les deux camarades d'étude. Quelle ne fut donc pas sa consternation, lorsqu'il apprit qu'il partait en qualité de valet de chambre de son frère de lait!

A ce mot, il fondit en larmes. On attribua son

chagrin au regret de quitter sa mère et son vieux maître; mais quoiqu'il eût une affection réelle, non pour la veuve Brandt qui lui avait donné l'exemple de l'indifférence, mais pour l'abbé qui l'aimait comme un fils, il avait au cœur une blessure plus grave. Cette chute subite des hauteurs de l'espérance avait engourdi en lui tout autre sentiment.

Cependant, timide comme il était, il n'osa refuser de partir: le comte lui imposait trop. D'ailleurs il n'était pas moins humilié de rester à Aspa, près de celle qu'il regardait comme sa spoliatrice, exposé aux condoléances des paysans, sans son bon maître qui, sa mission remplie, allait retourner en Bavière finir ses jours dans la famille de la comtesse. Puis l'espérance dans un cœur de vingt ans est bien vivace. La sienne n'était pas tout à fait morte. L'abbé, en le consolant, l'avait engagé à se confier aux vues de la Providence. Si cette exhortation avait un sens caché.... Si c'était une épreuve à laquelle le comte le soumît avant de le rétablir dans ses droits? Cette pensée peu à peu sécha ses pleurs. La conscience de sa supériorité lui vint en aide, et il se promit de revendiquer son rang à force de preuves morales.

Provisoirement, il lui fallut commencer son humiliant emploi en s'asseyant à côté du postillon sur le siége de la voiture, à la place du valet de cham-

bre du comte qui restait à Aspa, chargé de divers ordres, et ne devait rejoindre son maître que le surlendemain, avec les bagages. Le comte se rendait en Angleterre, par Gothembourg. Son projet, dont il avait fait part à l'abbé, était de ne retourner à Stockholm que lorsqu'il aurait complété l'éducation de son fils, en faisant avec lui le tour de l'Europe, dont les deux jeunes gens parlaient les principales langues. Mais en se faisant le mentor de ce fils jusqu'alors méconnu, il avait une arrière-pensée, que l'abbé ne soupçonnait guère. Il voulait le convertir à la religion réformée ; car, Frédéric de Horn, en restant catholique, se privait de tous les honneurs que son nom le mettait en passe d'obtenir.

Impatient de quitter un lieu qu'il avait pris en aversion, le comte s'était remis en route par un temps affreux. La saison était extrêmement avancée, et, quoiqu'on ne fût qu'aux premiers jours du mois d'octobre, il tombait une neige abondante. Entre Hofra et Bodarne, le postillon s'égara ; la nuit les surprit, et leur traîneau versa dans une mine de fer dont l'exploitation était depuis longtemps abandonnée. Des quatre voyageurs, trois s'engloutirent avec la voiture. Le quatrième, Frédéric Brandt, la sentant pencher, eut le temps de se jeter à terre du côté opposé, et dut son salut à cette place humiliante qu'il occupait avec tant de regret.

C'était déjà un commencement de réalisation de la prédiction mystérieuse du bon abbé.

La chute avait été violente : Frédéric resta d'abord étourdi du coup; mais bientôt le froid humide dont la neige pénétrait son corps le réveilla, et il se releva à grand'peine. Peut-être ses compagnons n'étaient pas morts ; peut-être l'entendraient-ils, ou du moins quelque voix humaine répondrait-elle à la sienne. Il rassembla tout ce qu'il avait de forces, et se mit à pousser des cris ; mais il eut beau tendre l'oreille, il n'entendit que le bruit du vent dans les sapins, et le hurlement lointain des loups.

Le pauvre enfant, quand il se vit seul, la nuit, dans cette lugubre forêt, environné d'abîmes, se regarda comme perdu. Il avait froid; il avait peur. Il regretta presque d'avoir échappé au sort de ses compagnons, et, de désespoir, il fut tenté de se recoucher sur la neige.

Pourtant l'instinct de la conservation l'emporta. Il sentait ses membres se roidir. Il comprit que c'en était fait de lui, s'il restait en place. Au risque donc de tomber lui-même dans quelque gouffre, il se mit à marcher à l'aventure, espérant arriver à une habitation. Mais trop de souffrances physiques et morales s'étaient en un instant accumulées sur lui. Forcé, à chaque pas, de sonder le terrain avant de poser le pied, cette marche était trop

lente pour rappeler la chaleur dans ses membres. Après avoir passé par toutes les épreuves de cette longue agonie, il fut pris d'une torpeur et d'une indifférence telles, que, tout en se disant que le sommeil c'était la mort, il ne put résister au besoin qu'il avait de dormir.

Quand il se réveilla, sa léthargie avait duré dix-huit heures, et il était dans le traîneau de sir Francis Shelton, sur la route de Bodarne à Mariestad.

Shelton, qui l'entourait de soins, lui fit signe de garder le silence ; puis, ayant su de lui qu'il parlait anglais, il lui promit de satisfaire sa curiosité dès qu'il le pourrait sans inconvénient. Tout ce que Frédéric devait se contenter de savoir pour le moment, c'était qu'il avait miraculeusement échappé à une mort presque certaine, et qu'ils allaient à Mariestad, où il trouverait des médecins et tous les secours qu'exigeait son état.

Frédéric, sur qui le dangereux remède de l'ivrogne de maître de poste avait opéré, et qui recueillait peu à peu ses idées, ayant demandé à plusieurs reprises ce qu'étaient devenus ses compagnons de voyage, Shelton, avec tous les ménagements possibles, lui apprit leur sort. On avait retrouvé deux corps, ceux du comte et du postillon.

« Quant à celui de votre valet de chambre, monsieur le comte, ajouta-t-il, j'ai promis une

récompense si on m'en donnait des nouvelles, et à cet effet j'ai laissé mon itinéraire jusqu'à Gothembourg, où je compte m'embarquer pour l'Angleterre. »

Frédéric, jusque-là, avait attribué les attentions que lui prodiguait ce seigneur anglais à un pur mouvement d'humanité. Il tressaillit en voyant qu'on le prenait pour le fils du comte. Mais il avait trop de candeur et de loyauté pour ne pas désabuser le généreux inconnu qui le secourait : quelque pénible que fût un tel aveu, il balbutia en rougissant qu'il n'était point le comte Frédéric de Horn, mais Frédéric Brandt, que le passe-port désignait comme valet de chambre, et il offrit de quitter une place dont il ne devait l'honneur qu'à une méprise. Il se sentait assez bien pour voyager à l'extérieur de la voiture.

Le baronnet se mordit la lèvre ; mais aussitôt il le fit rasseoir, et justifia son erreur par un compliment sur la bonne mine de Frédéric, sur ses manières distinguées, sur l'élégance de son langage.

Frédéric, encouragé par ces éloges, et désireux de se relever dans l'opinion de ce seigneur, parla de l'éducation qu'il avait reçue. Ayant fait, dans son premier aveu, une assez large concession à la modestie et aux probabilités qui lui étaient défavorables, il s'étendit avec complaisance sur la partie

mystérieuse de son histoire, sur les conjectures dont il avait été l'objet, et ne cacha même pas les espérances qu'il avait conservées, malgré l'inégalité ostensible que le comte avait établie entre lui et son frère de lait.

Frédéric s'était animé en plaidant sa cause, et il s'attendait à quelque approbation; mais Shelton, qui n'avait prêté à ce récit diffus qu'une attention fort imparfaite, ne fit pas la moindre remarque, et garda le silence pendant le reste de la route. Sans doute il n'y avait vu que le rêve d'un cerveau romanesque, que la conséquence naturelle de l'éducation ridicule qu'on avait eu l'imprévoyance de donner à ce garçon; il ne voulait pas encourager une aussi folle illusion, et encore moins s'en laisser croire la dupe. Frédéric déconcerté, mécontent de lui-même, et le cœur plein de dégoût, ferma les yeux, et fit semblant de sommeiller pour se donner une contenance.

Arrivés à Mariestad à la brune, il eut beau dire qu'il se sentait beaucoup mieux, Shelton exigea de lui qu'il se mît au lit, l'installa dans une chambre qui avoisinait la sienne, fit venir un médecin, assista lui-même à la consultation; et le docteur ayant prescrit, par précaution et pour ce jour seulement, la diète et le repos, le baronnet souhaita au malade une bonne nuit, et le laissa suivre l'ordonnance.

Frédéric ne sut trop que penser de tant de prévenances. Il avait tâché de se préparer à l'idée de sa déchéance au sortir du traîneau, et voilà que ce seigneur continuait à le traiter en égal. Était-ce toujours pour cacher le regret de sa méprise? ou bien était-il devenu moins incrédule par réflexion, et commençait-il à être de l'avis des habitants d'Aspa?

Frédéric s'était endormi sur ces doutes; mais ils ne troublèrent pas son sommeil, qui fut long et paisible; et il ne s'éveilla le lendemain que fort tard, parfaitement remis de sa secousse, et avec un appétit de convalescent. Dès que Shelton l'entendit remuer, il entra chez lui, lui demanda de ses nouvelles avec le même intérêt que la veille, et l'empêchant de se lever encore, lui fit apporter à déjeuner dans son lit. Cette fois, Frédéric fut bien tenté de croire que l'effet de sa narration, pour être tardif, n'en était pas moins réel. Ce qu'il en résulterait d'avantageux, il n'osa pas se le demander; mais la phrase de l'abbé lui revint en tête, et la Providence prit à ses yeux les traits du généreux étranger.

Il était dans cette disposition d'esprit, lorsque Shelton, qui avait déjeuné de son côté, le vint retrouver, et, lui ayant annoncé qu'il allait se remettre en route, lui demanda quels étaient ses projets.

Le pauvre enfant était à mille lieues de s'attendre à une pareille question. La manière dont il avait vécu jusqu'ici l'avait laissé étranger à toute idée de prévoyance. Il était comme un chien sans maître. Il avait rencontré un passant, l'avait regardé dans les yeux, avait cru recevoir la permission de le suivre ; et au moment d'entrer dans son nouveau logis, voilà qu'on lui fermait la porte au nez !

Il se mit à fondre en larmes.

Shelton, attribuant ce chagrin subit à un manque d'argent, se hâta de lui dire qu'il lui fournirait les moyens de retourner à Aspa; mais cette promesse ne consola nullement l'affligé. Shelton commença à n'y plus rien comprendre.

« Qu'est-ce donc, mon enfant? lui demanda-t-il, en lui prenant les mains; qu'avez-vous à pleurer?... voyons! ouvrez-moi votre cœur.... est-ce que vous n'avez pas envie de retourner chez vous, auprès de votre mère ?...

— Ce n'est pas une mère pour moi, dit Frédéric, entrecoupant chaque syllabe d'un sanglot.

— Mais votre vieux maître?... il vous aime.... vous l'aimez.

— Il a dû partir pour l'Allemagne.

— Eh bien! soit : ne parlons plus d'Aspa.... mais, dites-moi, où voulez-vous aller ?... »

Frédéric restait muet.

« Est-ce à Stockholm?...

— Je n'y connais personne!... »

Cette réponse n'était pas achevée, qu'il retomba dans un accès de désespoir : Shelton en fut tout attendri.

« Allons, mon pauvre enfant, lui dit-il en s'asseyant sur le bord du lit, ne perdez pas courage!... puisque je vous promets de faire tout ce qui sera en mon pouvoir.... dites-moi seulement ce que vous désirez.... mais ne pleurez donc pas ainsi, vous vous rendrez encore malade.... Écoutez-moi : vous alliez en Angleterre; voulez-vous y venir avec moi? voulez-vous?... oui?... eh bien! c'est convenu, je vous emmène. Consolez-vous. Votre position m'intéresse. Vous êtes au-dessus de l'état qu'on vous destinait, et je me charge de vous en tirer. »

Shelton avait enfin trouvé le secret de calmer la désolation de son protégé. Il le laissa se lever et retourna dans sa chambre, après l'avoir invité à y venir dès qu'il serait habillé. Lorsque Frédéric y entra, le baronnet était occupé à examiner attentivement des papiers contenus dans une petite cassette.

« Puisque vous voilà prêt, lui dit-il, rendez-moi le service de dire à mon valet de chambre de commander les chevaux. »

Frédéric s'empressa d'aller s'acquitter de la com-

mission, et resta discrètement dans la cour, pour ne point déranger sir Francis de sa lecture. Quand on eut attelé, celui-ci, tenant déjà la promesse de le tirer de la domesticité, le fit rentrer avant lui dans le traîneau.

Les espérances de Frédéric remontèrent jusqu'aux fonctions de précepteur ou de secrétaire.

En route, il crut distinguer, sur la cassette que le valet de chambre avait placée dans l'intérieur de la voiture, les armes de la famille de Horn. Si par hasard ces papiers que Shelton parcourait contenaient quelque indice de l'échange soupçonné !... si c'était là le motif secret de ses égards !... plût à Dieu !... mais pourquoi en faire mystère ?... Ah! sans doute, sa première méprise le rendait circonspect ; il voulait compléter son examen.

Ces réflexions, que favorisait le silence du baronnet, prirent une bien autre consistance, lorsque celui-ci, qui évidemment ne faisait que suivre tout haut sa pensée, lui demanda de redire son histoire.

Frédéric ne se fit pas prier, et, répétant tous les détails qu'il avait déjà donnés, les présenta sous un jour encore plus avantageux que dans son premier récit.

Cette fois, Shelton l'écouta avec une attention soutenue, et souvent même il l'interrompit pour lui faire des questions ; mais l'intérêt qu'il témoi-

gna n'alla pas plus loin, et sa seule conclusion fut que c'était fait pour donner à penser. Après cette parole, il retomba dans sa méditation jusqu'à Lindkoping, où il s'arrêta pour dîner.

Frédéric s'attendait à mieux. Cependant un nouveau symptôme de bon augure vint entretenir l'espoir dans son cœur. Shelton, qui était resté seul pendant plus d'une heure, employée sans doute à un second examen de la cassette, avait commandé deux couverts, et le fit asseoir à sa table.

Pendant le repas, qui fut aussi recherché que les lieux le permettaient, il mangea beaucoup, parla peu et de choses insignifiantes; mais, au moment où les domestiques venaient d'enlever la nappe et se retiraient pour les laisser boire, il rappela l'un deux, et lui dit de donner un autre verre au comte.

Au comte!... Frédéric resta suffoqué. Son imagination avait pris feu: c'était une étincelle dans un baril de poudre. Dès qu'ils furent seuls:

« Quelle distraction! dit Shelton en souriant. C'est qu'aussi plus je réfléchis à votre histoire, moins je puis m'ôter de la tête que ce titre vous est dû. Tout annonce en vous un gentilhomme. Il en est de nous comme des chevaux, et il est facile de voir qu'il y a en vous de la race. Ç'a été ma première impression, et, ma foi! je ne m'en dédis pas. Il se passe des choses si extraordinaires dans

le monde! Il n'y a rien d'impossible à ce que cette nourrice ait fait l'échange dont vos paysans l'accusent. C'est une fraude bien plus fréquente qu'on ne pense, et cette fois elle était si facile! la mère morte, le père absent, sans autre surveillance que celle d'un vieil abbé, qui, certes, a dû peu regarder un enfant à la mamelle. D'ailleurs, qui diable peut distinguer un nouveau-né d'un autre? ils se ressemblent tous par leur laideur. Il faut convenir que c'était là une grande tentation pour une femme dont les antécédents n'annoncent pas un parfait désintéressement; et l'opinion des gens du pays est une bien forte présomption en votre faveur.... mais j'ai tort de parler si ouvertement. A quoi bon vous donner des regrets inutiles? »

Frédéric, qui, à l'exception de sa débauche involontaire avec le maître de poste de Bodarne, ne s'était jamais départi des lois les plus strictes de la sobriété, avait en ce moment le cerveau fort échauffé par les vins qu'il buvait à l'exemple de son hôte. Cette confidence acheva de l'enivrer. Il ne mit plus en doute qu'il ne fût l'héritier du comte de Horn, et s'attendrit par degrés sur son malheur.

« Écoutez, dit Shelton, si vous êtes convaincu de vos droits, il ne faut pas les abandonner. Ce n'est pas une affaire de mince importance. Songez donc, quelle différence pour vous! un beau nom, un riche patrimoine! Voyons! nous ne risquons

rien d'examiner vos chances; réfléchissez.... cherchez dans votre mémoire.... malheureusement, je ne puis pas vous aider, moi : je n'ai pas d'autres données que les vôtres.... est-ce que vous n'imaginez aucun moyen de signaler cette imposture? »

Frédéric, le front dans la main, eut beau se creuser l'esprit, les présomptions morales abondaient; mais de preuves positives, il n'en trouvait pas.

« Quel malheur! s'écria Shelton; mais c'est égal, consultons des gens de loi : ils ont des ressources auxquelles nous ne songeons pas. Une action juridique peut jeter bien du jour dans une affaire; avec de l'argent on réveille les consciences qui sommeillent; la crainte peut arracher quelque aveu à la coupable....

— Mais, dit Frédéric, je n'ai pas d'argent....

— Oh! qu'à cela ne tienne! moi, j'en ai.... d'ailleurs vous en avez aussi, du moins j'en ai à vous. Nous avons trouvé une cassette appartenant au comte de Horn; je l'ai emportée dans l'intention de la remettre à son fils....

— Que contient-elle? dit vivement Frédéric; le savez-vous?

— Oui, je l'ai visitée avec soin. Mon intention, à Mariestad, était d'en faire le dépôt; mais votre histoire m'avait jeté dans l'esprit des doutes que

j'ai d'abord voulu éclaircir. Déposer était un parti trop grave pour le prendre à la légère, car c'était reconnaître que vous n'étiez pas le jeune de Horn. Je l'ai donc ouverte, j'y ai trouvé des valeurs assez considérables....

— Et quels papiers? interrompit Frédéric.

— Aucun qui eût trait à votre affaire. Au surplus, je vais vous remettre la clef. »

Frédéric le remercia, mais le pria de la garder: puisque la cassette ne contenait aucune preuve, il n'était pas d'avis de faire un éclat. Shelton, qui n'avait émis qu'une idée en l'air, reconnut que Frédéric avait raison : dans une action juridique, il fallait des preuves matérielles. Ils auraient contre eux tous les témoignages. Les paysans qui affirmaient le plus en arrière n'oseraient pas soutenir leur dire en face des héritiers collatéraux du comte, à qui ils croiraient plus de chances de devenir leurs seigneurs. Ceux-ci remueraient ciel et terre; ils étaient riches, ils jouissaient d'un grand crédit, et la nourrice, soutenue par eux, ne se laisserait point intimider.

« Allons, dit-il en se levant de table, c'était une idée extravagante : n'y pensons plus.... nous allons nous remettre en route, et, arrivés à Gothembourg, nous déposerons la cassette. C'est cruel, j'en conviens, de se dessaisir de sa propriété, cruel surtout de se renier soi-même; mais que voulez-

vous ? vous n'avez aucun moyen de vous faire reconnaître. »

Ils remontèrent en voiture, Frédéric avait l'âme navrée. On lui volait son nom, son patrimoine : pouvait-il en prendre facilement son parti ? Shelton depuis une heure lui prêchait en vain la résignation, quand saisi d'une inspiration soudaine :

« Quelle idée! lui dit-il ; tout ce que nous avons dit depuis le dîner n'a pas de sens. Il faut que le vin nous ait offusqué le cerveau. Nous allons chercher bien loin des preuves pour soutenir un procès, pour attaquer la famille de Horn, pour nous faire reconnaître.... à quoi bon? Est-ce que nous ne sommes pas tout reconnus? est-ce que le procès-verbal de Bodarne n'a pas constaté que c'est le comte Frédéric de Horn qui est vivant, que c'est Frédéric Brandt qui a disparu? Vous voilà donc rétabli de fait dans vos droits, vous rentrez tout naturellement en possession; ou plutôt vous n'avez pas été dépossédé, vous n'avez pas cessé d'être Frédéric de Horn. Qui pourrait dire le contraire? votre vieux maître, votre nourrice, les gens d'Aspa.... Mais rien ne vous force d'aller à Aspa ni en Bavière, et partout ailleurs vous êtes entièrement inconnu. Nous parlions d'attaquer, nous n'aurons pas même à nous défendre. Allons, donnez-moi la main, mon cher! Vous aviez tout perdu par un échange, et par un échange tout vous est rendu.

Vous voyez bien que votre bon abbé avait raison de vous dire de vous confier aux vues de la Providence. »

Le premier usage que fit le nouveau gentilhomme de l'égalité que le baronnet venait de reconnaître entre eux fut de se jeter au cou de son sauveur. Celui-ci, quoique Anglais, reçut cordialement l'accolade; et, après les premières effusions de joie, il entra dans le détail des combinaisons nécessaires et des précautions à prendre pour assurer le succès de sa bienheureuse idée.

Il fut convenu que Frédéric irait d'abord avec lui en Angleterre. Ce voyage s'expliquerait par le besoin de rétablir sa santé après un accident si grave, une épreuve si douloureuse, la mort d'un père, etc. Là, Shelton lui procurerait un homme de confiance qui irait, muni d'une procuration, réclamer la succession du comte Frédéric de Horn. Par cet agent, ils sonderaient de loin le terrain ; et ce n'est que lorsqu'il aurait été mis bien et dûment en possession de l'héritage, que Frédéric retournerait dans son pays. A cette époque même, rien ne le forcerait d'y revenir, et il aurait toujours des prétextes de santé, d'amour, etc., pour différer son voyage.

Ce plan parut d'autant meilleur à Frédéric qu'il lui évitait de se mettre en avant. Dans un nouvel élan de reconnaissance, il allait retomber dans les

bras de Shelton, lorsque celui-ci, par une objection grave, modéra ce transport.

« Attendez, dit-il, laissez-moi réfléchir.... ne nous réjouissons pas trop tôt. Nous avons encore contre nous une chance terrible. »

Une sueur froide baigna le visage du jeune homme.

« C'est, poursuivit Shelton, de deux choses l'une : ou que votre homonyme ne soit pas mort, ce qui n'est guère probable ; ou bien qu'on retrouve son corps, ce qui l'est beaucoup plus. Je sais bien qu'il y a à parier que, préoccupées de l'idée que Frédéric de Horn est vivant, les autorités de l'endroit le feront enterrer sous le nom de Frédéric Brandt. Mais si, malgré la ressemblance générale qui existe entre vos signalements, l'acte mortuaire, envoyé à Aspa, allait y soulever quelque doute sur l'identité ; ou si le valet de chambre du comte, qui devait le rejoindre avec les bagages, allait reconnaître le mort pour le fils de son maître ; ou plutôt, car il l'a à peine vu, s'il allait s'aviser de ramener les deux corps au château, et qu'on les y visitât de nouveau, avant de les inhumer : voilà ce qui est bien à craindre !... Mon Dieu ! que l'on sait peu ce qu'on fait, et combien je m'en veux d'avoir promis une récompense à ceux qui retrouveraient ce malencontreux cadavre ! Prions le ciel que leurs recherches soient vaines, qu'il ait disparu à tout

jamais dans les profondeurs de la mine, ou que les loups de la forêt en aient dévoré jusqu'aux os. »

Frédéric, quoiqu'il eût peu de raisons d'aimer son frère de lait, pour rien au monde n'eût souhaité sa mort; mais, cette mort advenue, la mine valait tout autre tombeau, et il s'associa avec ferveur au vœu du baronnet. Cependant il avait peu d'espoir; et bientôt, toujours extrême dans sa mobilité, il retomba dans un profond découragement. Il était assiégé de mille craintes; il aimait mieux renoncer à tout, et pria sir Francis de déposer la cassette, dès qu'ils arriveraient à Gothembourg.

Celui-ci ne fut pas de cet avis. Il gronda Frédéric de son enfantillage, lui fit comprendre qu'il ne courrait aucun risque s'il s'abstenait de reprendre le nom qu'on lui avait volé, tant qu'il ne saurait pas le résultat des perquisitions. Ils attendraient ensemble à Gothembourg qu'on eût trouvé le corps, ou renoncé à le chercher, et jusque-là Shelton resterait dépositaire de la cassette.

Cet arrangement, qui ne préjugeait rien, rassura effectivement le jeune homme, et il attendit avec anxiété les nouvelles qui allaient décider de son sort.

Il y avait deux jours qu'il était à Gothembourg dans des transes mortelles, lorsqu'au retour d'une promenade qu'il avait faite sur le port, il sut que Shelton l'avait demandé plusieurs fois, et qu'il

était venu un exprès de Bodarne. Pâle et tremblant, il courut au-devant de sa sentence, et rencontra le baronnet qui descendait, causant avec le maître de l'auberge.

« Vous avez des nouvelles ? demanda-t-il à voix basse, car il savait que l'aubergiste parlait anglais.

— Oui, mon cher comte, répondit tout haut Shelton. On a retrouvé le corps de votre malheureux valet de chambre, mais à moitié dévoré par les loups, et tellement défiguré que c'est à peine si on a pu dresser l'acte mortuaire. »

A ce mot de comte, Frédéric avait tremblé que ce ne fût encore une distraction. La fin de la réponse le rassura, et il saisit avec empressement la main que Shelton lui tendait en signe de félicitation.

« Vous sortez ! dit-il.

— Oui, dit Shelton. J'ai quelques emplettes à faire, et je profite de l'obligeance de notre hôte, qui veut bien me servir de guide. Mais je ne serai pas longtemps absent ; et si, en m'attendant, vous voulez prendre connaissance du message de Bodarne, vous le trouverez dans un petit coffre qui est sur ma table, et dont voici la clef. »

Frédéric, curieux, s'empressa de monter chez Shelton. Le coffre dont il tenait la clef était celui du comte de Horn. Il hésita quelque temps à l'ouvrir ; mais le désir de lire le procès-verbal de Bo-

darne l'emporta, et, sa lecture faite, il ne résista pas à la tentation de regarder ce que la cassette contenait. C'étaient des bijoux, de l'or, des lettres de crédit sur diverses maisons de banque de l'Europe, et un assez grand nombre de papiers qu'il était en train de parcourir, lorsqu'il entendit des pas dans l'escalier. Il se hâta, en rougissant, de refermer la cassette. A peine en avait-il eu le temps, que le valet de chambre de Shelton entra avec un marchand tout chargé d'étoffes de deuil qu'il apportait au comte Frédéric de Horn. Au bas de la facture qu'il lui présenta était écrit au crayon :

« J'ai acheté ces objets pour vous. Veuillez les recevoir et les payer. SHELTON. »

Le marchand attendait : que faire ? Frédéric n'avait pas le choix, il rouvrit la cassette et paya. A son retour, le baronnet, tout en se faisant déshabiller, s'informa s'il était content des emplettes.

« Très-content, dit Frédéric, qui, dans son trouble, n'avait pas seulement songé à les regarder.

— Vous avez payé la note ?

— Oui ; voici la clef.

— La clef ! que voulez-vous que j'en fasse ? Ah ! je sais.... vous avez peur de la perdre.... en effet, elle est si petite !... »

Tout en parlant, il avait pris sur sa table une

chaîne d'or: il la passa dans la clef, et la mit au cou de Frédéric.

Celui-ci ne pouvait rien répondre en présence du valet de chambre. D'ailleurs, qu'aurait-il eu à dire? Il avait fait acte de propriété, et il n'était plus temps de reculer. Le lendemain, il était vêtu de deuil et avait pris un passe-port au nom du comte Frédéric de Horn. Le jour suivant ils mirent à la voile pour l'Angleterre, et, après une traversée heureuse, ils débarquèrent à Hull, d'où ils se rendirent à une terre que sir Francis possédait dans le Northumberland.



XII

Les caractères timides et irrésolus sont souvent aussi les plus résignés. Ils préfèrent un mauvais lot à l'embarras du choix. Arrivé en Angleterre, Frédéric se dit qu'il ne devait plus avoir qu'une pensée, celle de se rendre digne de sa nouvelle position, d'acquérir le ton, les manières et les allures d'un gentilhomme. Shelton s'offrit à le diriger dans cette seconde éducation. Sous un précepteur aussi capable, les progrès d'un élève intelligent et zélé ne pouvaient manquer d'être rapides, et, avant de partir pour Londres, Frédéric put se flatter, sans outrecuidance, d'avoir fait ses preuves morales de noblesse.

Ce n'étaient pas seulement l'importance du but, le désir de répondre aux soins et à la bonne opinion de son guide, qui avaient stimulé ses efforts: la route par elle-même était attrayante. Les leçons de Shelton ne ressemblaient en rien à celles de l'abbé; il ne s'agissait plus de pâlir sur le grec et sur le latin, de se clouer à un bureau et de s'y creuser la poitrine. Les leçons actuelles se pre-

naient partout : à cheval, à table, insensiblement, par imitation, dans d'intéressantes conversations qui finissaient toujours trop tôt, dans de délicieuses lectures, bien différentes de celles que permettait l'abbé.

Shelton et lui n'avaient point du tout le même système d'éducation. Le baronnet se représentait, comme son vertueux prédécesseur, le mal sous l'image d'un abîme où il fallait empêcher le disciple de tomber ; mais ils différaient sur les causes de chute. L'abbé n'en voyait qu'une, le vertige ; Shelton craignait plus l'aveuglement. Peut-être avaient-ils raison tous deux : l'un comme gouverneur d'un enfant, l'autre comme conseiller d'un jeune homme.

Shelton donc n'hésita point à ôter des yeux de Frédéric l'épais bandeau dont une pieuse main les avait couverts. Il lui fit lire des romans, des mémoires, tous les ouvrages qu'il jugea propres à lui donner quelque expérience théorique du monde ; il y ajouta, de vive voix, de savants commentaires, soit pour éclaircir les textes, soit pour les rectifier. Enfin, il ne négligea rien pour dégourdir le jeune novice, pour le préparer à la pratique des hommes, et surtout des femmes.

Il ne se dissimulait pas que cette précieuse expérience pourrait bien coûter à son écolier quelques vertus, mais des vertus bourgeoises, et ce serait tout bénéfice pour un jeune gentilhomme.

A mesure que ces enseignements fructifiaient dans l'esprit de Frédéric, ses anciens scrupules s'en effaçaient; plus il prenait les façons et les habitudes qui convenaient au comte de Horn, plus il était convaincu de l'être. Dans les romans, qu'il passait souvent les nuits à lire, il voyait des fils de prince disparus et miraculeusement retrouvés. Le doigt de la Providence venait infailliblement, au dernier chapitre, arranger les choses pour le mieux. Il ne douta pas qu'il ne fût au dénoûment de ses aventures, car il avait vu le doigt de la Providence le retenir sur le bord du précipice, et y pousser l'usurpateur de ses droits.

Puis, il s'était si vite pénétré de son nouveau rôle: n'était-ce pas la preuve qu'il était né pour le remplir? Ce rôle, d'ailleurs, n'était-ce pas sir Francis qui le lui avait tracé? où trouver un juge plus compétent, plus désintéressé? Quel abri pour la conscience qu'un tel suffrage! quel argument sans réplique que les égards du plus fier des hommes, que ces témoignages assidus de considération et d'amitié!

Ah! si Frédéric devait avoir une inquiétude, ce n'était pas que d'avides collatéraux, à l'aide d'un concours impossible de circonstances, parvinssent à le dépouiller une seconde fois de son patrimoine! c'était bien plutôt de ne pas montrer assez de reconnaissance, de dévouement, à l'homme généreux

sans qui il n'aurait jamais eu le courage de remonter à sa place!

Ces réflexions tranquillisantes, Frédéric n'en était même plus à se les faire, dans les derniers mois de son séjour à la campagne; et, lorsqu'il partit pour Londres, il n'était préoccupé que de l'idée des plaisirs qui l'y attendaient. A son arrivée, la vue de ces lieux si désirés, les spectacles, les divertissements publics, la satisfaction d'habiter seul une belle maison, d'avoir sa livrée, de se montrer au parc sur des chevaux de sang et dans de brillants équipages, furent, pour les premiers jours, une distraction plus que suffisante. Puis, les grands yeux bleus de miss Jemima Ramsden l'occupèrent plus agréablement encore; et, si le colonel Ligonier lui donna, sans le vouloir, une chaude alarme, cette alarme, reconnue pour fausse, ne servit qu'à lui faire honte de sa poltronnerie, et qu'à redoubler depuis sa sécurité.

L'amour, enfin, un premier amour, vint absorber toutes ses facultés, et lui rendre la jouissance de ses droits d'autant plus incontestables, qu'ils lui devenaient plus précieux, plus nécessaires.

Toutefois, lorsque cet amour prit l'aspect plus sérieux du mariage, tous ses scrupules, qu'il croyait morts, ressuscitèrent comme autant de spectres dans le silence de la nuit, et il eut à soutenir de nouveau tous ses anciens combats.

Qui était-il pour oser porter à son doigt la bague d'Angelica? Elle l'avait donnée au comte Frédéric de Horn; mais était-il le comte Frédéric de Horn? Cette voix, qu'il prenait pour celle de sa conscience, si c'était la voix de l'orgueil, de la cupidité! si ce rang, qu'il croyait recouvrer, il l'usurpait! ou si seulement on venait à apprendre la manière dont il l'avait recouvré!...

Dans quel abîme il avait glissé sans le savoir! quelle clarté tardive venait de lui en révéler la profondeur! Comment avait-il pu consentir à se présenter dans le monde sous un nom équivoque, avec des antécédents à cacher, se condamner à un mensonge éternel?... Quel remords, malgré l'ineffaçable persuasion de son droit! quelles inquiétudes renaissantes! quelle destinée précaire! Ah! du moins, il ne la ferait pas partager à celle qu'il aimait plus que la vie....

C'était bien l'aimer plus que la vie que de renoncer à sa possession!... Mais comment n'être pas cent fois loyal et délicat avec la loyauté, avec la délicatesse même?... Oh! quelle punition de sa faute!

Il ne s'était pas couché, et marchait, la tête basse, dans sa chambre. Il se jeta la face sur son lit et y étouffa les cris de son désespoir. Il était depuis longtemps dans cette douloureuse attitude, pleurant, se lamentant, répétant à toute minute : « Mon Dieu!

pardonnez-moi!... mon Dieu! ayez pitié de moi!... » lorsque le *watchman* de la rue annonça deux heures du matin. Cette voix lugubre fit diversion à ses pensées; il se redressa lentement, et poussant un profond soupir :

« Que fait-elle en ce moment? se demanda-t-il; elle dort! elle est calme! elle est heureuse!... Mais demain, à la même heure, si je parle, que fera-t-elle?... elle veillera comme je fais! elle me maudira! elle me méprisera!... ou plutôt elle pleurera comme moi, car elle est bonne, car elle m'aime : elle me l'a dit; j'ai senti sa main trembler dans la mienne; elle a consenti à m'épouser!... elle m'aime, et j'irais lui déchirer le cœur, y verser à plaisir la fièvre qui me dévore!... Ah! ne dût-elle souffrir que la millième partie de mes tortures, jamais, non jamais je n'aurai cette cruauté!... Il est bien temps, maintenant, d'avoir des scrupules!... malheureux! il fallait les avoir avant de recevoir sa bague, ses aveux, avant de l'aimer, avant d'oser lever les yeux sur elle!... à présent, il est trop tard! l'amour est un lien aussi, un lien plus fort que le mariage! et, n'est-ce pas, Angelica, nous nous aimons? »

Cette révolte du désespoir avait failli briser son cœur. Il y porta la main, et resta immobile et les yeux fermés, pendant plusieurs minutes. Puis, tombant par terre à deux genoux, il s'é-

cria : « Mon Dieu! prouve-moi que je me trompe, qu'elle ne m'aime pas, que je n'ai pas son anneau au doigt, que j'ai eu un rêve, un vertige, un accès de folie! prouve-le moi! Assure-moi qu'elle ne sera pas malheureuse!... et je pars, et je renonce à elle, au bonheur, à la vie!... Mais si elle m'aime, ô mon Dieu, tu ne veux pas la punir de ma faute! Tu ne veux pas que je sois son bourreau! »

Cette courte prière l'avait soulagé. Il se releva plus calme.

Hélas! pourquoi cette funeste idée était-elle venue empoisonner sa joie? Il était si heureux tout à l'heure!... Mais ce bonheur, était-il donc perdu? Qui le forçait de le détruire?... Le ciel, qui lisait dans son cœur, y devait voir de l'amour, et non de l'orgueil, et non de la cupidité. Ah! si le ciel voulait lui reprendre ce fatal héritage et lui laisser Angelica, comme il accepterait ce marché de grand cœur!... Mais, puisque quitter son nom c'était la perdre, Dieu certainement n'exigerait pas ce sacrifice impossible!... C'était un tort grave que d'être rentré illégitimement dans une propriété légitime; mais consacrer les fruits de cette fraude à l'innocence, au génie, n'était-ce pas les sanctifier? quelles offrandes si souillées ne se purifieraient dans de telles mains?

« Mais j'ai été valet de chambre!... un seul jour!... mais enfin je l'ai été!... Un valet peut-il

être le mari d'Angelica Kauffmann ?... Qui ? moi !... un valet !... Non !... non !... non !... je ne l'ai pas été !... c'était une épreuve !... N'est-il pas vrai, mon Dieu, que c'était une épreuve ?... Si je l'avais été réellement, est-ce que je n'en porterais pas la marque au front ?... est-ce que sir Francis Shelton m'aurait admis à sa table ? est-ce qu'il me traiterait en égal, en ami ?... est-ce qu'Angelica m'aimerait ?... En vérité, je deviens fou, je crois ! ces remords insensés viennent de l'excès même de mon bonheur, que ma faible tête est incapable de supporter ! »

Le jour commençait à poindre. Cette lutte avait épuisé ses forces. Il se mit au lit. Avec la nuit avaient disparu les sombres pensées. Son imagination le reporta sur la Tamise, et lui fit revivre, en quelques minutes, les heures délicieuses qu'il y avait passées la veille. Le souvenir de la charmante humilité d'Angelica, et le contraste de sa franchise avec la feinte dont il usait, arrachèrent bien encore à sa conscience quelques faibles murmures ; mais tous les raisonnements sont bons à un amoureux pour garder sa maîtresse. Il se rappela que, si sir Francis ne l'avait interrompu, il allait tout avouer.

« Et elle ne m'en aimerait pas moins ! s'écria-t-il. N'est-ce pas, mon cher anneau, que tu n'en serais pas moins à mon doigt ? N'est-ce pas que nous ne nous quitterons jamais ? »

Cette idée ayant achevé de le tranquilliser, il fit comme sa conscience, il s'endormit.

Mais le lendemain, ses scrupules l'attendaient au réveil, et il résolut de tout dire à Angelica. C'était un aveu bien pénible, bien dangereux; mais il le lui devait, il se le devait à lui-même!... Et pourquoi s'en exagérer le péril? Pourquoi craindre de ne pas la convaincre, lorsqu'il avait convaincu sir Francis?

Cette détermination prise, il se promit d'aller, après déjeuner, à Golden-Square, et de prier Angelica de lui accorder un tête-à-tête. Il s'était levé tard, ne s'étant endormi qu'au jour : pour ne pas perdre de temps, il fit sa toilette au saut du lit, une toilette d'amoureux. Puis il prépara un billet qu'il pût remettre, dans le cas où il ne trouverait pas d'autre moyen discret de demander ce rendez-vous.

Il était en train de plier son billet, lorsqu'on lui annonça sir Francis, qui venait lui demander à déjeuner. Frédéric fut très-contrarié de cette visite. Il était franc, autant toutefois qu'un caractère timide peut l'être. Il s'était fait un devoir et une habitude de ne rien dissimuler à son bienfaiteur; mais il n'avait pas le droit de lui dire le secret d'Angelica; mais, à coup sûr, ses projets de confession n'auraient pas l'approbation du baronnet. Il fallait donc se cacher d'elle ou de lui; et Frédéric,

qui ne balançait pas entre sa maîtresse et son ami, se sentait fort gêné et craignait de se trahir par son embarras.

Cependant Shelton ne parut s'apercevoir de rien, et Frédéric commençait à reprendre un peu d'assurance, lorsqu'à la fin du repas, la bague, qu'il n'avait pas songé à retirer de son doigt, attira l'attention de son convive.

« Depuis quand avez-vous cette bague? Je ne vous la connaissais pas.

— Non, dit Frédéric, rougissant jusqu'au blanc des yeux.

— Montrez-la-moi donc.... elle est fort jolie.... Mais c'est une bague de femme. »

Frédéric n'aurait pas été hors d'état de proférer une parole, qu'il se serait bien gardé de discuter ce point. Heureusement, faute de réponse, la conversation en resta là, et ils se levèrent de table. Il hésita s'il ôterait la bague de son doigt; mais il craignait de provoquer une nouvelle remarque. D'ailleurs, il lui coûtait de s'en séparer.

« Comme vous voilà pimpant dès le matin! dit Shelton. Quels sont donc vos projets?

— Je ne sais trop.... je comptais faire quelques visites.... et vous?

— Moi? par extraordinaire, aujourd'hui je suis libre comme l'air. Voulez-vous venir chez les Kauffmann? »

Frédéric aimait infiniment mieux y aller sans cet observateur clairvoyant. Il s'excusa.

« J'aurais plutôt l'intention, répondit-il, d'aller voir lady Mary Veertvort. »

Il avait désigné exprès une vieille femme, dans l'espoir que Shelton ne serait pas tenté de l'y suivre; mais celui-ci était dans ses jours de désœuvrement et de complaisance : au nom de lady Mary, il s'écria qu'il ne demandait pas mieux que d'y aller, étant fort en retard avec elle.

Il avait gardé son carrosse. Ils y montèrent et se rendirent à Charles-Street, Frédéric, pris au piége, faisant contre fortune bon cœur. Quand on les introduisit, lady Mary était au clavecin, et se leva pour les recevoir; mais sur leur réclamation, elle s'y rassit, et, pour ne pas avoir l'air de se faire prier, elle joua un morceau fort court de Hændel. Quand elle eut fini; Frédéric, qui n'en avait pas entendu une note, s'empressa de lui faire compliment.

« Quant à moi, dit Shelton, je vous avoue, chère lady, que j'ai été un peu distrait; mais c'est votre faute. Vous avez aux mains des bagues si éblouis santes, que j'ai été beaucoup plus occupé à regarder vos doigts qu'à les écouter.

— Ah ! je suis charmée qu'elles aient votre approbation, dit lady Mary : car vous êtes un connaisseur. Que pensez-vous surtout de ce rubis? »

Elle l'avait ôté de son doigt. Shelton l'examina attentivement.

« C'est une pierre magnifique, dit-il en la lui rendant; mais elle est trop grosse pour votre petite main : c'est une bague d'homme.

— Une bague d'homme? quelle idée! c'est une bague de femme.

— Ce n'est pas plus une bague de femme, lady Mary, que celle-ci n'est une bague d'homme, dit Shelton en prenant la main de Frédéric.

— Celle-ci! dit la vieille dame, Je crois bien!... C'est la bague d'....... »

Elle s'arrêta court.

« D'une femme, n'est-ce pas? dit Shelton.

— D'une femme et d'un homme, reprit-elle; je ne comprends rien à des distinctions si subtiles.... Mon cher comte, n'écoutons point le baronnet, croyez-moi, et gardons chacun notre bien. »

Frédéric, trop déconcerté pour répondre, avait pris machinalement une gazette qui se trouvait à sa portée. Son embarras avait gagné lady Mary qui, oubliant de soutenir la conversation, tapotait négligemment les touches du clavecin. Shelton se souvint tout à coup d'une affaire très-pressée, et sortit précipitamment.

Frédéric aurait bien voulu s'esquiver aussi. Sa conscience avait achevé la phrase de lady Mary. Il connaissait le franc-parler de la vieille dame, et

redoutait quelque interpellation à brûle-pourpoint. Mais dès que la porte se referma, elle le fit rasseoir à côté d'elle, et lui dit : « A présent que nous sommes seuls, reconnaissons une chose : c'est que le baronnet avait raison. Je n'ai pas voulu en convenir devant lui : il n'est déjà que trop disposé à se croire infaillible ; mais ma bague est une bague d'homme, et la vôtre une bague de femme. Si vous m'en croyez, nous ferons un échange. »

Frédéric s'était préparé à un rude assaut ; mais cette proposition le désarçonna. Cependant il se remit en selle tant bien que mal ; et, feignant de la prendre au sérieux, il répondit, sans oser lever les yeux, que sa bague avait beaucoup moins de valeur que celle de lady Mary.

« Elle a moins d'apparence, repartit celle-ci ; mais vous ne m'en ferez pas accroire, mon cher comte : je m'y connais, et j'en sais tout le prix aussi bien que vous. »

Si Frédéric eût conservé quelques doutes, le ton railleur de lady Mary les aurait dissipés. Se voyant à sa merci, il leva sur elle un regard si suppliant qu'elle en fut désarmée.

« Allons, lui dit-elle d'un ton affectueux, je ne veux pas vous tourmenter. Mais aussi plus de discrétion inutile. Vous ne m'apprendrez rien de très-nouveau. Eh bien ! notre belle farouche s'est donc apprivoisée ? A quand la noce ? »

Son secret éventé, Frédéric n'avait plus qu'un parti à prendre, à moins de se confesser aussi à lady Mary Veertvort. Il devait se hâter de demander Angelica en mariage, pour ne point la compromettre. Il ne songea donc plus qu'à s'excuser de ne l'avoir pas encore fait, et se permettant un innocent mensonge :

« J'étais venu précisément, dit-il, pour vous consulter, milady, sur cette démarche. Je suis si emprunté....

— Emprunté! cela vous plaît à dire. Je ne vois pas que vous vous soyez si mal tiré du principal : c'est de bon augure pour l'accessoire.

— Sérieusement, je ne sais comment m'y prendre.

— Au fait, je me mets à votre place. Si j'avais été homme, j'aurais bien fait tout le reste ; mais je crois que la demande solennelle m'aurait embarrassée.... Au surplus, chacun sa besogne. Vous avez achevé la vôtre. A présent, c'est aux grands parents à s'entendre ensemble.

— Malheureusement je n'en ai pas.

— Effectivement, je n'y pensais plus.... Alors, mon cher comte, il faut faire vos affaires vous-même. Le père Kauffmann n'est pas un ogre, et vous avez au doigt son consentement. »

Frédéric gardait le silence.

« Vous ne pouvez donc pas vaincre votre timi-

dité? reprit-elle ; eh bien ! mon cher enfant, l'encre a été inventée pour ceux qui n'osent pas parler.... »

Elle s'était levée avec pétulance, et, prenant Frédéric par le bras, elle l'avait mené devant une table.

« Asseyez-vous, lui dit-elle en lui mettant une plume à la main, vous trouverez là tout ce qu'il vous faut pour écrire. Pendant que vous ferez votre lettre, moi je vais m'ajuster pour ma promenade du matin. »

Frédéric, interdit, tourna la plume entre ses doigts, la trempa vingt fois dans l'encre; mais lorsque lady Mary redescendit habillée, elle ne trouva sur le papier que les mots : « Cher monsieur Kauffmann.... » et dessous, un gros pâté.

« C'est là où vous en êtes? s'écria-t-elle.

— Décidément, milady, répondit-il honteux de sa stérilité, je crois que j'aime mieux faire la demande de vive voix.

— Eh bien ! soit, mon cher ami ; mais n'attendez pas à demain. Plus la démarche vous coûte, moins il faut la différer. Vous sentez d'ailleurs que vous ne devez pas laisser notre chère Angelica dans une position fausse. La découverte que je viens de faire, d'autres peuvent l'avoir faite aussi. »

Frédéric convint de la justesse de l'observation ; mais il ne se pressait pas de partir pour Golden-

Square. Il est des moments où l'on dirait que le corps a des convictions indépendantes de celles de l'esprit. Il tournait, piétinait dans le salon, sans se diriger du côté de la porte.

« Je vois ce que c'est! dit brusquement lady Mary Veertvort, vous manquez de courage. Eh bien! je vais vous accompagner pour vous en donner. Votre carrosse est-il en bas?

— Non, milady, je suis venu dans celui de sir Francis.

— C'est égal, dit-elle, en agitant une sonnette; le mien doit être prêt, ou peu s'en faut. »

Il l'était; les gens de lady Mary étaient vifs à son exemple.

« *Benissimo!* donnez-moi la main, et descendons. »

Frédéric obéit, et lui présenta une main tremblante.

« Poltron! lui dit-elle dans l'escalier; il semblerait que je vous mène au supplice. »

Frédéric tâcha de faire meilleure contenance; mais à peine fut-il dans le carrosse que le cœur lui manqua, et il pria lady Mary de vouloir bien se charger seule de la négociation.

Lady Mary avait plus d'une raison d'accepter. Toutes ces tergiversations lui avaient fait mal aux nerfs, puis elle avait une revanche à prendre avec Kauffmann. Elle n'avait point oublié les airs

discrets et suffisants du bonhomme, et n'était pas fâchée, tout en lui apportant une excellente nouvelle, de pouvoir se moquer un peu de lui.

« Bien volontiers, dit-elle, mais à condition que vous viendrez me rejoindre dans une demi-heure : c'est plus qu'il ne faudra pour jouer mon rôle de grand'mère, et je veux, en cette qualité, vous présenter à votre nouvelle famille. Gardez ma voiture ; promenez-vous ; tâchez de vous remettre : vous êtes pâle comme votre linge !... Mais promettez-moi d'être exact. Je vous attends ici, dans une demi-heure. »

Frédéric accepta la convention. Une demi-heure de répit, c'était ville gagnée. Par le fait, il n'usa même pas de tout ce délai. Il n'avait pas regardé à sa montre, et son agitation le lui fit paraître si long, qu'il devança de dix minutes l'heure fixée. Heureusement son ambassadeur était expéditif, et déjà on l'attendait avec impatience. Lady Mary Veertvort n'eut pas besoin de lui annoncer le succès de leur demande : Kauffmann, la larme à l'œil, lui tendait de loin ses bras paternels. Il s'y jeta avec effusion. Lady Mary, cependant, et Gretly, lui amenaient Angelica qui s'était tenue, rougissante, à l'écart ; et il eut la permission de prendre, sur les lèvres de sa future, le premier et le moins voluptueux de tous les baisers.

« Ah çà ! dit lady Mary Veertvort, lorsque l'em-

barras des premiers moments fut dissipé, ma mission est remplie : je vous laisse.

— Où allez-vous donc, chère lady ? demanda Angelica.

— Au parc, ma belle, faire ma promenade de régime : je ne veux pas être malade le jour de vos noces.

— Mais vous nous reviendrez, n'est-ce pas? vous nous donnez votre journée ?

— Vous croyez que je suis absolument indispensable à votre bonheur?... eh bien ! soit, j'accepte. Venez avec moi, ma mignonne, dit la vieille dame à Gretly. Laissons ces amoureux exhaler les plus gros de leurs soupirs. Nous les en retrouverons plus aimables. »

Gretly ayant accepté, elles descendirent, allèrent au parc, coururent les boutiques, et ne rentrèrent que pour le dîner. Elles en avaient même dépassé l'heure.

« La princesse va nous gronder, dit Gretly. Nous sommes en retard.

— A votre montre, ma charmante, mais pas à la sienne.

— Mais, mon oncle, lady Mary ?...

— Votre oncle ? il voyage en Suède, et il n'arrivera qu'après nous. Soyez tranquille. »

Effectivement, leur inexactitude ne leur valut aucun reproche. Kauffmann s'était assoupi près

des deux amants, qui causaient à voix basse, et tout près l'un de l'autre, par égard sans doute pour le repos du vieillard : le dîner seul attendait.

En partant, lady Mary Veertvort et Gretly avaient eu soin de faire défendre la porte, et le reste du jour se passa dans une entière et charmante intimité.

Au moment où il rentrait chez lui, le cœur plein des plus riantes images, Frédéric entendit le *watchman* crier minuit. A cette voix qui lui rappelait ses angoisses de la veille, il frémit comme un homme qui vient d'échapper à la mort; et comparant ces deux nuits si contraires, il se demanda comment il avait pu penser à détruire tant de bonheur. Combien il se félicitait d'avoir eu la main forcée ! Combien il bénit l'indiscrétion de sa chère bague !

Ah! s'il s'était agi du mariage lui-même, et non pas seulement de la demande, sa conscience pourrait s'alarmer. Ce n'était pas à des probabilités, si favorables qu'elles fussent, qu'il lui était permis d'enchaîner le sort de sa maîtresse ; mais puisque rien au monde ne le ferait consentir à l'épouser avant d'être reconnu pour l'héritier du comte de Horn, les intérêts sacrés d'Angelica étaient donc conservés, ceux de sa réputation par la démarche de lady Mary Veertvort, ceux de son avenir par la réserve dont il faisait la condition formelle du mariage.

Pendant son absence, après neuf heures du soir, sir Francis était venu lui apporter une lettre de leur agent en Suède : il s'empressa de l'ouvrir. Elle contenait les renseignements les plus satisfaisants. N'ayant eu aucune donnée préliminaire sur l'état réel de la succession, l'agent n'avait dû la réclamer que sous bénéfice d'inventaire, et c'est ce qui en retardait la délivrance. Les dettes, sans être considérables, étaient fort nombreuses, et il fallait du temps pour en faire l'examen, qui, néanmoins, était fort avancé. Du reste, les collatéraux du feu comte n'avaient aucunement profité des circonstances bizarres de sa mort, non plus que de l'absence de son fils, pour élever des prétentions rivales.

Ces bonnes nouvelles mirent le comble à la joie et à la sécurité de Frédéric. Tout irait bien; il allait entrer en possession de son patrimoine; il allait pouvoir le mettre aux pieds d'Angelica; mais elle ignorerait toujours de combien de larmes il aurait payé leur bonheur.



XIII

Le lendemain, Kauffmann se réveilla avec une idée lumineuse. Il allait assembler tous ses domestiques, au nombre de trois, et leur annoncer officiellement le mariage de sa fille avec le comte Frédéric de Horn. Il se rappelait d'avoir lu, il ne savait plus où, que, chez les grands seigneurs, cela se pratiquait ainsi; et Kauffmann, beau-père du comte Frédéric de Horn, n'était pas éloigné de se croire une manière de grand seigneur.

Il descendait de sa chambre d'un air digne, et préparant l'allocution qu'en sa qualité de chef de famille il lui appartenait de prononcer, lorsqu'un doute l'arrêta sur l'escalier. Ne fallait-il pas, pour plus de solennité, que cette cérémonie eût lieu en présence du futur? Le cas était assez grave pour demander conseil. Étant entré dans la salle à manger, il fit part de son intention à sa fille et à sa nièce, qui la désapprouvèrent. Le comte était encore en deuil; ses affaires n'étaient point terminées; la veille, on était convenu, sur sa demande, d'attendre, pour faire la noce, qu'il eût la jouis-

sance de sa fortune. A quoi bon ébruiter le mariage tant qu'on n'en pourrait fixer l'époque?

Angelica avait parlé : Kauffmann baissa pavillon; et la cérémonie qu'il avait projetée fut ajournée indéfiniment.

Pendant qu'ils déjeunaient, Kauffmann ayant nommé sir Francis :

« A propos, dit Gretly à sa cousine, j'oubliais de te dire que le baronnet est venu hier au soir.

— Pourquoi n'est-il pas monté ?

— Parce que lady Mary avait dit à Georges de refuser la porte à tout le monde.

—Lady Mary aime les épigrammes en action.

— Point du tout. Tu es une ingrate!

— Mais comment as-tu su que sir Francis était venu?

— Par sa carte, que Georges m'a remise hier au soir sur l'escalier.

— Et pourquoi l'avoir interceptée ?

— Tu vas dire aussi que je fais des épigrammes.

— Pourvu qu'il ne sache pas que nous étions chez nous.

— Franchement, je n'en répondrais pas. Il était tard, et le carrosse de lady Mary pouvait bien déjà être à la porte.

— Vraiment! »

Georges entrait dans la salle à manger.

« Georges, demanda Gretly, à quelle heure est venu hier sir Francis ?

—Environ dix heures.

— Et le carrosse de lady Mary était-il arrivé ?

— Je crois bien que oui.

— Que je suis contrariée ! dit Angelica.... Il nous en voudra de ne pas l'avoir reçu.

—Eh bien ! ma chère, écris-lui que c'est un malentendu, et que nous espérons qu'il voudra bien nous dédommager promptement. »

Angelica était en train d'écrire, lorsque arriva lady Mary Veertvort.

« Par quel heureux hasard, lady Mary ? s'écrièrent les deux jeunes filles.

— Je viens, mes belles, vous rendre la promesse que vous m'aviez faite de me venir voir ce matin ; je ne serai pas chez moi. Je vais passer la journée à la campagne avec lady Spencer; je l'avais oublié.

— Voilà qui est aimable à vous, dit Angelica, de nous accorder cette compensation !

— J'avais quelques minutes disponibles, et vous voyez que j'en profite ; mais je vous dérange, mon cœur, vous écriviez.

— Je réparais vos fautes, milady.

— Mes fautes ?

— Sans doute. Vous êtes cause que je vais me brouiller avec sir Francis.

— Parce que...?

— Parce que vous lui avez fait fermer ma porte hier au soir.

— Voyez le grand crime! Et comment parviendrez-vous à vous disculper? Montrez-moi donc cela, dit-elle en prenant la lettre qu'Angelica n'avait point encore fermée. Mais vous ne vous tirez pas trop mal d'affaire : il me semble que je puis partir avec une conscience assez nette.... Et je pars.

— Déjà ?

— Oui, ma mignonne. J'ai pris rendez-vous avec lady Spencer pour onze heures, et j'ai trop peu de patience moi-même pour ne pas donner aux autres l'exemple de l'exactitude. Adieu donc, madame la comtesse !

— Chut ! s'écria Kauffmann de l'air le plus mystérieux.

— Qu'est-ce donc ? reprit-elle à haute voix.

— Chut ! milady. Nous sommes convenus de garder jusqu'à nouvel ordre le secret de notre mariage.

— La princesse, dit Gretly, n'est pas très-pressée d'être appelée comtesse.

— Vous comprenez, milady, reprit Kauffmann, répétant la leçon qu'on venait de lui faire; tant que le cher comte sera en deuil, tant qu'il n'aura pas la jouissance de son patrimoine, la noce ne

devant pas avoir lieu, il vaut mieux n'en pas parler.

— Vous avez raison; il est inutile de mettre à présent le public dans la confidence, et, à l'exception de quelques amis intimes....

— Vous croyez, chère lady, qu'il faudra faire des exceptions? dit Angelica.

— Je ne vois pas comment vous pourriez vous en dispenser. Est-ce que vous n'en parlerez pas à M. Zucchi, par exemple?

— Si on lui en parle, dit Gretly, il va jeter feu et flamme.... Vous savez ce qu'il pense du mariage.

— Vous ne lui demanderez pas son avis; vous lui donnerez un témoignage d'amitié.

— Au surplus, nous avons tout le temps d'y songer, dit Kauffmann; car il est à Brentford, chez le duc de Northumberland, où il a fort à faire, et il n'en reviendra pas de sitôt....

— Bon pour celui-là, dit lady Mary. Mais sir Francis qui est ici....

— Quoi! lady Mary, s'écria Angelica, vous voudriez que je....

— Oui, ma chère, je le voudrais, et même je l'espère. Que gagnerez-vous à vous cacher de lui? Y parviendrez-vous seulement, lié comme il l'est avec notre cher comte?... Je sais bien ce que vous allez me dire: le comte est capable de garder un

secret. Oh! sans doute, sa langue sera discrète; mais sa contenance!... Vous-même, ma charmante, êtes-vous bien sûre de la vôtre? Le baronnet a l'œil perçant.... Peut-être en sait-il déjà plus que vous ne pensez. »

A cette supposition, Kauffmann se récria. Comment admettre qu'un étranger eût été plus clairvoyant qu'un père?

« Un père, monsieur Kauffmann? Mais qui dit père, dit aveugle! Ma chère, je ne suis pas à beaucoup près aussi fine que sir Francis; et, si votre père a de la mémoire, il pourra vous dire qu'il y a longtemps que je vous avais devinée. Ne vous mettez pas dans une fausse position, le comte et vous, vis-à-vis du baronnet, et ayez le mérite de la franchise.

— Quant à moi, dit Kauffmann, c'est mon avis.

— Et c'est aussi le mien, dit Gretly.

— Il n'y a pas à balancer, reprit lady Mary Veertvort. Depuis son retour, il s'est conduit avec vous de manière à mériter toute confiance, et, si vous en manquiez, il aurait le droit de se formaliser. Quant à moi, je n'aurais pas été contente, si vous ne m'aviez pas mise du secret.

— Oh! lady Mary! s'écria Angelica; quelle différence!

— Oui, ma belle; mais à son avantage. Car lui, il est votre ami à tous deux.

— Si la démarche te coûte, dit Kauffmann à sa fille, je puis m'en charger.

— Non pas ! dit vivement lady Mary Veertvort. La confidence, ma chère, aura bien plus de prix dans votre bouche. Si vous êtes raisonnable, vous profiterez, pour la lui faire, de la visite qu'il va sans doute vous rendre en réponse à votre billet. »

Angelica, persuadée, ne laissa point partir lady Mary Veertvort sans le lui promettre ; mais elle ne pensait pas à cette entrevue sans trouble. Il lui coûtait d'annoncer son mariage à un homme qu'elle avait refusé, l'année précédente, et cela, en donnant pour motif qu'elle ne voulait pas se marier. N'était-ce pas lui dire en face, à cet homme dont elle connaissait l'orgueil : « La répugnance que « je croyais avoir pour le mariage, c'était vous qui « me l'inspiriez. »

Heureusement, lady Mary avait raison : le baronnet devait être sur la voie de cette confidence ; et, s'il eût vu leurs amours de mauvais œil, dès le principe il leur aurait suscité mille obstacles. Il avait tant de moyens d'influencer un jeune homme timide, que la reconnaissance mettait à sa merci ! Lui-même, enfin, il se serait trahi par quelque endroit.

Mais non : sa conduite n'avait pas varié. Ses visites n'avaient été ni plus rares, ni plus fréquentes ; son obligeance pour le comte ne se démentait

point. C'était donc une folie de se tourmenter. Ce qu'une semblable nouvelle pouvait avoir de pénible pour l'amour-propre du baronnet, serait compensé par l'intérêt qu'il portait à son protégé, par le gré qu'il saurait de cette marque de confiance, par la différence de religion qui expliquait d'une manière satisfaisante le refus qu'il avait essuyé.

A force de se raisonner, Angelica avait pris à peu près son parti : l'arrivée de Frédéric acheva de la tirer d'embarras. La veille, on n'était pas convenu de garder le secret, et il avait cru devoir faire part de son bonheur à sir Francis.

Frédéric ignorait ce qui s'était passé, l'année d'avant, entre Angelica et le baronnet : l'un et l'autre avaient eu intérêt à le taire. Angelica n'eût pas été retenue par un motif de prudence, par un sentiment de pudeur, qu'elle se serait fait scrupule de jeter des germes de mésintelligence entre le bienfaiteur et l'obligé. Il aurait donc fallu que le baronnet fût bien peu maître de son dépit, pour que Frédéric, qui n'avait aucun soupçon, eût rien remarqué ; et elle aimait bien mieux ne voir Shelton que prévenu de la nouvelle, et remis de sa première impression, quelle qu'elle fût.

A son billet, il avait répondu qu'il viendrait avant le dîner. Elle fut bien aise de connaître d'avance l'heure de sa visite, préférant le recevoir seule. Ayant chargé son père d'emmener le comte à trois heures, elle ne

garda que sa cousine, à qui elle se réservait de faire la leçon. Il fut convenu entre elles qu'Angelica attendrait le baronnet dans l'atelier, et que Gretly, pour ne pas les laisser absolument en tête à tête, ni gêner leur entretien confidentiel, s'occuperait à mettre en ordre les livres de la bibliothèque, placée dans la galerie attenante.

Kauffmann était parti avec Frédéric, et les deux cousines étaient à leur poste, Angelica à son chevalet, et Gretly grimpée sur un marchepied, lorsqu'on annonça sir Francis Shelton. Elles allèrent au-devant de lui avec un empressement amical; mais, après les premiers compliments et les excuses sur le malentendu de la veille :

« Vous permettez? dit Gretly, en lui montrant les livres dont elle avait encombré les meubles de la galerie : j'ai commencé une besogne qu'il faut que je termine avant le retour de mon oncle, si je veux ne pas être grondée; mais je vais me dépêcher, afin de ne pas perdre toute votre visite. »

Après cette apologie, elle était remontée sur son marchepied. Angelica prit la parole.

« Sir Francis, dit-elle, je regrette d'autant plus cette méprise d'hier, qu'elle m'a empêchée d'être la première à vous annoncer la nouvelle dont le comte m'a dit vous avoir fait part ce matin. Quelque intimité qu'aient établie entre vous et lui vos bontés et sa reconnaissance, la date en amitié est

pourtant quelque chose, et je suis un peu jalouse qu'il ait ainsi usurpé mes droits.

— L'indiscrétion du comte est bien excusable, miss Kauffmann. Jeune, amoureux, et heureux, comment garder le secret? De plus âgés n'en auraient peut-être pas été plus capables.

— J'ai encore un autre regret, reprit-elle. Je voulais non-seulement vous informer moi-même de l'engagement que j'ai pris, mais vous consulter avant de le prendre. Malheureusement, tout s'est fait avec une précipitation qui ne m'en a pas laissé le temps.

— Ne regrettez rien, miss Kauffmann. Quels conseils donner dans une affaire de goût? Vous savez d'ailleurs si je puis me flatter de connaître les vôtres. »

Si cette réponse n'avait senti que le dépit, Angelica ne serait pas allée plus loin; mais elle y crut entrevoir des réticences, et elle poursuivit :

« Même dans ce que vous appelez une affaire de goût, même consulté si tard, est-ce que vous ne seriez pas assez de mes amis, sir Francis, pour me donner au besoin un avertissement salutaire?

— Assez de vos amis pour m'exposer à la perte de votre amitié? Permettez moi de m'applaudir d'échapper à cette épreuve. Par bonheur, vous avez fait un choix qui me dispense de tant d'héroïsme. Le comte se recommande par mille qualités. Il a du

cœur, de l'esprit, de la tournure; il porte un fort beau nom, et sa fortune paraît devoir être considérable.... enfin, il est catholique. »

L'éloge du comte produisait le meilleur effet; le dernier mot gâta tout. Angelica crut y remarquer une intention sardonique. Cependant, elle ne voulut pas le relever, et répliqua :

« Aussi n'est-ce sous aucun de ces rapports que des objections me paraissent admissibles, et l'honneur de deux propositions si inespérées ne m'a pas enorgueillie au point de m'en faire méconnaître tout le prix. Le seul défaut que je trouve au comte, c'est d'être bien jeune pour moi....

— Bien jeune! de quoi vous plaignez-vous, miss Kauffmann? Nous vivons dans un siècle pervers et dans un climat humide, où rien ne se conserve, ni les hommes ni les fruits : il vaut mieux, croyez-moi, les prendre un peu verts que gâtés. »

Était-ce prévention? Sous cette approbation, Angelica vit encore de la rancune. Voulant couper court à ce tête-à-tête, elle demanda à Gretly si elle avait pas bientôt fini. Celle-ci, devinant le désir de sa cousine, se hâta de replacer confusément les livres, sur les rayons. Avant qu'elle rentrât, Shelton reprit : « Vous n'avez point encore fixé l'époque de la noce?

— Non; le comte veut que nous attendions la fin de ses affaires.

— A la bonne heure! dit-il vivement: en affaires, il faut être très-positif, et surtout lorsqu'on traite avec un étranger. De loin, tout est magnifique; mais quand on arrive au fait, on a souvent bien des désappointements. Vous ne sauriez trop prendre de précautions.

— Il semblerait, à vous entendre, sir Francis, que je me marie par intérêt.

— Non pas, miss Kauffmann; mais l'argent ne gâte rien, et vos amis doivent calculer pou vous.

— Mes amis doivent réfléchir au peu de droits que j'aurais d'être exigeante sous ce rapport. Ce n'est pas quand on n'a ni dot ni nom....

— Comment appelez-vous donc cela? interrompit Shelton, en touchant du bout de sa cravache la palette d'Angelica.

— Oh! dit-elle avec un soupir, vous oubliez qu'il faut être positif en affaires.... Au surplus, la délicatesse du comte nous met tous d'accord.

— Il ne pouvait pas faire autrement. »

L'arrivée de Gretly ayant mis fin à cette conversation, Shelton demanda des nouvelles de Kauffmann.

« Mon père est sorti avec le comte de Horn, dit Angelica; mais ils vont revenir, et vous leur feriez une aimable surprise en nous restant à dîner. »

Angelica craignait d'avoir manqué de circonspec-

tion, et elle voulait racheter sa faute par cette politesse. Shelton accepta par le même motif, du moins elle l'interpréta ainsi.

Il était en bottes, et voulait s'aller habiller; mais les deux cousines ne le laissèrent pas partir, et se chargèrent de renvoyer ses chevaux. Il resta donc, et, les deux absents étant revenus, on se mit à table. Pendant le dîner, Shelton fut d'une amabilité parfaite pour tous les convives, pour Frédéric comme pour Angelica; et, si c'était une contrainte qu'il s'imposait, elle fut longue, car il soutint consciencieusement son rôle toute la soirée.

Kauffmann était aux anges. Quoique plus optimiste que sa fille, tant de bonhomie dépassait toutes ses espérances. Son cœur était si plein de joie, qu'il éprouvait le besoin de l'épancher; et il lui tardait que cette charmante soirée finît, pour en pouvoir causer à son aise. Shelton lui fit donc un plaisir de plus lorsque, vers dix heures, il se leva pour se retirer. N'ayant pas eu la permission de renvoyer lui-même son cheval, il avait oublié de commander sa voiture, et il pria le comte de lui prêter la sienne; celui-ci, résistant à la tentation qu'il avait de rester, lui offrit de le ramener, et ils partirent ensemble.

« Eh bien! dit Gretly à sa cousine, pendant que son oncle reconduisait ses deux hôtes, j'espère que tu n'as pas à te plaindre du baronnet.

— Il a fait beaucoup de frais ce soir, dit froidement Angelica.

—Vraiment, il a encore mieux pris la chose que nous ne l'avions prédit.

— Oh! quant à ceci, tu me permettras de ne pas être de ton avis.

— Comment! tu n'es pas contente de lui?

— Non.

—Mon oncle, comment trouvez-vous la princesse? cria Gretly à Kauffmann, qui s'empressait de revenir en se frottant les mains : elle n'est pas contente du baronnet.

— Oh! alors, je n'ai plus rien à dire! s'écria le vieillard, laissant tomber ses bras de découragement.

— Mon père, quand vous aurez entendu mes raisons....

— Oh! sans doute! tu n'en manques jamais de raisons, quand il s'agit de te tourmenter.... Pas contente! dit-il en marchant à grands pas dans la chambre. Que te faut-il donc? Un homme que tu as refusé malgré son nom, son rang, son mérite, sa fortune; un homme qui a été assommé par des laquais, jeté en prison, et qui n'en témoigne pas la moindre rancune, et qui ne t'en fait pas moins bonne mine : cela ne te suffit pas? Tu te maries, et il reste l'ami de son rival : que veux-tu de plus? Est-ce qu'il n'a pas été adorable ce soir? est-ce qu'on n'aurait

pas cru qu'il était le préféré? et tu n'es pas contente?...

— Mais mon père....

—C'est inutile! c'est peine perdue! n'en parlons plus! Je renonce à raisonner avec toi; c'est à n'y pas tenir! c'est une manie, une maladie! cela n'a pas de nom! »

Le vieillard se lamentait encore, sans vouloir écouter sa fille, lorsqu'on annonça lady Mary Veertvort.

« Oui, mes amis, c'est encore moi, dit-elle. J'arrive de la campagne, et je n'ai pas voulu me coucher sans savoir des nouvelles de cette terrible entrevue! Eh bien! a-t-elle eu lieu?

— Vous riez, lady Mary, répondit Gretly; mais nous ne sommes pas contentes.

— Que me dites-vous là, ma chère? repartit lady M. Veertvort d'un ton plus sérieux.

— Quand je dis nous, j'entends la princesse.

—Voici qui me rassure.... Eh bien! ma mignonne, qu'est-il donc arrivé?

— De grâce! milady, s'écria Kauffmann, qu'il n'en soit plus question! La patience d'un saint n'y résisterait pas.

—Chère lady, venez à mon secours, dit Angelica. On me jette la pierre, et je n'ai pas la permission de me défendre.

—Voyons, mon cœur, expliquez-vous; monsieur

Kauffmann me promet de ne pas vous interrompre. »

Kauffmann, pour tout signe d'assentiment, se contenta de hausser les épaules, sans discontinuer sa promenade.

« Sir Francis sort d'ici, dit Angelica; il a dîné et passé la soirée avec nous; il a été charmant ce soir, charmant à dîner....

— Eh bien! dit Kauffmann infidèle à la convention.

— Chut! dit lady Mary Veertvort.

— Eh bien! cela n'empêche pas, repartit Angelica, qu'il n'ait été tout autre dans l'entrevue que j'ai eue seule avec lui.

— Oh! c'est cela! dit Kauffmann, parce que nous n'y étions pas....

— Mais moi, j'y étais, dit Gretly.

— C'est-à-dire dans la galerie.

— Dans la galerie, soit; mais j'ai à peu près entendu tout ce que vous avez dit, et je ne comprends rien à la conclusion que tu en tires.

— Mais, ma chère, la physionomie modifie le sens des paroles, et tu n'étais pas à même de voir celle du baronnet.

— Ceci est possible, reprit lady Mary Veertvort; mais faites-nous part, ma belle, de ces symptômes alarmants. A-t-il versé des pleurs de dépit?

— Si vous ne reconnaissez le dépit qu'à ces sortes

de symptômes, je me tiens pour battue; mais s'il peut se manifester à beaucoup moins de frais, souffrez que je persiste....

— D'accord, mon cœur; mais enfin faites-nous apprécier ces nuances : dites-nous quels éclairs fugitifs ont trahi le secret de ce cœur ténébreux. D'abord, comment a-t-il reçu la première nouvelle ?

— Il est arrivé, la sachant.

— Par qui ?

— Par le comte.

— Comment? ce petit bavard n'a pas pu tenir sa langue ?

— Nous ne lui avions pas demandé le secret, chère lady, et il était naturel qu'il donnât ce témoignage de confiance à sir Francis.

— Et puis, un amoureux! reprit lady Mary. A chaque personne qu'il rencontre, je suis sûre qu'au lieu de lui dire bonjour, il dit : « Je vais me marier.... » Et, quoique prévenu, Shelton n'a pu vous cacher son dépit ?

— Non, chère lady; il n'a pu le cacher. »

A l'appui de cette assertion, Angelica se mit à raconter son entrevue dans les moindres détails, ajoutant après chaque phrase des commentaires sur les inflexions de la voix et sur le jeu involontaire de la physionomie.

« Avez-vous fini, ma belle? demanda lady Mary Veertvort.

— Oui, chère lady.

— Eh bien! mon enfant, je vous ai bien écoutée, vous ne pouvez pas dire le contraire; et je vous déclare que, dans tout ce que vous me dites, il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

— C'est évident! s'écria Kauffmann.

— Chut! monsieur Kauffmann! Je le dis, ma mignonne, et je le prouve. Procédons par ordre, comme les avocats. Premier grief : Vous demandez à Shelton ce qu'il pense de votre mariage, et il répond qu'il n'y a pas de conseils à donner dans une affaire de goût. Mais c'est la vérité.

— Oui, lady Mary, mais il ajoute : « Vous savez que « je connais bien mal les vôtres. »

— Eh bien! mon cœur, c'est encore la vérité.

— Sans doute; mais cette vérité, c'est le dépit qui la lui arrache.

— Eh non! ma chère; c'est une manière polie de vous dire que votre question est saugrenue. A-t-on jamais vu demander à quelqu'un son avis sur un parti pris, et, qui pis est, sur un mariage arrêté? Tenez, dans votre intérêt, croyez-moi, passons à un autre article. Deuxième grief. Il a terminé un éloge assez complet du comte par la remarque qu'il était catholique, et, selon vous, c'était dire : « Je n'oublie pas que j'ai été refusé comme « protestant. » Sans doute, ma chère, le mot peut se traduire ainsi; mais n'est-ce pas en torturer le

sens, et mon interprétation n'est-elle pas plus naturelle : « Je ne vois aucune objection ; le comte « vous convient parfaitement ; il a telles et telles qua- « lités dont voici l'énumération ; enfin il en a une qui « les couronne toutes, une indispensable à vos yeux, « une dont l'absence annulerait toutes les autres, une « qu'il est extraordinaire qu'il possède, car il est « Suédois : il est catholique. » Si vous permettez, nous allons aborder le troisième paragraphe, celui relatif à l'âge. Vous lui dites : « Le comte est trop « jeune pour moi ; » autre proposition tant soit peu saugrenue, ma toute belle. Vouliez-vous qu'il vous répliquât : « Oui, vous êtes trop vieille ! » C'eût été faux et grossier. Au lieu de cela, il vous a répondu en homme de bon sens et de bonne compagnie, en homme qui rend justice à la pureté de votre cœur et à l'immoralité précoce de nos jeunes gens. Que ce soit son expérience qui l'ait mis en état de dire des choses aussi justes, je n'en disconviens pas ; mais pourquoi lui prêter d'autres intentions qu'à nous, lorsqu'il tient le même langage ? Enfin et, si je ne me trompe, ceci est le dernier grief, il vous a engagée à ne pas vous marier avant la conclusion des affaires du comte ; eh bien ! il vous a encore dit là ce que nous vous disons tous, ce que le comte lui-même a été le premier à sentir, il faut lui rendre justice. Un mariage n'est pas une plaisanterie ; c'est une affaire, une affaire fort

grave et qu'on ne saurait trop calculer. Le baronnet vous a donné un conseil d'ami, d'homme raisonnable. S'il a insisté sur ce point, c'est qu'il sait, aussi bien que nous, jusqu'à quel excès vous poussez le désintéressement; témoin cette malheureuse commande que vous avez eu la sottise d'abandonner. Vous prétendez que tout cela est du dépit; mais s'il en avait eu, que devait-il faire? flatter toutes vos faiblesses, endormir votre prévoyance, afin de pouvoir, en cas de malheur, se frotter les mains, et être vengé de votre refus par vos regrets. Voilà quelle serait sa conduite, s'il avait de la rancune. La preuve pour moi qu'il n'en a pas, c'est qu'il vous a paru en avoir. C'est un homme très-fin, qui se possède parfaitement; il était averti; il avait le temps de calculer ses gestes et ses paroles : s'il avait eu du dépit, vous n'en auriez pas eu le moindre soupçon.

— J'avoue, dit Angelica, que j'ai été toute surprise de lui voir si peu d'empire sur lui-même.

— Vos préventions, mon ange, expliquent tout. Voyez jusqu'où elles vont. S'il accepte votre invitation à dîner, c'est qu'il sent que sa mauvaise humeur l'a emporté trop loin. Il n'y a pas jusqu'à son amabilité dont vous ne fassiez un argument contre lui. En vérité, de toutes les femmes injustes, vous êtes la plus ingénieuse.

— Et vous, milady, la plus éloquente. Je ne m'a-

viserai pas de lutter avec vous; mais permettez-moi de persister dans mon opinion.

— C'est, en général, comme cela que finissent toutes les discussions, ma chère. Mais prenez garde, pourtant ! vous devenez d'une fatuité sans pareille. Vouloir, à toute force, que ce pauvre baronnet soit inconsolable de votre refus! Eh! ma chère enfant, tous les jours on découvre des remèdes contre les maladies les plus dangereuses, contre la petite vérole elle-même : il n'y aurait donc que les blessures de vos beaux yeux qui seraient incurables!... Ah! si je voyais Shelton dépérir, si je le savais menacé le moins du monde d'un anévrisme, d'une maladie de foie, je reconnaîtrais que vous avez un prétexte pour parler ainsi; mais quoi ! il n'a jamais eu meilleure mine. Est-ce qu'il n'a pas bien dîné chez vous ?

— Si fait, dit Gretly.

— Est-ce qu'il néglige la politique? est-ce qu'il n'est pas assez occupé de ses affaires? Allons, ma mignonne, vous vous flattez. J'en suis désolée pour votre vanité; mais vous ne courez pas le moindre danger, et vous pouvez dormir parfaitement en repos.

— Je n'ai jamais prétendu, lady Mary, que le dépit du baronnet fût de nature à troubler ma sécurité.

— Eh! que ne le disiez-vous plus tôt, ma char-

mante ? Voilà deux heures que j'écorche ma poitrine et vos oreilles ; je m'en serais bien gardée, si j'avais su que c'était une affaire de pure curiosité. Enfin, tant mieux ! tant mieux ! n'en parlons plus ! Adieu, voici minuit qui sonne, et je me reprocherais de retarder plus longtemps votre sommeil, maintenant que je sais qu'il doit être si paisible. »

Lady Mary Veertvort, tout en parlant, avait baisé les deux cousines au front, et elle partit sans vouloir écouter aucune réponse. Il était tard : elle avait épuisé la discussion ; personne ne se sentait disposé à prolonger la soirée : le vieillard, et les deux jeunes filles remontèrent dans leurs chambres.

Les gens de bonne foi peuvent, comme d'autres, s'obstiner dans une discussion ; mais laissez-leur le temps de réfléchir, et ils ne tarderont pas à plaider contre eux-mêmes : heureux quand, par conscience, ils n'abandonnent pas la vérité pour l'erreur.

« Il faut bien que je me trompe, se dit Angelica lorsqu'elle fut seule ; personne n'est de mon avis. Le passé m'a rendue soupçonneuse. Probablement j'aurai mal interprété les paroles de sir Francis. Mon Dieu ! qu'il est difficile d'être juste ! »

Elle s'était donné tort, moins par conviction

réelle que par défiance d'elle-même, lorsqu'un nouveau fait sembla justifier sa première supposition. Un matin, à déjeuner, on lui remit une lettre qui venait d'arriver par la poste. A peine l'eut-elle ouverte, qu'elle devint pâle et tremblante.

« Qu'as-tu donc? » s'écrièrent à la fois son père et sa cousine.

Elle leur tendit le papier en silence. Ils y lurent ce qui suit:

« Une personne qui s'intéresse à vous croit de-
« voir vous avertir d'être sur vos gardes. Votre con-
« fiance est mal placée. Ne vous hâtez pas de vous
« préparer des regrets éternels. Le temps est le
« meilleur des conseillers. Si cet avis est anonyme,
« n'en accusez que votre partialité : quand vous au-
« rez ouvert les yeux, on se fera connaître. »

« Eh bien? dit Angelica, que pensez-vous de cela? »

Kauffmann reprit le billet, le lut de nouveau, regarda l'adresse, chercha à reconnaître l'écriture, qui évidemment était déguisée, et répondit:

« En vérité, je ne sais qu'en penser.

— Et toi, Gretly?

— Moi non plus; mais, si tu veux, ma chère, je te dirai ce que tu en penses. Tu crois que la lettre est du baronnet.

— Du baronnet! s'écria Kauffmann; le crois-tu réellement, mon ange?

— Plaise à Dieu que je me trompe! dit Angelica.

— C'est un vœu tout exaucé, ma chère, répliqua Gretly. Sir Francis est un homme d'honneur, un homme de bonne compagnie, et il n'écrit pas de lettres anonymes.

— Sir Francis, ma bonne amie, se croit trop haut placé pour pouvoir déroger. C'est un cerveau logique qui ne voit que son but.

— Et ce but, quel serait-il selon toi?

— Accuse-moi de fatuité, comme a fait lady Mary; mais vous ne m'ôterez pas de la tête qu'il a du dépit de mon mariage, et qu'il veut gagner du temps, afin de le contrecarrer.

— C'est la première fois que j'entends mettre en doute l'esprit de sir Francis.

— Qui te dit que je le mette en doute?

— Et que fais-tu donc?... à moins qu'il n'en soit de l'esprit comme de l'honneur, et que, lorsqu'il est bien avéré qu'on en a, on n'ait la permission de n'en plus faire usage. Il faut convenir qu'une lettre anonyme est un expédient heureusement choisi. Comment! le baronnet, qui a du tact et qui te connaît très-bien, compterait sur de pareilles insinuations pour discréditer le comte! Réfléchis donc un peu, est-ce possible? »

Angelica ne répondait point, et traçait machinalement avec sa cuiller des figures invisibles sur

son assiette. Kauffmann, qui n'avait cessé de relire le billet, crut devoir donner son opinion.

« Je ne sais pas, dit-il, si sir Francis est l'auteur de cette lettre, je ne le crois pas; mais ce que je sais, c'est qu'un avis est un avis, et qu'il ne faut pas faire fi de celui-ci.

— Oh! mon père! s'écria Angelica, de l'accent le plus pénétré.

— Ah! tu crois? dit le vieillard interdit.

— Tu ne retarderas donc pas ton mariage? demanda Gretly.

— Je l'avancerais plutôt!

— Je m'attendais à la réponse, un enfant l'aurait prévue: et tu voudrais que sir Francis se trompât aussi lourdement! Mais plus il a les intentions que tu lui prêtes, moins il peut avoir écrit cette lettre.

— De qui est-elle donc? dit Kauffmann, qui n'en pouvait détacher ses yeux.

— De qui, mon oncle? je n'en sais rien.... apparemment de quelqu'un qui est pressé d'aller à la noce.... Eh mais!... quel trait de lumière!... Les amoureux sont bien rusés. Si c'était le comte lui-même....

— Pourquoi pas moi? dit Angelica.

— L'un ou l'autre, dit Gretly, plutôt que le baronnet.

— Soit; mais c'est faire trop d'honneur à cette lettre que d'en parler si longtemps, dit Angelica en

se levant de table. Déchirez-la, mon père, et qu'il n'en soit plus question. »

Kauffmann se disposait à serrer le papier dans sa poche. Docile, comme toujours, à la voix de sa fille, il n'hésita pas à en faire le sacrifice, et le présenta d'un air héroïque à la flamme du réchaud qui maintenait l'eau bouillante pour le thé. Évidemment il pensait à Mucius Scévola.

Mais il n'était pas de ceux qui craignent de ternir une belle action en en retirant quelque profit; et le jour même, s'étant trouvé seul avec le comte, il ne crut pas devoir laisser échapper cette occasion de faire valoir la délicatesse de sa fille. Il entendait la plaisanterie : il n'avait pas pris au sérieux celle de sa nièce. Sa confidence ne pouvait donc produire qu'un excellent effet.

Elle jeta Frédéric dans un trouble qui l'empêcha de répondre; mais Kauffmann ne s'en aperçut point. Il était tout occupé à foudroyer de son mépris les lettres anonymes.

Dès que Frédéric put s'esquiver, il courut chez Shelton, et se hâta, tout hors d'haleine, de lui confier le sujet de ses alarmes.

« Voilà ce qui vous met dans un tel émoi? demanda Shelton en souriant.

— Mais, dit Frédéric déconcerté, il n'est pas agréable de se savoir des ennemis, dans ma position surtout.

— Des ennemis qui écrivent des lettres anonymes s'avouent si impuissants, qu'ils ne sont à craindre dans aucune position. Et puis des ennemis, n'en a pas qui veut. Rien n'enfante la haine comme le bonheur. C'est que vous faites envie, si l'on vous attaque.

— Vous croyez donc que j'ai tort de m'inquiéter ?...

— Je crois, mon cher Frédéric, que, si cette lettre est d'un ennemi, c'est d'un ennemi de miss Kauffmann.

— Miss Kauffmann !... Un ennemi !...

— Oh ! sans doute ! elle ne peut en avoir, n'est-ce pas ?... Mais, heureusement pour vous, tout le monde n'est pas amoureux de votre maîtresse. C'est peut-être quelque artiste jaloux, quelque galant rebuté qui justifie ce dédain par la vengeance qu'il imagine.... Que sais-je ? je ne puis me salir la pensée de toutes les suppositions que fait naître une lettre anonyme.

— Vous ne regardez pas comme un malheur de voir semer sur soi des soupçons dans l'esprit des gens qu'on aime ?

— Est-ce que vous n'avez pas été aussi bien reçu que de coutume à Golden-Square ?

—Oh ! si fait ! mieux que jamais.

— Eh bien ! plaignez-vous donc, enfant que vous êtes ! vous avez, il faut en convenir, des ennemis

bien dangereux ! Je serais plutôt tenté de croire qu'ils ont voulu vous rendre service. »

Frédéric avait toute confiance en Shelton. Il s'en retourna parfaitement tranquillisé. Une seule chose l'embarrassait : c'était sa contenance vis-à-vis d'Angelica. Devait-il lui parler de cette lettre? Elle lui avait déjà donné l'exemple de la réserve ; mais leur position était bien différente : c'était délicatesse à elle de se taire ; mais lui, n'aurait-il pas l'air de craindre un éclaircissement?

Il était dans cette incertitude, lorsqu'il en fut tiré par un billet de Kauffmann, qui lui recommandait de ne parler ni à Angelica ni à Gretly de la conférence qu'ils avaient eue ensemble, et d'oublier l'existence de la lettre anonyme.



XIV

Le caractère de Gretly avait certains rapports avec celui de lady Mary Veertvort, et elles différaient rarement de manière de voir dans les délibérations dont Shelton était l'éternel objet. La lettre anonyme fournit un nouvel exemple de l'analogie de leurs idées. Les soupçons d'Angelica avaient été combattus victorieusement par sa cousine; la vieille dame ne voulut même pas les écouter.

« Une lettre anonyme ! et vous en cherchez l'auteur?... mais ce ne peut être qu'un laquais, ma chère ! vous en avez chassé un l'an dernier: voilà votre homme.... ou bien, c'est cette pécore de fille qui vous a quittée à la même époque. »

Angelica, réduite au silence plus que convaincue, s'était promis d'observer Shelton. Elle remarqua que, depuis la réception de cette lettre, il venait beaucoup plus fréquemment la voir. Était-ce pour juger l'effet de sa ruse? L'instinct disait oui; mais la réflexion disait non. Sans doute il était peu scrupuleux, mais il avait trop de jugement pour

croire à l'efficacité d'un stratagème si misérable. Il eût donc été pleinement justifié, si, les preuves détruites, l'impression l'eût été aussi.

Néanmoins, par esprit de justice autant que par prudence, Angelica eut grand soin de ne point changer de façons d'être avec lui, et se contenta de faire des vœux pour qu'une prompte conclusion des affaires du comte permît de hâter le mariage et de couper court aux espérances ténébreuses des donneurs de conseils. Mais c'était comme une fatalité ! jamais le comte n'était resté si longtemps sans nouvelles de Suède.

Si elle n'avait eu ce motif secret d'impatience, elle ne se serait point préoccupée de ce retard. Il n'avait rien qui dût surprendre. Outre les accidents toujours possibles en mer, les communications n'étaient ni fort sûres, ni fort régulières, et il n'était pas rare de voir des lettres s'égarer. Frédéric interprétait ainsi le silence de son agent ; mais il n'osait guère plus qu'elle en témoigner de regrets. On n'aurait qu'à y voir un désir qui, malgré tout son amour, était bien loin de son cœur, le désir indélicat de se marier sans plus différer, au mépris de la convention qui seule rassurait sa conscience !

En attendant qu'il fût possible de célébrer le mariage, c'était une consolation que d'en parler ; et on ne se la refusait point à Golden-Square,

lorsqu'on était en famille, ou entre gens au fait du secret. C'était un si riant avenir! c'étaient de si riches espérances! le rang, la fortune, l'indépendance, les joies de l'amour et de l'amitié!

On continuerait à vivre ensemble. Mais où iraiton demeurer? en Italie! Kauffmann avait eu beau insister pour que le comte se rendît d'abord à Stockholm et présentât la comtesse à la cour, il avait été seul de cet avis. Les jeunes gens s'étaient prononcés tous trois pour le Midi et pour la vie nomade.

Le lieu de l'habitation fixé, on réglait la dépense du ménage. Le chiffre approximatif de la succession était connu par les dernières nouvelles de Suède; et sur cette base, Gretly tenant la plume, on dressait les articles du budget. Kauffmann alors, prenant sa revanche, dominait à son tour la discussion, et donnait à ses enfants force préceptes d'économie domestique. Frédéric et Angelica apportaient à ces leçons la même inexpérience, la même inaptitude, et c'était à qui des deux arracherait le plus de soupirs et d'exclamations au vieillard. Aussi ils furent bientôt déclarés incapables d'administrer leur fortune, et assistèrent plus qu'ils ne prirent part aux délibérations de l'oncle et de la nièce, qui, d'un commun accord, s'étaient proclamés seuls juges compétents.

Cependant il était un droit auquel Frédéric



n'avait point voulu renoncer, en dépit de toutes les objections : c'était d'assigner une pension à son beau-père et à sa chère petite cousine, et il l'avait fait avec la générosité d'un jeune homme et d'un amoureux.

C'est à former ces charmants projets, toujours les mêmes et toujours nouveaux, que se passaient la plupart de leurs soirées. La présence de Shelton n'y apportait aucun empêchement : car, si Angelica évitait alors, sans affectation, tout ce qui avait rapport à son mariage, pour obtenir de Frédéric la même réserve il aurait fallu lui donner des explications impossibles.

Dans plusieurs de ces conversations, Frédéric avait demandé à Gretly si l'oncle Michel ne viendrait pas à Londres pour la noce, et chaque fois celle-ci avait promis de lui écrire, et n'en avait rien fait par discrétion. Malgré le désir extrême qu'elle avait de revoir son père, elle craignait que l'honnête fermier, avec ses manières de campagnard, ne mît Angelica mal à l'aise vis-à-vis du comte. Cependant, un soir que pour la dixième fois elle cherchait à s'en tirer par une défaite, elle fut mise au pied du mur. Sir Francis avait une occasion de faire parvenir la lettre : Frédéric, pour prévenir tout faux-fuyant, prit, séance tenante, une plume et du papier, et commença à écrire les premières lignes, dans lesquelles il pria son futur oncle de lui

faire l'amitié de venir assister au mariage ; puis il passa la plume à Angelica qui, en quelques mots tendres et pressants, joignit ses intances à celles de son futur.

Excité par l'exemple, Kauffmann voulut aussi, en qualité de frère aîné, ajouter son apostille à cette pétition collective; mais il n'avait plus la rédaction très-facile, le bruit de la conversation le troublait, et sa fille l'engagea à remettre ses écritures au lendemain. Il persista : il n'aurait pas le temps le lendemain, il serait forcé de sortir tout de suite après déjeuner, pour faire une commission que lui avait donnée Zucchi. A force donc de persévérance, il finit par accomplir sa tâche ; et la lettre, ainsi commencée, fut remise à Gretly, qui prit l'engagement formel de la continuer le lendemain matin et de l'avoir finie avant midi et demi, heure à laquelle le baronnet l'enverrait chercher.

Le lendemain Kauffmann était parti depuis quelque temps, et Gretly était encore dans l'atelier à babiller avec sa cousine, lorsqu'on les prévint que sir Francis demandait si on pouvait le recevoir.

« Faites monter, » dit Angelica.

Le domestique sortit.

« Ah ! mon Dieu ! et ma lettre que j'oublie ! » s'écria Gretly, se levant précipitamment.

— Va vite l'écrire ! je me charge de t'excuser.

— Je me dépêcherai. »

Angelica était restée seule; mais ses soupçons contre sir Francis n'allaient pas jusqu'à craindre ce tête-à-tête : Gretly d'ailleurs ne tarderait point à revenir.

« Je ne vous dérange pas? dit Shelton en entrant.

— Point du tout; mais je vous demande pardon pour ma cousine : elle n'a pas encore achevé sa lettre.

— Elle n'est pas dans son tort : il n'est pas midi et demi; c'est moi qui suis venu de trop bonne heure.

— Est-ce qu'hier vous nous aviez promis de venir vous-même?

— Non, je devais envoyer; mais ce matin je me suis décidé à partir, et j'ai voulu vous faire mes adieux.

— Vous partez?

— Oui, dans quelques heures.

— Et où allez-vous donc?

— A Portsmouth, d'abord.

— Et de là, est-ce que vous comptez vous embarquer?

— Peut-être bien : j'ai besoin de me dépayser.

— Êtes-vous malade?

— Oui, je suis malade.

— Mais pas sérieusement?

— Un médecin dirait que non.

— S'il en est ainsi, vous n'êtes pas bien à plaindre.

— Vous trouvez?

— Du moins j'espère que le changement d'air vous fera du bien. C'est un remède souvent fort efficace.

— N'est-ce pas? vous êtes d'avis que je m'éloigne: les gens malades sont déplacés à une noce! »

Ses paroles, son accent, sa physionomie, inquiétèrent Angelica. Ils causaient debout : elle recula involontairement de deux pas vers la sonnette, en lui demandant ce qu'il voulait dire, et sans trop savoir elle-même ce qu'elle disait.

« Ce que je veux dire? s'écria-t-il. Je veux dire que je vous aime! voilà ma maladie! ma maladie incurable! »

Au premier mot de cet aveu, Angelica effrayée s'était élancée vers la cheminée; mais lorsqu'elle eut la main sur le cordon de la sonnette, elle s'arrêta. Sir Francis n'avait pas bougé, et la regardait avec un abattement résigné, qui la rendit confuse de son mouvement.

« Ah! voilà comme vous pardonnez! dit-il.

— Pardonner n'est pas oublier.

— Ni se souvenir être juste, miss Kauffmann. Les temps sont bien changés! ne me jugez pas sur le passé : je n'en ai gardé que mon fatal amour.

— De grâce, monsieur!... Aujourd'hui, moins que jamais, je puis vous entendre.

— Vous le pouvez, madame, vous le pouvez sans crainte! Je dirai plus, vous le devez : car, en m'accusant, vous m'avez donné le droit de me justifier.

— Qui vous dit, monsieur, que je vous accuse?

— Regardez, madame, où vous êtes. »

Angelica ne répondit point. Elle se rapprocha lentement, et prit un siége. Sir Francis s'assit comme elle, mais à une distance respectueuse, et poursuivit :

« Vous vous offensez d'une parole qui échappe, miss Kauffmann, et vous ne savez aucun gré des efforts qu'on a faits pour la retenir. J'ai autant de fierté qu'un autre, et si vous me voyez vaincu, sachez que ce n'a pas été sans combats. Depuis un an, que n'ai-je pas mis en œuvre pour vous oublier? Je me suis arraché de Londres. Je suis parti pour la Suède. J'ai eu le malheur d'y voir mourir un ami qui m'était bien cher; mais le chagrin a été aussi impuissant que l'absence, et je suis revenu plus fou que jamais. Cependant j'ai résisté au désir de vous voir. J'ai été m'enterrer tout l'hiver à la campagne. Je me suis fait le précepteur d'un écolier. J'ai appelé à mon aide la politique. Je me suis occupé de mes affaires personnelles avec la minutie d'un intendant rapace. J'ai cherché à éveiller en moi l'ambition, l'avarice, à me guérir d'une passion noble, qui aurait dû faire le bon-

heur de ma vie, par des passions desséchantes et mesquines. Peine perdue! l'éloignement avait été sans effet : j'ai résolu de m'accoutumer à votre présence. Je suis revenu; je vous ai revue; et je ne crois pas qu'aucune parole, aucun geste, aient trahi mon secret. Ce n'est pas tout: j'ai vu naître l'amour du comte, j'en ai suivi pas à pas les progrès, et je me suis contenu! J'ai vu cet amour passer de son cœur dans le vôtre, et je n'ai rien dit! Un soir, je vous ai entendu tous les deux échanger vos aveux sur la Tamise, et je n'ai rien dit! Je n'ai pas cessé de traiter Frédéric comme mon ami, comme mon fils. Oui, je me suis inspiré pour lui des sentiments paternels, afin de me rendre impossible toute rivalité avec lui, afin de me consoler par l'idée de son bonheur. Enfin, j'ai vu votre bague à son doigt, cette bague pour laquelle j'aurais donné tout au monde!... et c'est moi qui, à dessein, l'ai fait remarquer à lady Mary, afin d'accélérer la demande de mariage, et de me retirer ce dernier prétexte d'espoir. Cette ruse a réussi, le mariage a été convenu, et j'ai continué à cacher de mon mieux la lutte déchirante que soutenait mon cœur. Eh bien! tant d'efforts, tant de calculs, tant de courage, je puis le dire, tout a été inutile. J'aime plus que jamais, et voilà que le fruit lui-même d'une si longue discrétion est perdu! Ma seule consolation était de vous cacher ma faiblesse, ma

démence ; et un mot, une seconde ont détruit le labeur douloureux de toute une année! »

Shelton aurait pu parler longtemps encore sans qu'Angelica songeât à l'interrompre. Elle était frappée de stupeur, et croyait rêver en écoutant cette justification imprévue d'une conduite, objet de tant de doutes et d'erreurs. Cependant, lorsqu'il se tut, et qu'elle le vit, la main sur ses yeux, s'absorber dans de sombres méditations, elle crut devoir faire un effort, et essayer, malgré le trouble de ses idées, de rompre ce silence pénible. Mais, dès les premiers mots, l'émotion lui coupa la voix. Le son de cette voix avait suffi pour relever sir Francis de son accablement, et il reprit :

« Je sais ce que vous allez me dire. Tous les reproches que vous pouvez me faire, je me les suis faits moi-même. Je sais qu'il fallait continuer de me taire. Je sais que ma faiblesse aujourd'hui est moins pardonnable que jamais. Je sais qu'il est affreux d'avoir laissé grandir cet amour dans le cœur du comte, et de me jeter tout d'un coup à la traverse ; que je prends l'odieux d'un aveu qui n'a aucune chance de succès, que je suis sans espérance, sans ressource : je le sais ! Mais que voulez-vous ? Mon secret m'étouffe ! il faut qu'il sorte ! Je ne vous demande pas de l'amour, c'est impossible ! de la pitié, je n'en veux pas ! Je ne vous demande rien ! Je souffre et je veux me plaindre ! Je vous

vois passer aux bras d'un autre, et il faut que je pousse un cri de désespoir! Vous vous brouillerez avec moi! vous me chasserez! je m'y attends, je m'attends à tout! Vous me ferez un ennemi mortel du jeune homme que je me suis accoutumé à regarder comme mon enfant! Eh bien! tant mieux! Il y a des moments où j'oublie le passé, où je suis tenté de lui redemander cette vie que je lui ai sauvée, où je voudrais fouiller dans son cœur pour en arracher votre amour! »

L'expression de ses traits était terrible. Angelica, éperdue, se leva en poussant un cri d'horreur.

« Monsieur, si vous avez le moindre honneur, si vous ne voulez pas ma mort, jurez-moi de ne rien entreprendre contre la vie du comte! Je connais votre fatale adresse aux armes.

— Je vous le jure! miss Kauffmann, dit Shelton en lui prenant la main d'un air plus calme. Vous pouvez être tranquille; je n'oublie pas mes serments.

— J'en ai eu la preuve, monsieur, dit-elle sans retirer sa main. Vous me donnez donc votre parole?...

— De ne point provoquer le comte.

— Et de ne point accepter de duel avec lui?

— Et de ne point accepter de duel avec lui.

— Je vous remercie, monsieur, » dit-elle, et elle fondit en larmes.

En ce moment ils entendirent la voix de Gretly qui chantait en descendant de sa chambre. Angelica s'essuya les yeux à la hâte.

« Et vous me promettez, dit-elle à Shelton, qu'il ne saura rien de ce qui s'est passé entre nous?

— Tâchons, miss Kauffmann, de l'oublier nous-mêmes? »

La porte s'ouvrait: Angelica se rassit à contre-jour, et sir Françis alla au-devant de Gretly. Elle tenait en main une lettre et une montre.

« Sir Francis, dit-elle, je suis fâchée de vous avoir fait attendre; mais voici mon excuse. »

Et elle lui présenta la montre qui marquait midi et demi.

« Je le sais, miss Gretly, je suis venu trop tôt. Mon excuse à moi, c'est que je vais partir à l'instant pour Portsmouth.

— Quelle idée subite?

— Je vais reconduire un marin de mes amis qui s'embarque dans ce port.

— Alors vous ne serez pas longtemps absent?

— Quelques jours. Adieu! l'heure me presse, et je ne puis rester davantage.

— Vous nous quittez déjà! mais je ne vous ai pas vu. Voilà qui m'apprendra à ne plus faire la paresseuse, et à ne pas attendre au dernier instant pour écrire mes lettres!

— Je vous reconnais, dit Shelton, pour le plus courtois de mes ennemis. Au revoir! »

Il prit la lettre de Gretly, baisa la main des deux cousines, et se retira.

A peine la porte se fut-elle refermée, qu'Angelica saisit le bras de Gretly, et, avec tous les signes de la plus grande agitation, lui raconta ce qui venait d'arriver.

« En vérité! dit Gretly. Quelle dissimulation!

— Eh bien! dit Angelica, tu vois que j'avais raison contre vous tous, lorsque je vous soutenais qu'il couvait quelque arrière-pensée. J'avais bien remarqué que la nouvelle de mon mariage lui causait du dépit.

— Tu pourrais même dire du chagrin. Mais avoue à ton tour que, par le fait, tu avais tort de t'alarmer, puisqu'il ne nourrissait aucun projet dangereux, et qu'il ne cherchait à te cacher que sa passion.

— Tu connais son orgueil, la force de son caractère. Songe donc quelle doit être la violence d'une passion capable de lui arracher un tel aveu!

— Il est vrai; mais il faut lui savoir d'autant plus de gré de l'avoir combattue avec énergie. Au total, il en est resté maître, sauf cet aveu qui, encore, nous met sur nos gardes.

— Pourra-t-il toujours se dompter? Et s'il écoute une mauvaise inspiration? si tous ces calculs, toutes

ces ruses, toute cette persévérance, il les met aux ordres de sa frénésie?... comment veux-tu que je ne frémisse pas à cette idée? Suis-je en état de lutter contre un tel homme? Songe donc, moi qui me croyais en sûreté, j'étais à sa merci! Il lisait dans nos yeux; pas une de nos paroles, pas un de nos gestes ne lui échappait. Je l'avais pour confident, sans m'en douter. Que dis-je? il savait mon secret avant moi-même. Nous nous supposions libres, et nous étions ses esclaves. Tous nos pas étaient dirigés par lui!

— A la condition pourtant de ne vous mener qu'où vous vouliez aller.

— Ah, ma chère! s'il lui était venu à la pensée de m'aliéner le cœur du comte, avec l'empire qu'il a sur lui....

— Peut-être.... Mais tiens-lui donc compte de ce qu'il ne l'a pas fait! C'est une preuve incontestable de sa loyauté. Vraiment, tu ne te mets point assez à sa place. Il n'y a pas beaucoup d'amoureux qui se conduiraient avec la même générosité, qui résisteraient avec la même constance. Que ce soit par orgueil, je ne dis pas non; mais vive l'orgueil, quand il fait faire de belles choses! Conviens-en, ce pauvre baronnet mérite de la compassion et de la reconnaissance.

— Hélas! s'il en est ainsi, je le plains de toute mon âme! Mais toutes vos paroles ne me tranquil-

lisent pas : je ne me croirai en sûreté que lorsque je serai mariée et bien loin de l'Angleterre.... Et ces affaires qui ne finissent pas !... Mon Dieu ! je voudrais bien voir lady Mary, pour lui conter tout ceci.

— Allons chez elle.

— Mais le comte va sans doute venir.

— Eh bien ! il attendra. Viens ! viens ! mettons nos chapeaux, et partons vite ; nous en serons plus tôt revenues. »

Lady Mary n'était point encore sortie, et elle était seule : elles purent lui conter leur grande nouvelle. La vieille dame eut peine à en croire ses oreilles ; quant à son avis, Angelica l'avait déjà entendu de la bouche de Gretly.

« Et que comptez-vous faire, ma belle ?

— Que voulez-vous, chère lady ? vivre de résignation et d'inquiétude.

— Mais point du tout, ma chère ; il faut vous marier.

— Me marier ?

— Eh, sans doute ! Ou Shelton est de bonne foi, ce que j'espère pour lui et pour nous, et nous devons venir au secours de son courage, ne pas laisser à ses forces le temps de s'épuiser ; ou bien il est de mauvaise foi, et il faut prévenir ses piéges.

— C'est de la dernière évidence, dit Gretly.

— C'est, reprit lady M. Veertvort, le seul moyen

de guérir le baronnet de son amour, vous de vos terreurs, et moi des maux de nerfs que me donne la lenteur de vos affaires.

— Mais vous savez, chère lady, que le comte a eu la délicatesse d'exiger que notre mariage n'ait lieu que lorsqu'il sera mis en possession de sa fortune.

— Je le sais fort bien, mon cœur; mais c'est une précaution prise dans votre intérêt, et non dans le sien : si vous y renoncez, le comte n'a que des remercîments à vous faire.

— Lady Mary, il s'est fait de cette mesure un cas de conscience....

— C'est très-honorable, mais il entendra raison.

— Dieu sait combien de temps il peut encore rester sans nouvelles de son pays! dit Gretly.

— Et Dieu sait pourquoi il n'en reçoit pas! dit Angelica. Toutes les lettres sont adressées à sir Francis, et, s'il les supprime pour se donner le temps de dresser ses batteries....

— Je ne vous comprends pas, ma chère! il n'y a donc pas une minute à perdre.

— Je ne dis pas le contraire, répondit Angelica en rougissant.

— A la bonne heure, ma mignonne.

— Seulement, je ne sais pas comment nous pourrons obtenir du comte....

— Je voudrais bien voir qu'il se fît prier!

— Mais quelle raison lui donnerez-vous, chère lady?

— La première venue, ma belle. Vous vous faites un monstre de tout! est-ce qu'il n'est pas amoureux?

— Mais, chère lady, n'est-ce pas, vous ne lui donnerez pas la véritable?

— Bien entendu : il ne faut pas le commettre avec Shelton; et puis la confidence serait un peu tardive.

— Et vous ne lui direz pas que c'est moi qui veux presser le mariage?

— C'est pourtant la vérité, hypocrite! Avec son air candide, elle aurait inventé la diplomatie.

— Songez donc, lady Mary, si le comte allait s'imaginer que c'est par intérêt....

— C'est là l'opinion que vous avez de son tact?... taisez-vous, ou je douterai du vôtre.

— Tu serais la cupidité même, dit Gretly, qu'amoureux comme il est, le comte n'en verrait rien.

— Mais, à son défaut, d'autres pourraient le supposer.

— Soit, dit lady Mary qui n'aimait pas les discussions, nous trouverons un autre expédient.

— Mais lequel, lady Mary? reprit Gretly; la question se complique : comment activer l'affaire sans nommer la princesse ni sir Francis?

— Il est certain, mon ange, dit lady M. Veert-

vort, que le comte et vous êtes bien faits l'un pour l'autre, et que vos deux délicatesses se prêtent un merveilleux appui. A moins que je ne lui donne pour prétexte que je me meurs d'envie de danser à sa noce, je ne vois pas trop comment j'attacherai le grelot. »

Elles en étaient là de leur conférence, lorsqu'on vint annoncer à lady Mary sa couturière. Elle fit dire d'attendre; mais Angelica ne voulut pas rester plus longtemps : son père et le comte devaient être arrivés, et elle craignait qu'ils ne fussent inquiets.

« Ayez la bonté, chère lady, de réfléchir de votre côté, dit-elle; nous en ferons autant du nôtre, et nous nous communiquerons le résultat de nos méditations. Mais vous me promettez, n'est-ce pas, de ne rien faire sans m'avoir prévenue ?

— Je vous le promets, ma belle.

— Et quand vous verrai-je, chère lady ?

— Je serai chez vous dans une heure. Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud. D'ici là, il est à espérer que nous aurons trouvé quelque bonne ruse de guerre pour triompher des scrupules du cher comte, sans compromettre les vôtres, ma mignonne. »

Quoiqu'il restât encore beaucoup à faire, Angelica partit assez contente de sa visite. Elle était fixée sur un point essentiel, la nécessité de hâter le mariage. Vaincre la répugnance du comte n'était pas facile;

mais lady Mary était un auxiliaire actif, entreprenant, qui, ayant promis de ne point agir sans autorisation, ne ferait, ainsi surveillée, aucune démarche téméraire. Ce fut donc avec plaisir qu'Angelica accepta l'offre que lui fit sa bonne hôtesse d'être à Golden-Square dans une heure.

En route, les deux cousines cherchèrent à combiner un plan d'attaque; mais toutes les idées de Gretly étaient repoussées par une objection d'Angelica, et elles arrivèrent chez elles sans avoir rien imaginé. Personne n'était encore venu. Elles continuèrent leurs recherches avec aussi peu de résultats, et elles étaient aux abois, lorsqu'on frappa à la porte de la rue. C'était lady M. Veertvort qui, comme à son ordinaire, était plus qu'exacte.

« Eh bien, mes belles! seules! tant mieux. Nous allons reprendre notre délibération. Qu'avez-vous inventé?

— Rien qui vaille, lady Mary! dit Angelica. Et vous?

— Moi, ma charmante? je ne sais pas ce que c'est que de penser seule, de s'appuyer la tête dans les deux mains, et de méditer : quand je me pose, je m'endors. On ne réfléchit jamais si bien qu'en causant. Vous aller voir.... ou plutôt rapportez-vous-en à moi. La vue du comte m'inspirera mieux que tout. Je me connais, et vous verrez que je vais l'emporter d'assaut.

— Oh! de grâce! lady Mary, ne faites pas cela! s'écria Angelica. C'est trop sérieux.

— Comme vous voudrez, ma chère.... Eh bien? voyons!... je ferme les yeux, et je me figure qu'il est là.... Qu'est-ce que je vais lui dire?... je lui dirai.... C'est tout simple.... Je lui dirai que son agent n'écrit pas, que les lettres se perdent, que c'est un fripon qui traîne exprès, qu'il est malade peut-être, si même il n'est pas mort, et qu'il faut en finir!

— Mais, lady Mary, ce ne sera pas là une raison suffisante....

— Et si mon éloquence la rend telle, qu'avez-vous à dire? pourvu que je ne parle ni de vous ni de Shelton, j'ai le champ libre.

— Vous avez raison, lady Mary! dit Gretly. Si vous écoutez la princesse, rien ne se fera.

— Je le sais bien. Aussi je ne l'écoute plus. Tenez! voici sans doute le comte qui nous arrive : vous allez voir si je n'en fais pas à ma tête. »

Ce n'était point encore le comte, mais Kauffmann.

« Ah çà! le petit comte est bien peu matinal pour un amoureux, dit lady M. Veertvort en voyant entrer le vieillard.

— Je suis chargé de faire ses excuses, dit Kauffmann.

— Vous l'avez vu, mon père?

— Je viens de chez lui. Je passais devant sa porte, et je suis entré un instant.

— Et pourquoi ne vient-il pas? demanda lady Mary.

— Parce qu'il va d'abord chez sir Francis qui lui a écrit qu'il partait pour Portsmouth, en lui envoyant une lettre de Suède.

— Une lettre de Suède! et vous ne nous dites pas cela d'abord, mon oncle!

— Mais vous ne me laissez pas respirer; vous m'accablez de questions....

— Et que dit-elle? reprit Angelica.

—Je l'ai sur moi, » dit Kauffmann en fouillant ses poches.

Il avait trouvé la lettre et l'avait donnée à sa fille. Pendant qu'elle la lisait près d'une fenêtre, Gretly et lady M. Veertvort le mirent rapidement au fait de la situation des choses. Dès qu'Angelica eut fini de lire, elle passa le papier à sa cousine et à lady Mary : celles-ci la laissèrent écouter les soupirs, les exclamations et les réflexions que leur récit arracha au vieillard.

L'agent avait couvert quatre grandes pages de son style diffus, pour demander au comte un supplément de procuration, dont le modèle était joint à la lettre. Il avait fait son possible, disait-il, pour prévoir dans ce modèle tous les cas qui étaient susceptibles de se présenter; mais il croyait de son devoir de ne point

cacher au comte que de nouvelles omissions, et par conséquent de nouveaux retards, étaient à craindre; et il lui conseillait, pour être sûr d'en finir promptement, de venir lui-même à Stockholm.

« Voilà des nouvelles que je n'aime guère, dit Kauffmann en secouant la tête.

— N'est-ce pas? dit vivement Angelica; elles vous sont suspectes!

— Suspectes? dit Kauffmann. En quoi?

— Au moins, dit Grelly, le baronnet est lavé du soupçon de supprimer la correspondance.

— Oui, repartit Angelica; mais s'il la dicte? Songez donc que c'est lui qui a procuré cet homme, que c'est sa créature; et s'ils s'entendent?... s'il a imaginé ce stratagème pour éloigner le comte?

— Il ne faut pas que le comte parte! s'écria Kauffmann alarmé.

— Non sans doute, en tous cas, dit lady M. Veertvort.

— S'il part, reprit Kauffmann, tout est manqué, je vous le prédis.

— On le retiendra sous mille prétextes, dit Angelica; on lui suscitera des embarras, des dangers, que sais-je?

— On mettra à ses trousses des coquettes, ajouta Kauffmann.

— Il ne faut pas qu'il parte! s'écrièrent toutes les voix.

— Et la lettre de l'agent, mieux encore que son silence, reprit lady M. Veertvort, va nous servir d'occasion pour avancer la noce. Qu'il vienne maintenant, notre jeune scrupuleux; je suis armée de pied en cap. »

Ils avaient eu le temps de conjecturer encore et de préparer toutes leurs mesures, lorsque le comte arriva. Il venait de mettre sir Francis en chaise de poste.

« Vous avez lu ma lettre? demanda-t-il à Angelica.

— Oui, répondit-elle en la lui rendant.

— Elle me contrarie vivement, reprit-il. Il me tarde tant de voir mes affaires se terminer! Et d'un autre côté, partir!...

— Ne vous sourit guère, n'est-il pas vrai? interrompit lady Mary. Je le conçois; voyager seul est assez triste. Attendre indéfiniment ne vaut guère mieux. Savez-vous ce que je vous propose, moi? c'est de vous marier. Si vous allez en Suède, vous irez avec votre femme. Si vous préférez laisser faire votre agent, eh bien! ce sera un moyen de prendre patience.

— Oh, milady! s'écria Frédéric. Vous oubliez notre convention.

— Je ne l'oublie pas; je passe outre.

— Permettez, milady; c'est un droit qu'il m'est impossible de vous reconnaître.

— Et moi, je ne vous reconnais pas celui de me le contester. Vous avez signé un engagement au profit de miss Kauffmann. Elle est bien la maîtresse de le déchirer, s'il lui plaît.

— Mais miss Kauffmann a consenti elle-même....

— A accepter le bénéfice de la clause : soit. Mais aujourd'hui elle change d'avis ; qu'avez-vous à dire? Une dette oblige; mais une créance, ce serait un peu violent! vous ne me paraissez pas très-fort en droit, mon cher docteur.

— Mais songez donc, milady, aux chances possibles.

— Aux chances? lesquelles donc?

— Mais il y en a mille, dit Frédéric embarrassé. Si la succession n'allait pas être ce qu'on l'annonce.... s'il se découvrait des dettes.... si.... si.... si....

— Et si, si, si nous voulons les courir, ces terribles chances, quel tort est-ce que nous vous faisons?

— C'est en faire un à ma conscience, milady.

— Votre conscience est une sotte de s'établir juge dans notre cause. Vous avez fait plus que votre devoir : laissez-nous agir à notre guise. Votre homme d'affaires est un lambin qui perd son temps là-bas afin de grossir ses honoraires. Il faut donc partir ou vous marier; car enfin nous ne pouvons rester éternellement fille, sous le bon plaisir de votre procureur. »

Lady M. Veertvort, dans la chaleur de l'argumentation, avait oublié la parole qu'elle avait donnée à Angelica. Elle ne se la rappela qu'en voyant sa jeune amie rougir, détourner la tête, et prendre son père à part pour s'isoler de la conversation. Mais, pour que la vieille dame eût des remords, il fallait que la faute en valût dix fois la peine. Elle ne perdit donc rien de sa présence d'esprit; et la seule idée qui lui vint, ce fut de mettre à profit la retraite d'Angelica.

« Voyez-vous! dit-elle à l'oreille de Frédéric, vous blessez notre chère amie, avec votre obstination. Aux précautions que vous prenez pour elle, il semblerait qu'elle se marie par intérêt.

— Grand Dieu! J'aime à croire qu'elle ne me prête pas une pensée pareille!

— Le moyen qu'on ne le suppose pas est bien simple, mon cher comte : n'insistez plus.

— Je ne vous cacherai pas que nous le désirons tous, dit Gretly, appuyant lady M. Veertvort.

— D'ailleurs, reprit celle-ci, nous ne demandons pas que la noce ait lieu demain.

— Je l'espère bien! s'écria Frédéric.

— Le propos est galant!» dit en riant lady Mary.

Frédéric fut si déconcerté de sa naïveté, qu'il n'osa plus ouvrir la bouche. Lady M. Veertvort profita du trouble où elle le voyait pour adresser la parole à Kauffmann, qui causait avec sa fille dans l'embrasure d'une croisée.

« Monsieur Kauffmann, dit-elle à haute voix, le comte se rend à nos raisons. »

Aussitôt le vieillard revint vers son gendre, et lui serra la main, pour le remercier de cette concession; mais Angelica, plus scrupuleuse, ne crut pas devoir approuver par son silence tous les moyens qui avaient pu être employés, et, au risque de compromettre la victoire à peine remportée, elle fit quelques observations qui ouvrirent la voie à de nouvelles tentatives de Frédéric. Lady M. Veertvort, qui ne s'endormait pas sur ses lauriers, repoussa vigoureusement cette reprise d'hostilités.

« En vérité, vous êtes de singuliers amoureux! dit-elle. De mon temps, c'étaient les parents qui faisaient des objections : aujourd'hui ce sont les enfants. Est-ce que par hasard, sans le savoir, nous ferions violence à vos inclinations? Si vous êtes contrariés de vous marier ensemble, dites-le, et nous n'en parlerons plus. »

A cette supposition, les deux amants se récrièrent avec une vivacité dont ils rougirent aussitôt.

« Eh! allons donc! reprit lady M. Veertvort, ne voilà-t-il pas un aveu bien difficile à faire? Çà, dorénavant, plus d'hypocrisie! convenez donc, une fois pour toutes, que vous êtes ravis de vous marier, que le plus tôt sera le mieux, et que votre seul regret, c'est que la noce n'ait pas lieu tout à l'heure. Voilà de l'amour! voilà de la franchise!

— Eh! milady, s'écria Frédéric, c'est tout ce que je désire au monde, et si je n'avais la crainte....

— Allez-vous recommencer?... C'est notre faute aussi, monsieur Kauffmann. Au point où en sont les choses, nous ne devrions pas consulter ces enfants. Il ne faut plus les admettre à nos conférences.... Silence, tous les deux! vous êtes deux prudes. Entre le père de la future, d'une part, et la grand'mère du futur, de l'autre, il est arrêté, d'un commun accord : 1° que le mariage sera célébré sans plus attendre la conclusion des affaires de la succession; 2° que l'époque du mariage sera fixée par les susdits, à l'exclusion des parties intéressées dont ils sont les représentants; 3° que les conventions précédentes sont à tout jamais annulées. Le jugement est rendu. Il n'y a pas à revenir là-dessus. La séance est levée. »

Lady M. Veertvort avait dit la vérité en riant : il n'y avait pas à revenir sur sa décision, et Frédéric ne l'essaya pas. Timide comme il était, et empêché de donner la raison véritable de son refus, c'était déjà beaucoup que d'avoir fait cette courte résistance. Revenir à la charge, ce serait affronter inutilement les railleries et les apostrophes embarrassantes de la vieille dame. Ce serait faire soupçonner, sinon à Angelica, du moins à ses parents, à ses amis, qu'il cachait quelque regret déloyal sous une apparence de délicatesse.

Telles furent les capitulations de conscience de Frédéric, tant qu'il resta à Golden-Square; mais une fois seul, il se maudit d'avoir eu si peu de présence d'esprit, si peu de force de caractère. Cette faiblesse déplorable l'avait lancé dans une voie équivoque; il s'était promis d'y marcher seul jusqu'au bout, et voilà qu'il y laissait entrer sa maîtresse. Non! non! il ne le permettrait pas! Il ne manquerait pas à son serment! Mais que dire? mais que faire?

Frédéric avait l'esprit d'autant moins fertile en expédients, qu'il s'était habitué à compter, en toute occasion, sur Shelton. Il était comme un enfant qui, au moindre bruit, se réfugie dans les bras de sa mère. Il ne lui vint à la pensée d'autre moyen de se tirer d'embarras que de recourir au baronnet, et il se hâta de lui écrire une lettre désespérée, pour lui faire part de ses angoisses et le supplier de venir bien vite à son aide.



XV

Frédéric, sa lettre partie, se sentit tranquillisé. C'était trop pour sa conscience d'avoir à lutter contre son amour et contre sa timidité; mais il serait bien fort avec un auxiliaire tel que Shelton. Or cet appui ne pouvait lui manquer. Shelton n'était qu'à soixante-treize milles de Londres, et il était trop l'ami de Frédéric pour ne pas accourir à son cri de détresse. Il arriverait donc probablement dans trois jours au plus tard, et quand bien même il tarderait davantage, rien ne périclitérait, puisque le mariage n'était encore arrêté qu'en principe.

Mais si lady M. Veertvort n'avait posé que la question générale, c'était de peur de compliquer les difficultés : elle ne s'était pas, de son autorité privée, décerné de pleins pouvoirs pour n'en point faire usage. En l'absence de Frédéric, Kauffmann et elle avaient tenu une autre conférence, où ils étaient tombés d'accord qu'il fallait, dès à présent, faire choix d'un jour pour la noce, et du jour le plus rapproché possible.

Ces conclusions prises, lady Mary Veertvort se chargea de porter la parole et d'annoncer à Frédéric qu'on allait faire publier le premier ban.

Le cœur de Frédéric battit bien fort à cette nouvelle. Il battait à la fois de désir et de crainte; jamais ces deux sentiments contraires ne s'étaient mieux combinés pour fausser une position.

« Certainement.... dit-il avec embarras.... si miss Angelica le permet.... rien ne peut me rendre plus heureux.... mais, milady, sir Francis n'est pas ici.

— Et vous voulez qu'il soit de la noce : c'est trop juste. Mais il en sera, soyez tranquille. La publication des bans va durer trois semaines, et il n'en faut pas tant, que je sache, pour revenir de Portsmouth. Si dans quelques jours il n'arrive pas de lui-même, nous en serons quittes pour lui écrire.

— Oh! je l'ai déjà fait hier au soir.

— Déjà! vous n'avez pas perdu de temps.... à la bonne heure!... vous êtes, je le vois, plus pressé que vous n'en avez l'air. »

Ce compliment ferma la bouche à Frédéric. Il n'osa pas avouer combien peu il le méritait, et il se consola en pensant qu'un délai de trois semaines était, en effet, plus que suffisant pour donner le temps à Shelton de mettre obstacle à l'activité de la vieille dame. Cette conversation

n'eut donc pour résultat que de lui faire attendre plus impatiemment une lettre de Portsmouth.

Elle arriva : à la vérité, ce n'était point une réponse. Il fallait que les deux lettres se fussent croisées. Sir Francis lui écrivait à bord du bâtiment de son ami, et à l'issue d'un grand repas. Il ne l'eût pas dit qu'on aurait pu le deviner à la verve de son style. Il était tombé subitement amoureux de la mer, de la vie aventureuse des marins. Sa lettre était pleine des plus grands mots de la langue, espace, liberté, immensité. Il ne comprenait plus qu'on pût vivre à terre, s'emprisonner dans un horizon si borné, respirer l'air empoisonné des villes. Quant à lui, il allait probablement se décider à accompagner son ami. S'il n'était pas de retour à Londres ou qu'on n'eût pas de ses nouvelles d'ici à trois jours, c'est qu'il serait en route pour Lisbonne, Madère, et peut-être beaucoup plus loin....

Cette lecture jeta Frédéric dans le plus profond découragement ; il aurait été à la merci des flots, sur une planche, au milieu de l'Océan, qu'il n'aurait guère vu avec plus de chagrin s'éloigner le vaisseau qui emportait sa dernière espérance.

A Golden-Square, la lettre du baronnet produisit un tout autre effet : elle fut regardée comme une autorisation implicite de conclure le mariage en son absence ; et le conseil de famille, regrettant de

n'avoir point osé racheter le premier ban, arrêta qu'il fallait au moins racheter le second.

Angelica, au fond du cœur, désirait plus qu'eux tous de voir arriver le jour de ses noces, et elle était heureuse de l'idée que Shelton allait rester longtemps absent de Londres. Mais le voyage qu'il annonçait n'était rien moins que certain : c'était à la suite d'un repas, et la tête échauffée, qu'il en avait conçu le projet ; le lendemain, à jeun, il pouvait changer d'avis. S'il revenait et qu'il vît qu'on s'était hâté de le prendre au mot, il s'offenserait d'une précipitation qu'il devinerait bien avoir pour cause la méfiance ; et Dieu sait s'il ne la regarderait pas comme une sorte de défi, comme un prétexte d'user d'artifice à son tour ! Elle insista donc pour qu'on s'abstînt d'abréger les délais.

Ses observations furent à peine écoutées ; le comte et elle avaient usé leur crédit. On lui répondit que la lettre de sir Francis n'était point d'un homme ivre, mais bien d'un homme qui cherchait à s'étourdir. Sans doute, il n'avait point pour la mer la passion soudaine qu'il affectait ; mais peu importait qu'elle lui plût : l'essentiel était qu'il en fît le semblant pour soutenir son dire, et qu'il ne revînt pas de longtemps, et avant d'être bien guéri. Enfin tout ce qu'Angelica put obtenir, ce fut qu'on attendrait l'expiration des trois jours marqués dans la lettre du baronnet.

Ces trois jours s'étant écoulés sans qu'il reparût ni qu'il donnât signe de vie, le conseil de famille le déclara parti pour Madère, et décida qu'il n'y avait plus à s'occuper de lui. La conséquence de ce raisonnement fut qu'on allait racheter le second ban, ainsi qu'il avait été convenu.

Angelica persistait à croire qu'il était plus sage d'attendre ; mais elle commençait à se lasser de lutter contre ses vœux les plus chers, et elle soumit son opinion à celle de son père et de ses amis.

Quant à Frédéric, il était dans la même disposition d'esprit ; mais il avait des motifs plus sérieux de scrupules. Il crut donc devoir faire un dernier effort, comme une garnison qui, fatiguée du siége et ne demandant pas mieux que de se rendre, achève auparavant de brûler ce qui lui reste de poudre, par acquit de conscience.

Le rachat du second ban fut l'occasion de ce simulacre de résistance.

« Mais, milady, fit-il observer à lady Mary Veertvort qui dirigeait toujours l'attaque, et sir Francis ?...

— Eh bien ! mon cher comte, nous nous passerons de lui.

— Me marier sans lui !

— Pourquoi non ? il semblerait que c'est lui que vous épousez.

— Sérieusement, milady, il aurait droit de se plaindre....

— De ce que vous n'attendez pas patiemment qu'il lui plaise de revenir de Lisbonne, de Madère, et peut-être bien des Indes ?

— S'il en est ainsi, je n'ai rien à dire ; mais s'il a changé d'idée ?

— Alors il va revenir. Il nous a demandé trois jours, et nous lui en donnons quinze : qu'a-t-il à réclamer ?

— Moi-même, milady, il me serait pénible de ne pas le voir à mon mariage : miss Kauffmann sera entourée de sa famille, de ses amis ; et moi je serai seul de mon côté.

— Et votre grand'mère, enfant dénaturé, la comptez-vous pour rien ?... si vous n'avez pas d'autres parents, je ne puis pas vous en fabriquer. Quant à des amis, ceux d'Angelica sont les vôtres. Et puis, vous m'y faites songer, il faut avoir le colonel Ligonier.

— Oh ! milady, il y a si longtemps que je ne l'ai vu !...

— Qu'importe ? les négligences d'un amoureux et d'un malade sont toujours excusables. D'ailleurs, c'est bon pour les villes de province, où la société est fort restreinte, de compter les visites ; mais à Londres, on se perd, on se quitte, on se reprend, sans aucune susceptibilité.

— Le colonel était pour moi plus qu'une simple connaissance, et je n'oserai jamais....

— Oh! je m'en doute bien!... mais laissez-moi faire; je me charge de vous ramener ce gros fugitif. Il serait plaisant qu'il ne fût pas de la noce! il est le seul qui connaisse votre famille. »

Forcé dans ce retranchement, Frédéric demanda plus timidement si l'intention n'était pas d'attendre l'oncle Michel.

« Pas plus que Shelton! répliqua vivement lady Mary ; on n'attendra personne ; ceux qui viendront viendront! Ils sont prévenus, ils ont le temps d'arriver : s'il ne leur convient pas de faire le voyage, ou qu'ils s'amusent en chemin, c'est leur affaire. »

Kauffmann se hâta de dire qu'il prenait toute la responsabilité vis-à-vis de son frère, et Gretly assura que son père serait désolé d'avoir retardé la noce d'un jour. Frédéric fut donc obligé de recourir à sa troisième et dernière objection; mais celle-ci, il ne crut pas devoir la soumettre à d'autres qu'à lady Mary Veertvort : il lui proposa donc de l'accompagner au sortir de Golden-Square, et ce fut en carrosse qu'il lui fit sa confidence.

« Milady, vous devez trouver bien étrange que ce soit moi qui cherche à retarder mon bonheur; mais ce n'est pas sans motif, croyez-le, et j'en ai un bien grave....

— Grave! qu'est-ce donc? demanda la vieille dame alarmée.

— Je ne pouvais pas m'expliquer devant la famille Kauffmann ; mais avec vous, milady, qui êtes si bonne pour moi, je n'en fais pas difficulté, reprit-il avec hésitation.

— Eh bien! ce motif?

— C'est que, si je me marie avant d'avoir la disposition de ma fortune, je vais être fort embarrassé pour offrir à ma future une corbeille digne d'elle.

— Ce n'est que cela qui vous arrête? s'écria lady Mary Veertvort soulagée. Tranquillisez-vous, mon cher comte; vous me rappelez une commission dont je suis chargée pour vous, et que j'avais totalement oubliée. Notre cher ange vous prie instamment de ne faire aucune dépense de ce genre. Elle sait votre position, et vous lui feriez de la peine si vous la traitiez avec cérémonie. Vous la connaissez aussi bien que moi: gardez-vous de la contrarier sur ce point. Quand vous serez marié, et maître de votre bien, vous aurez tout le temps de faire le généreux. Jusque-là, elle ne veut rien.

— Rien, c'est trop exiger, milady; et à défaut des fonds nécessaires, je trouverai bien du crédit....

— Oh! sans doute! nos marchands ne sont que trop disposés à faire crédit; et à ce jeu-là, vendeur ou chaland, il y en a toujours un qui se ruine. Mais croyez-moi, ne prenez pas l'habitude de dépenser

votre patrimoine à l'avance, au hasard. C'est mal entrer en ménage, que de commencer par faire des dettes. Angelica, heureusement pour vous, n'est pas une écervelée comme on en voit tant. Elle n'a pas été élevée dans des habitudes de faste et d'opulence. C'est une fille raisonnable, modérée dans ses goûts, qui aimera beaucoup mieux recevoir de vous une preuve d'économie que des cachemires et des diamants. »

Lady Mary Veertvort avait réponse à tout. Frédéric se tint pour battu, et ne songea même plus à dépêcher un courrier à Shelton. A quoi bon ? Il était impossible que le baronnet fût encore à Portsmouth, et son silence prouvait qu'il en était parti avant d'avoir reçu la lettre de Frédéric. Il arriverait maintenant, qu'au point où en étaient les choses, son génie inventif lui-même ne parviendrait pas à retarder la cérémonie; et puisqu'il en était ainsi, autant valait-il qu'il ne vînt pas du tout : car Dieu sait s'il approuverait les raisons d'un cœur amoureux qui croyait avoir acheté par assez d'efforts le droit de céder sans déshonneur.

Chaque jour vint ajouter à la force de ces raisonnements. Le ban avait été racheté, et la noce, par conséquent, avancée de huit jours. On en était déjà à dresser la liste des billets de faire-part. Les deux jeunes filles avaient discuté et arrêté leur toilette;

Kauffmann lui-même s'était commandé un habit de velours brodé à fleurs; enfin Ligonier avait reparu à Golden-Square.

Lady Mary Veertvort n'avait pas eu grand'peine à l'y ramener. Il lui avait suffi de parler de l'absence de Shelton. Dès que le colonel avait su qu'il serait le seul représentant de la famille de Horn, et qu'il ne s'agissait de rien moins que de servir de père au jeune comte, il s'était rappelé avec attendrissement que c'était lui qui, le premier, avait entamé ce mariage.

Il était donc revenu comme s'il n'avait jamais cessé ses visites, aussi aimable, aussi familier, aussi paternel que ci-devant. Son premier soin, lorsqu'il fut seul avec le cher comte, fut de s'informer des apprêts que celui-ci avait faits personnellement pour la noce.

Frédéric lui exposa l'embarras où il s'était trouvé, et comment il en avait été tiré fort à propos par le désir formel d'Angelica, exprimé par lady Mary Veertvort.

Ligonier, pendant cette explication, avait hoché la tête : il n'approuva pas son ami d'avoir pris ce refus à la lettre.

« Vraiment ! dit Frédéric.

— Rapportez-vous-en à mon expérience.

— Miss Kauffmann a pourtant bien recommandé que je ne fisse aucune dépense.

— Toutes les fiancées en disent autant : elles savent bien qu'on ne les prendra pas au mot.

— Vous croyez? Ah! bon Dieu ! quelle gaucherie j'allais commettre ! que je vous remercie !

— Un mariage sans corbeille ! quelle idée!... autant vaudrait un mariage sans diamants.

— N'est-ce pas ? Vous êtes d'avis qu'il faut des diamants ?

— Sans contredit. Quelle question !

— C'est que je n'ai point encore la disposition de ma fortune, comme vous savez.

— Vous en serez quitte pour prendre à crédit, c'est tout simple.

— Oh ! sans doute!... mais sir Francis est absent....

— Shelton ? dit Ligonier brusquement et avec humeur. Que vous importe son absence? croyez-vous avoir besoin de lui pour qu'on vous fasse crédit ?

— Oh ! non, je pense bien qu'en allant chez ses marchands....

— Chez ses marchands, chez les miens, partout où bon vous semblera. Ceux que vous choisirez s'estimeront trop heureux de la préférence. Au surplus, laissez-moi faire. J'ai l'habitude de ces sortes d'achats, quoique garçon.... ou plutôt parce que je le suis, reprit-il d'un air avantageux ; et en une matinée je veux faire avec vous toutes les emplettes

nécessaires. Nous ne ferons pas de folies ; mais il faut être convenable. »

Le lendemain, Ligonier était chez son jeune ami de grand matin, avec une note des objets dont la corbeille devait être composée. Celui-ci, convaincu de sa propre inexpérience, se laissa mener de boutique en boutique, chez tous les fournisseurs du colonel, qui chaque fois avait une excellente raison pour préférer les siens, et qui lui fit ouvrir tous les crédits nécessaires. Frédéric fut donc bientôt en état d'offrir à sa future de brillants cadeaux, qui lui coûtèrent quelques milliers de guinées, et lui valurent de vifs reproches, que Ligonier l'empêcha de prendre au sérieux.

Zucchi, cependant, était venu de Brentford ; et l'oncle Michel lui-même, sur qui on ne comptait guère, arriva de Schwarzenberg. Au reçu de l'invitation collective, il n'avait pas perdu une minute. Il avait endossé son plus bel habit, avait fait atteler des chevaux à sa carriole, et avait couru la poste sans respirer, comme un grand seigneur, en oncle d'une comtesse, quoi !... Il embrassa sa fille, il embrassa son frère ; mais quand il en vint à sa nièce, il s'arrêta, et allait lui faire une révérence en l'appelant madame la comtesse, si Angelica ne l'eût prévenu en lui sautant au cou. Ce mouvement affectueux le remit à l'aise. Il lui donna le plus bruyant des baisers ; et, ne se possédant plus de

joie, il se mit à embrasser tout le monde, Frédéric, Zucchi, lady M. Veertvort, et Gretly ne parvint à le retenir qu'au moment où il courait sus au colonel Ligonier.

Les articles du contrat avaient été dressés : Ligonier en avait surveillé la rédaction avec une minutie qui prouvait sa sollicitude ; et Frédéric, malgré la résistance d'Angelica, lui avait reconnu un douaire considérable. Lorsqu'il s'agit de faire choix des témoins, le colonel trouva encore le moyen de se rendre utile. Il fallait des catholiques. Angelica avait les siens, son oncle et Zucchi ; mais Frédéric ne connaissait que des protestants, et il se proposait de recourir à sa nouvelle famille. Son zélé tuteur s'y opposa vivement, et se chargea de lui amener deux gentilshommes irlandais de ses amis, qui se feraient un plaisir de rendre ce service au comte de Horn.

Les témoins choisis, il ne restait plus qu'à fixer l'heure de la cérémonie nuptiale : on s'en occupa, en l'absence du colonel, qui était allé s'assurer du consentement de ses deux amis. Les avis furent très-divisés. Les futurs étaient d'accord pour demander que le mariage eût lieu sans bruit, et proposaient minuit. Kauffmann et l'oncle Michel se récrièrent. Ils ne concevaient pas qu'Angelica ne préférât pas le grand jour, le plus d'éclat possible, et ils opinèrent pour deux heures de l'après-midi.

Lady M. Veertvort ouvrit un troisième avis, auquel Gretly et Zucchi se rangèrent. Elle comprenait bien qu'Angelica et le comte, timide comme il était, n'aimassent point à se donner en spectacle ; mais il ne fallait pas non plus, ne fût-ce qu'à cause de Shelton, que le mariage parût clandestin. Elle repoussa donc les deux choix précédents, et vota pour dix heures du matin. A cette heure-là, sans avoir l'air de désirer d'être seuls, on n'aurait que les invités, très-peu de personnes, les indispensables, tels que les Reynolds et quelques connaissances intimes; au retour, on déjeunerait avec les mariés; puis ils monteraient en chaise de poste, et iraient à l'anglaise passer tête à tête quelque temps à Windsor, avec un valet et une femme de chambre.

Ce plan réunit la majorité des suffrages, et Zucchi fut chargé d'en commencer l'exécution, en allant commander l'impression des billets de faire-part. Sur ces entrefaites, Ligonier était revenu avec la promesse des deux Irlandais; il avait même acheté en route l'anneau de mariage : toutes les dispositions étaient donc faites, et Frédéric avait tous les motifs de résignation que peut donner la nécessité, lorsqu'il reçut, de Shelton-House, une nouvelle lettre de son agent, qui lui apporta une consolation plus efficace encore et plus réelle.

L'agent lui écrivait en toute hâte qu'il se repentait extrêmement de lui avoir donné le conseil de

venir à Stockholm. Il se plaisait à espérer que le comte n'en avait rien fait, et s'était borné à envoyer le supplément de procuration dont le modèle était inclus dans la lettre précédente. Ce papier indispensable suffirait, selon toutes les probabilités actuelles; et, à moins d'événements impossibles à prévoir, il ne croyait pas trop s'avancer en disant qu'il allait avoir sous peu la satisfaction d'annoncer au comte la conclusion définitive de ses affaires.

Il terminait par mille excuses sur les délais, et par autant de protestations de zèle et d'activité.

Cette lettre transporta Frédéric de joie, et acheva de rassurer pleinement sa conscience. Il se dit que, le jour où il s'unirait à Angelica, déjà il aurait été reconnu, en Suède, héritier du comte de Horn, quoique la nouvelle n'eût pas encore eu le temps de lui en parvenir. Près de toucher au but désiré, il ne retourna donc plus la tête en arrière, et ne songea qu'au bienheureux instant qui allait enfin le mettre en possession de sa belle maîtresse.

Sans attacher la même importance à cette lettre, Angelica fut charmée de voir cesser les scrupules du comte. On n'entendait pas parler de sir Francis. Elle avait fait tous les sacrifices que lui commandaient sa prudence et sa délicatesse. Elle n'avait plus ni regrets, ni inquiétudes. Son bonheur était enfin sans nuages. Toutes ses pensées se tournèrent vers la riante perspective qui s'ouvrait devant elle;

et l'influence du calme et de la joie des deux fiancés gagnant tous les esprits, l'allégresse devint générale à Golden-Square.

Mais le présent, quelque beau qu'il soit, ne suffit pas longtemps, lorsque l'imagination aperçoit un avenir plus beau encore. Nos amants n'eurent pas plutôt goûté les premières douceurs de la sécurité, qu'ils commencèrent à trouver bien long l'intervalle qui les séparait de l'instant où ils s'appartiendraient irrévocablement l'un à l'autre. La pudeur d'Angelica s'expliqua à elle-même son impatience par la possibilité du retour de Shelton; mais ce n'était qu'un prétexte : car elle n'avait plus la moindre crainte; et l'amour seul, l'amour au vol impétueux, lui faisait paraître bien lourdes les vieilles ailes du temps.

Ce jour fortuné, qui semblait ne devoir jamais luire, arriva pourtant; et, à l'heure dite, les personnes invitées au mariage se trouvèrent réunies dans la chapelle de l'ambassade de France.

Les assistants avaient pris place, et la cérémonie venait de commencer, quand tout à coup on entendit le roulement d'une voiture qui eut l'air de s'arrêter devant la maison. En effet, bientôt la porte de la chapelle s'ouvrit précipitamment. Toutes les têtes se retournèrent, et l'on vit entrer sir Francis Shelton, en habit de voyage!

A cette apparition, Kauffmann, Gretly, Zucchi, et

lady M. Veertvort, se regardèrent interdits. Frédéric, rouge et décontenancé, se fit répéter deux fois la formule sacramentelle avant de répondre. Quant à Angelica, elle était si pâle et si évidemment près de se trouver mal, que le prêtre attendit plusieurs minutes avant de lui adresser la parole, afin de lui laisser le temps de se remettre un peu de son émotion. Même alors, ce fut à peine si elle put trouver assez de voix pour balbutier un mot qui lui semblait devoir être le signal de quelque malheur.

Cependant l'objet de tant d'effroi était resté immobile à l'entrée de la chapelle. Lady M. Veertvort, qui, la première, avait retrouvé sa présence d'esprit, chercha à rencontrer les yeux de Kauffmann : elle voulait, en qualité de père de la mariée, l'envoyer prier Shelton de prendre place parmi les personnes invitées ; mais le vieillard était stupéfié, et ne voyait ou ne comprenait rien. Elle se hâta donc de faire signe elle-même au baronnet de s'approcher. Celui-ci la remercia d'un geste qui exprimait en outre le désir de ne déranger personne, et il se tint debout et impassible tout le temps que dura la cérémonie.

Ce ne fut qu'après la messe, et lorsqu'on entrait à la suite des époux dans la sacristie, qu'il vint saluer chacun, s'excusant de son costume sur l'ignorance où il avait été du mariage. Il ne l'avait appris qu'en revenant chez lui. Il ne s'était pas donné le

temps de s'habiller, et était vite remonté dans sa chaise de poste, ayant à cœur d'arriver avant la fin de la cérémonie.

Pendant qu'il donnait ces explications à lady M. Veertvort et aux Reynolds, Angelica, plus morte que vive, s'était assise dans un coin de la sacristie, et recevait des félicitations qu'elle entendait à peine, et auxquelles elle était hors d'état de répondre.

Lorsque Shelton put arriver jusqu'à elle, Frédéric venait d'être invité à signer sur les registres. Tenant à cacher au baronnet le trouble où elle était, et sentant bien qu'elle se trahirait s'il lui fallait parler, elle feignit de ne pas le voir venir; et afin d'éviter, au moins pour le moment, un entretien qu'elle était incapable de soutenir, elle se leva et se dirigea vers le bureau, où elle avait elle-même à donner sa signature après le comte.

Mais Shelton la rejoignit, et au passage lui prenant la main, lui dit à l'oreille, d'un ton de reproche amical:

« Vous vous méfierez donc toujours de moi! »

En ce moment, le prêtre, qui présentait la plume, appela la mariée. Bénissant ce prétexte, elle s'excusa d'un mot, et s'empressa de se rendre à l'invitation qui lui était faite.

Sans trembler comme Angelica, Frédéric était assez mal à l'aise en accostant le baronnet. Cependant la lettre de l'agent et celle de Shelton lui-

même étaient deux excuses qu'il se hâta de présenter. Le baronnet les accepta très-volontiers. Il approuva fort qu'on ne l'eût pas attendu. Qui n'aurait eu, à la place de Frédéric, la même impatience, surtout après d'aussi bonnes nouvelles, qui justifiaient parfaitement le parti qu'on avait pris?

Frédéric fut donc tout à fait soulagé; et Angelica, en voyant de loin Shelton accabler le comte de caresses, comprit que la vengeance du baronnet se bornerait au reproche tendre et inoffensif qu'il venait de lui faire discrètement à l'oreille. Effectivement, il se rapprocha bientôt d'elle, et la complimenta d'un ton qui ne permettait pas de suspecter sa franchise.

Tandis qu'il causait avec elle, les parents et les témoins avaient donné leurs signatures: il la quitta pour lui faire le même honneur; mais il avait été devancé au bureau par le colonel Ligonier, qui apposa avec empressement son nom le plus près possible de celui du comte, et présenta ensuite la plume à son rival de l'air du monde le plus triomphant.

Dès que l'on vit Shelton s'approcher du registre, lady Mary Veertvort, Kauffmann, Gretly et Zucchi, vinrent tour à tour serrer la main d'Angelica, pour la féliciter du démenti donné à ses inquiétudes ; et cette fois elle reçut leurs félicitations entremêlées

de petits reproches, avec un plaisir sans mélange et une soumission parfaite; car, sans être absolument certaine que sir Francis fût aussi pur, aussi magnanime que toutes les voix le proclamaient, au moins elle ne doutait plus qu'il ne se fût résigné, et c'était l'essentiel.

Au sortir de la chapelle, comme il se disposait à remonter en chaise, elle le retint. Ils avaient à Golden-Square un déjeuner d'amis : c'était lui dire que le comte et elle comptaient sur sa présence. Shelton, tout en acceptant, voulait aller changer de toilette ; mais elle ne le souffrit pas. Il renvoya donc sa chaise, et lady Mary Veertvort lui offrit une place dans son carrosse, où se trouvaient Gretly et Michel.

En route, Shelton fit connaissance avec l'oncle Michel, et lui prodigua des avances et des amitiés qui allèrent au cœur de la fille, et faillirent tourner la tête au père. L'honnête fermier se prit subitement d'une telle passion pour l'aimable seigneur, qu'il s'attacha à lui au sortir du carrosse ; et jusqu'au déjeuner, Shelton l'eut en tiers dans toutes ses conversations. A table même, l'oncle Michel trouva moyen de s'emparer d'une place à côté de son nouvel ami; et pendant les trois ou quatre heures que dura le repas, il fut si joyeux de son charmant voisinage, que, la chère et les vins de France aidant, il rivalisa de bonheur avec les ma-

riés eux-mêmes. Il était plus rouge qu'aucun des coqs de sa basse-cour. A chaque mot de Shelton, il riait d'un rire à faire trembler les vitres. Il criait, il mangeait, il buvait tout à la fois; et, jusqu'à son frère, il appelait tout le monde milord.

Sa gaieté aurait pu être de meilleur goût; mais elle était si franche et si contagieuse, que personne ne songea à la critiquer, surtout lorsqu'on voyait sir Francis, qui était un arbitre, s'amuser à l'exciter, et lui-même y prendre part. C'était un si beau jour! Les mariés étaient si intéressants! le bonheur dispose à l'indulgence, et chacun prenait part à leur bonheur.

Les confidents d'Angelica, particulièrement, éprouvaient cette douce sensation qui suit une fausse inquiétude. Le colonel, qui, dans sa manie d'accaparement, aurait pu concevoir quelque ombrage de l'arrivée de Shelton, ne jugea point apparemment la concurrence redoutable, et se contenta de mériter, par un redoublement de frais et d'amabilités, une victoire que Shelton ne chercha pas à lui disputer.

Zucchi lui-même, l'ennemi déclaré du mariage, donna (qui l'aurait cru?) l'exemple de la bonne humeur. A la première nouvelle de cette fatale résolution, il avait jeté les hauts cris! Kauffmann, en la lui annonçant, lui demandait de venir servir de témoin à Angelica : cette lettre avait fait bondir

Zucchi d'indignation. Il avait saisi une plume, et avait écrit, *ex abrupto*, une réponse fulminante, toute pleine d'exclamations, de lamentations, de prédictions effrayantes!... Mais dans le post-scriptum, il annonçait son arrivée.

Il est vrai qu'au débotté, on avait eu à subir toute une kirielle de représentations chaleureuses; mais l'éloquence du fougueux Italien tenait beaucoup de ce que ses compatriotes nomment *la furia francese*. C'était comme une arme à feu : l'explosion en était terrible!... mais si on n'était pas tué du coup, on n'avait plus affaire qu'à un homme désarmé. Il avait anathématisé ce mariage: il y figura comme témoin; et, au déjeuner, il fut le seul qui pensa à chanter des couplets en l'honneur des époux.

La réunion de tous ces éléments de gaieté anima tellement le repas, que les mariés eux-mêmes n'en souhaitèrent pas la fin. Et pourtant, une chaise de poste les attendait, qui devait les mener au comble de la félicité.

Cette chaise de poste est une des bonnes inventions de l'esprit juste et positif des Anglais. Elle évite, en partie, l'indécence du mariage. Elle épargne aux jeunes époux les regards indiscrets, les allusions inconvenantes, les devoirs importuns. Elle les laisse jouir en toute liberté, en toute modestie, des premières ivresses de l'amour.

Conformément à cet usage du pays, et au plan tracé par lady Mary Veertvort, le comte et la comtesse de Horn montèrent en voiture, au milieu des larmes de joie, des bénédictions, des embrassements, des vœux et des serrements de mains de tous les convives.

Le temps était froid et brumeux. Mais les amoureux ont, comme Pascal, leur brouillard et leur soleil au dedans d'eux-mêmes; et, lorsque l'attendrissement du départ fut dissipé, ce soleil intérieur inonda nos deux amants de sa chaude lumière.

Comme à cette heure Angelica respirait librement! quel bonheur que le retour de sir Francis eût fait cesser tout motif d'inquiétude, qu'aucun souci ne gâtât de si doux instants! quel charme de se sentir près de son cher Frédéric, d'être unie à lui pour la vie, d'être riche, d'être comtesse; de ne plus dépendre d'un public capricieux, de dangereux protecteurs; de ne plus travailler que pour l'amour de son art, pour la gloire!

Quant à Frédéric, il craignait que ce ne fût un rêve; mais quel rêve eut jamais des délices pareilles?... Était-il bien réellement l'époux d'Angelica? était-ce bien elle qu'il pressait contre son cœur? Eh quoi! une parole, une signature, avaient suffi pour lui donner de tels droits! Oh! comment reconnaître jamais les bienfaits de sir Francis?

Ces douces pensées, et ces occupations plus douces encore, firent passer le temps avec une telle rapidité, qu'ils poussèrent, l'un et l'autre, une exclamation de surprise, en voyant la chaise s'arrêter, et en apprenant qu'ils étaient à Windsor.

Ligonier leur avait fait retenir un appartement dans une des meilleures auberges de la ville. Ses prévenances les accompagnaient en route, et leur épargnaient jusqu'aux moindres soins qui auraient pu les distraire de leur bonheur. Il avait même songé à leur faire préparer à souper; mais ils ne profitèrent point de cette dernière attention, et, sans vouloir se mettre à table, ils se retirèrent dans leur appartement.



XVI

Il y avait déjà longtemps qu'il faisait jour, et que les deux époux dormaient paisiblement; tout à coup ils sont éveillés en sursaut. Au pied du lit, les rideaux s'écartent, et laissent passer une tête!... Sir Francis Shelton!...

Ils étaient encore dans l'engourdissement du sommeil, et tout émus d'une apparition si étrange, lorsque Shelton, appuyant ses deux poings sur le lit, et se courbant vers Angelica :

« Ah! ah! dit-il l'œil fixé sur elle et avec un ricanement sauvage, j'interromps un beau rêve! Mais il est temps de s'éveiller!... Savez-vous avec qui vous voilà couchée, fille arrogante?... Avec un laquais!!!»

A ce mot foudroyant, Angelica ne put retenir un cri. Elle tombait dans un abîme. Comment? Elle ne se l'expliquait pas; mais elle ne le voyait que trop à la joie du traître.

Pourtant, ce premier cri échappé, elle ne songea qu'à ne pas s'avouer vaincue, et trouvant des forces dans l'excès de son indignation :

« Tu mens, misérable! » lui cria-t-elle. Puis sai-

sissant avec véhémence le bras de Frédéric : « N'est-ce pas qu'il ment ? Dites-lui qu'il ment! »

Mais Frédéric était suffoqué. Son regard était fixe, sa lèvre bleue. Une exclamation convulsive peignait sa stupeur, et semblait confirmer le dire de Shelton.

Celui-ci s'était redressé, avait croisé les bras, et jouissait de l'exaspération d'Angelica.

« Ah ! je mens ! dit-il enfin. Et cela, est-ce aussi un mensonge, madame la comtesse ? »

Il avait jeté un papier sur le lit. Il se retira avec le même ricanement.

Frédéric était toujours anéanti : Angelica se saisit en tremblant de ce papier, qui, hélas ! ne justifiait que trop l'allégation du baronnet.

C'était une lettre de sir John Goodricke, ministre anglais en Suède.

Il écrivait à Shelton que l'on venait d'arrêter, à Stockholm, un nommé Gilbert Dixie, venu dans cette ville en qualité d'agent du comte Frédéric de Horn. Un avis anonyme avait fait découvrir que ce dernier n'était autre que Frédéric Brandt, valet de chambre du feu comte, dont il usurpait les noms et titre, dans le but de s'approprier la succession.... Dixie, appréhendé comme complice, avait dit, pour sa justification, qu'il avait été le premier abusé par l'aventurier dont il avait accepté la procuration ; et il s'était réclamé de sir Francis, qui,

avait-il affirmé, était dans la même erreur. Sir John, en conséquence, demandait au baronnet si réellement il connaissait ce Dixie, s'il lui portait quelque intérêt, et s'il ne pensait pas que cet homme fût de moitié dans l'intrigue.

Cette lettre était revêtue des timbres de l'ambassade et de la poste.

Angelica, dès qu'elle l'eut parcourue en frémissant, la présenta à Frédéric.

« Lisez! » lui dit-elle.

Il n'eut besoin que d'y jeter un coup d'œil. Il la laissa retomber sur le lit, et se cacha la tête dans ses mains.

« Tout cela est donc vrai! » s'écria-t-elle.

Frédéric, en une seconde, avait passé de la félicité la plus parfaite au comble de l'infortune. Terrassé par la trahison incompréhensible de Shelton, cette lettre était le coup de grâce. Il se voyait coupable, déshonoré, sans ressource; il était, pour lui-même, un objet de remords et de dégoût; il en était à ce degré de malheur où l'on prend un plaisir désespéré à aggraver ses souffrances, où l'on devient son plus cruel ennemi.

Angelica qu'il avait trompée, Angelica sa victime, le sommait de répondre si Shelton avait dit vrai.

« Oui, » dit-il sans chercher à atténuer cet aveu, et pareil à un naufragé qui, las de lutter contre la

mort, se laisse couler sous la vague pour abréger son supplice.

Il n'eut pas plutôt proféré cette fatale parole, qu'Angeliça, avec un cri d'horreur, s'élança hors du lit comme si elle y eût senti un serpent, et s'enfuit dans sa chambre de toilette.

Sa fuite rappela Frédéric à lui-même. Il ne fit qu'un bond du lit à la porte!... Mais elle était fermée au verrou. Il tomba sur ses genoux, et l'agitant d'une main suppliante :

« Ouvrez! ouvrez-moi! dit-il. Au nom du ciel, ouvrez-moi! Il faut que je vous parle!... que je vous explique!... Vous ne savez pas comment tout cela est arrivé.... Allez! je suis plus malheureux que coupable. »

Il s'arrêta et attendit, mais en vain : la porte resta immobile.

« Comment? vous ne voulez pas m'ouvrir!... Comment? vous ne me répondez pas!... Mais c'est la vérité que je veux vous dire!... Vous ne pouvez pas refuser d'entendre la vérité!... Quoi! pas un mot?... Au moins, dites-en un, un seul qui me prouve que vous m'écoutez, et je vous parlerai à travers la porte.... Quand vous saurez tout, je suis sûr que vous me pardonnerez.... D'ailleurs, je ne vous demande rien, rien que de m'écouter.... Ensuite, je ferai tout ce que vous voudrez : je vous délivrerai de moi!... Mais vous êtes juste! vous

êtes bonne! vous ne pouvez pas me condamner sans m'entendre!... Comment? rien!... rien!... O mon Dieu! mon Dieu!... c'est pour en mourir! »

Il parlait ainsi, toujours à genoux, les mains plaquées sur la porte, et la tête renversée en arrière; puis son corps affaissé retomba sur ses talons. Un instant après, ne pouvant concilier ce silence impitoyable avec le caractère compatissant d'Angelica, avec les témoignages récents de son amour, il se redressa, colla son oreille à la porte, pour s'assurer si elle était encore dans la chambre.

N'entendant rien, il ébranla plus fortement la serrure, et d'une voix plus haute et à la fois plus tendre :

« Angelica! dit-il, mon amie! mon amour!... » Puis se reprenant aussitôt, de peur de l'offenser par ces termes familiers : « Madame!... miss Kauffmann!... êtes-vous là? Est-ce que vous êtes à votre toilette?... Eh bien!... je vais attendre.... Est-ce que vous ne voulez pas que je vous parle?... Eh bien! ordonnez-moi de me taire, et je me tairai!... Mais au moins dites-moi donc un mot, pour que je sache ce que je dois faire! »

Il fit une nouvelle pause, mais sans plus de succès. Toujours même immobilité, même silence.

« Est-il possible?... Comment êtes-vous si cruelle?... Quand je vous dis que j'ai été moi-même trompé par cet infâme!... que c'est mon

amour qui m'a aveuglé !... oui, ma cause est la vôtre !... Laissez faire ! je vous vengerai !... Mais je ne voudrais pourtant pas mourir sans m'être justifié !... Oh ! écoutez-moi ! De grâce, écoutez-moi ! »

Il continua à supplier ainsi, à protester, à crier, à heurter à la porte, jusqu'à ce que, le désespoir s'emparant de lui, il se roulât sur le tapis de la chambre, où il finit par rester épuisé de fatigue et de douleur.

Il était là comme un mort, sans mouvement, la face contre terre, ne donnant d'autre indice de vie que de rares et sourds gémissements, lorsque le bruit d'une voiture, qui sortait de la cour de l'auberge, vint l'arracher à cet état d'insensibilité. Un pressentiment douloureux le saisit. Il se releva et courut à une fenêtre qui donnait sur la route !... C'était sa chaise de poste avec Angelica !...

A cette vue, il pousse un cri de détresse, et s'élance, éperdu, après elle.... mais, au moment de sortir de la chambre, il s'aperçoit qu'il est en chemise !... O contre-temps ! il faut qu'il s'habille ! vite ! vite ! où sont ses vêtements ?... Ils sont sous ses yeux, et il ne les voit pas. Il les tient en main, et il les cherche encore. Il se trompe en les mettant. Plus il se presse, moins il avance !... et, pendant qu'il perd un temps précieux, Angelica fuit vers Londres à toute bride.

Enfin, il s'est à demi vêtu, et en un clin d'œil il a franchi l'escalier et la cour : il est sur la route!... mais la fugitive est déjà hors de vue!... il ne songe pas à prendre un cheval dans l'auberge : il ne songe qu'à courir après elle, à l'atteindre, à la voir, à lui parler, à la retenir, ou à mourir de désespoir.

Il court donc, il court de toute la vitesse de ses pieds, sans reprendre haleine, sans ménager le peu de forces qui lui restent. Aussi, bientôt le cœur lui manque, et il tombe évanouï au pied d'une haie....

Il ne resta pas longtemps sans être aperçu par des marchands qui se dirigeaient du côté de Londres, et sans être rappelé par eux à la vie. Mais il ne fallait plus songer à continuer sa course infructueuse. Ayant donc remercié les braves gens qui l'avaient secouru, il s'en revint traînant le pas, et le cœur navré, vers cette auberge pleine des plus doux et des plus cruels souvenirs. Il y trouverait un cheval, et pourrait encore atteindre Angelica.

On était au mois d'octobre; il tombait depuis la veille une pluie fine et glacée. Sa course l'avait mis tout en sueur : il fut pris d'un violent frisson en se relevant de cette terre mouillée, et la faiblesse de ses jambes ne lui permettait pas de marcher assez vite pour se réchauffer. Quand il arriva à l'auberge, il se sentit même assez malade pour être

hors d'état de se tenir à cheval ; et il se disposait à louer une chaise, lorsqu'il reconnut dans la cour la voiture de Shelton.

Cette vue changea le cours de ses idées, il ne respira plus que la vengeance. Il se fit indiquer l'appartement du baronnet ; l'indignation avait ranimé ses forces : il monta précipitamment l'escalier, ouvrit la porte avec violence, et se trouva face à face avec son ennemi.

Shelton était à table, prenant du chocolat et parcourant les gazettes.

Frédéric accourait pour le saisir à la gorge, pour le frapper au visage !... mais à la vue de cet homme si calme, de cet homme qu'il s'était habitué à aimer, à respecter, à craindre, il s'arrêta interdit. Ce ne fut qu'un instant, mais cet instant suffit pour enchaîner sa violence ; et sans aller jusqu'à lui :

« Monsieur, lui dit-il d'une voix altérée, vous m'avez fait une visite ce matin : je viens vous la rendre !

— Je vous attendais, dit froidement Shelton, posant sur la table la gazette qu'il tenait à la main.

— Ah ! vous m'attendiez !... alors je n'ai pas besoin de vous dire ce que je viens faire ici.

— Tout ce que vous pourrez dire ou faire est excusé d'avance : je le pardonne à votre désappointement.

— Vous le pardonnez! s'écria Frédéric indigné. Mais moi, je ne vous pardonne pas, entendez-vous? il faut que je me venge!

— Ah! vous voulez vous venger?... Eh bien! tant mieux! Vous trouverez dans votre cœur l'explication de ma conduite; vous comprendrez le besoin que, moi aussi, j'ai eu de me venger.

— Vous venger?... Eh! de qui? D'une femme!

— Oui, d'une femme! s'écria Shelton en se levant. Savez-vous, pour en parler, ce qu'elle m'a fait, cette femme?

— Je sais qui elle est!... Je sais que c'est la candeur, la pureté, l'innocence même!

— Dites l'orgueil et l'hypocrisie!... Vous a-t-elle avoué, cette femme candide, qu'elle a payé mes bontés de la plus odieuse trahison? Vous a-t-elle dit que c'est elle qui a allumé entre nous la guerre, une guerre qui a failli me coûter l'honneur et la vie?

— Je ne vous crois pas. »

Shelton réprima un mouvement.

« Et si je consens à vous le prouver?

— Je ne vous crois pas, vous dis-je: c'est un faux-fuyant.... Mais quand cela serait!... Laissons là les absents. Parlons de moi.... Que vous avais-je fait pour me perdre? vous avais-je trahi, moi?... Qui vous forçait de me secourir, de vous insinuer dans ma confiance, de m'élever au comble de la

félicité, pour me précipiter dans cet abîme ?... Moi qui aurais donné ma vie pour vous !... Oh ! c'est infâme !... »

Il n'avait pu retenir un sanglot. Shelton essaya de profiter de cet attendrissement ; et pendant que Frédéric, en proie à la plus vive agitation, allait et venait dans la chambre :

« La douleur vous rend injuste, mon pauvre enfant, dit-il. Ce n'est pas moi qui vous ai perdu. Votre désastre était impossible à cacher. J'avoue que je n'ai pu me refuser le plaisir de l'apprendre à cette orgueilleuse ; mais elle allait le savoir d'un instant à l'autre, et je ne vous ai fait aucun tort. Au contraire, vous ne pouviez être instruit trop tôt de cette terrible nouvelle.

— Il fallait donc me la donner hier, à l'église, avant de signer au contrat.

— Qui vous dit que je l'avais ?

— Vous l'aviez ! Vous avez dressé à loisir tout cet échafaudage, pour le faire crouler au jour fixé par vous. Vous ne m'en imposerez plus ! »

A cette apostrophe, le feu monta au visage de Shelton.

« Vous êtes un enfant ! s'écria-t-il en haussant les épaules.

— Oui, sans doute, je suis un enfant d'avoir cru à votre humanité !... Oui, je suis un enfant, et c'est bien là-dessus que vous avez compté. Vous vous

êtes dit : « J'ai affaire à un enfant et à une femme, « je ne risque rien !... » Mais ne vous y fiez pas : j'ai bien vieilli depuis ce matin !

— Vous êtes un enfant, vous dis-je ; vous le voyez bien à ma patience !

— Votre patience me prouverait plutôt le contraire. »

Les rôles avaient changé. A présent, le jeune homme était immobile, et c'était Shelton qui parcourait la pièce à grands pas.

« Eh bien ! soyez content. Oui, j'avais sur moi la lettre. Il dépendait de moi d'empêcher le mariage ; mais il me convenait qu'il se fît, qu'il se consommât ! je tenais à humilier l'arrogante. Je l'ai fait ! et elle peut se plaindre, car la leçon a été sévère ; mais vous, qu'avez-vous à dire ? J'ai mis dans vos bras une fille charmante, une fille que vous aimez, une fille dont le talent est un patrimoine. Quoique son mari, je vous aurais continué mon intérêt ; je vous aurais aidé à faire valoir vos droits sur elle.

— Mes droits ? Juste ciel !

— Ceux de cette nuit, meilleurs que ceux de l'église. Je vous réconciliais à mes dépens, je prenais toute la responsabilité de votre aventure ; ou bien, si vous vous sentiez trop timide, ou qu'une nuit vous eût suffi, je vous assurais un sort partout où il vous aurait convenu de vivre....

— Assez ! assez ! vous me faites horreur !...

— Prenez garde, Frédéric, je vous ai tiré du néant ; je puis vous y faire rentrer !

— Y rentrer !... ne suis-je pas mille fois plus bas ?

— A qui la faute ?... votre conte bleu, est-ce moi qui l'ai inventé ?

— Ce pouvait être une erreur : vous en avez fait un crime. Mais, si j'ai été votre instrument, je ne serai pas votre complice !

— Soyez tout ce qu'il vous plaira ; mais commencez par sortir d'ici.

— Avec vous, je présume !

— Ah çà ! mon petit ami, pas de tragédie !... Voici mon dernier mot : ou le néant, ou ma protection.

— Ou votre vie, ou la mienne !

— Volontiers, quand vous m'aurez prouvé que vous êtes le comte de Horn.

— Pour miss Kauffmann, pour l'univers, je suis un imposteur ; mais pour vous, monsieur, je suis le comte de Horn !

— Pour moi, vous êtes un laquais !

— Un laquais !!! eh bien ! soit.... mais alors vous vous battrez avec un laquais !

— Quelle plaisanterie !

— Laquais ou non, vous vous battrez avec moi, vous dis-je. Vous m'avez appris à commettre des crimes : ne me poussez pas à bout ! »

Frédéric avait posé la main sur des pistolets de voyage que Shelton avait oubliés sur une table. Celui-ci vit bien qu'il fallait céder....

Céder !... ses dents broyèrent sa lèvre de rage.

« Ma foi! dit-il, vous avez pris le bon moyen; car du diable si, sans cela, j'y aurais jamais consenti! Allons, puisqu'il le faut, prolongeons d'un instant la fiction. Vous êtes l'offensé: vos armes?

— L'épée.

— C'est l'arme des gentilshommes.... Le lieu?

— Je ne connais pas le pays : partons ensemble; nous choisirons chemin faisant.

— Soit.... et l'heure?

— Sur-le-champ.

— Comment? comment?... bien que le danger ne soit pas grand, encore faut-il que j'aie le temps de mettre ordre à mes affaires. A demain matin, s'il vous plaît.

— Eh! monsieur, un testament n'est pas si long à écrire!

— Le vôtre, je conçois.... D'ailleurs, vous ne comptez pas vous battre sans témoin; en avez-vous un?

— Mon Dieu! que de difficultés! je prendrai le premier venu.... mon domestique.

— Ah!... assez d'un! »

Ce dernier outrage faillit coûter cher au baronnet; et, malgré toute son intrépidité, il ne put

s'empêcher de tressaillir en voyant la main de Frédéric se crisper sur un des pistolets!... mais ce fut un mouvement involontaire, et aussitôt contenu.

« A la bonne heure! dit Shelton, reprenant son ironie avec son assurance, je me disais aussi que vous aviez fait choix de l'épée. »

Frédéric se contenta de répondre par un sourire de mépris, et, comme il se retirait :

« A demain! répéta Shelton, je serai à votre porte au point du jour.

— J'y compte, » dit Frédéric; et il sortit sans ajouter un mot.



XVII

Frédéric venait d'être abreuvé d'humiliations; mais il avait forcé Shelton d'accepter un duel, et bientôt il prendrait sa revanche. Tout entier à sa vengeance, il s'occupa immédiatement des moyens de la satisfaire; et, ne connaissant personne qui pût lui servir de témoin, il descendit chez le maître de l'auberge, afin de savoir de lui quels étaient les voyageurs qui s'y trouvaient en ce moment.

Soit que la maison fût peu remplie, et que l'aubergiste craignît de donner une opinion désavantageuse de la prospérité de ses affaires; soit que le départ précipité d'Angelica, Frédéric courant après elle, le scandale de ces événements étranges qui n'avaient point échappé à l'œil du maître, eussent fait perdre au jeune étranger une bonne partie de la considération dont il jouissait la veille, l'hôte prit un air important, et répondit que sa maison n'était habitée que par des gens respectables; que les devoirs de son état lui imposaient la plus grande discrétion; qu'il ne pouvait pas donner la liste des

personnes qui l'honoraient de leur confiance, sans savoir l'usage qu'on en voulait faire ; et que, lorsqu'il connaîtrait le but de la question, il verrait s'il lui était possible de se départir, sans inconvénient, de sa réserve habituelle.

Cette réponse était faite d'un ton suffisant, que Frédéric fut tenté de relever; mais, se rappelant sa position, il se contenta de répliquer qu'il ne supposait pas tant de gravité à sa demande, et qu'on n'avait qu'à la regarder comme non avenue.

Après ce peu de mots, il avait quitté brusquement l'aubergiste, et était entré dans la cour. Un homme, dont la mise était celle d'un marchand, s'y promenait d'un air désœuvré. Frédéric prit le parti de s'adresser à lui, et s'informa s'il comptait passer la nuit à Windsor.

La toilette de Frédéric, quoique fort en désordre, annonçait un gentilhomme. L'inconnu parut flatté de se voir adresser la parole, et répondit, avec l'empressement obséquieux d'un inférieur, que très-probablement il y coucherait; qu'il attendait un convoi de chevaux dont il venait de faire l'acquisition pour son commerce, et qu'il avait à diriger sur Londres, où il demeurait Lower-Brook-Street, Hanover-Square.

Frédéric aurait préféré se présenter devant l'orgueilleux baronnet avec un autre témoin; mais il s'était avancé, et d'ailleurs il n'avait guère le choix.

Il expliqua au marchand de chevaux le service qu'il attendait de son obligeance.

Celui-ci avait plus d'un motif pour accepter la proposition. Il était enchanté de pouvoir se frotter à des gentilshommes, et spéculait déjà sur le bon office qu'il allait rendre à un jeune homme qui paraissait être riche. Il ne s'enquit pas du sujet de la querelle ni du nom des combattants ; sa curiosité n'alla point au delà de l'heure fixée pour le rendez-vous. Frédéric la lui apprit, en lui exprimant un regret poli de le faire lever sitôt ; mais notre homme avait l'habitude de s'éveiller de bon matin, et répondit de son exactitude.

« Cependant, si vos chevaux arrivaient dans l'intervalle, demanda Frédéric, ne seriez-vous point obligé de partir ?

— Non, non, monsieur ; je resterai, dans tous les cas. »

Délivré de ce soin plus tôt qu'il n'avait espéré, Frédéric remonta à son appartement. Il avait hâte de s'y enfermer, car il lui semblait qu'il portait sa honte écrite au front.

Lorsqu'il fut devant la porte, il s'arrêta !... comment oser revoir ce lieu de désolation ? comment affronter de si déchirants souvenirs ?

Il avait posé la main sur la clef ; mais, sentant ses jambes fléchir et son cœur battre avec violence, il restait là, immobile, sans avoir le courage

d'avancer ni de s'éloigner, lorsqu'un bruit de pas dans le corridor le détermina à entrer.

La chambre n'était plus telle qu'il s'attendait à la trouver; elle avait été rangée en son absence, et tous les souvenirs qu'il redoutait avaient disparu. A cet aspect, il demeura frappé de stupeur. Sa poitrine se gonfla. Cette métamorphose imprévue, loin d'être un adoucissement à sa douleur, ne fit qu'en accroître l'amertume. Cette chambre, dans l'état où il l'avait laissée, ce lit défait, tous ces objets en désordre lui auraient parlé d'Angelica; c'étaient autant de témoins de son infortune, autant de confidents et de consolateurs. Mais maintenant, rien!... plus rien!... C'étaient des étrangers, des indifférents!... Une main invisible, une main maudite avait tout effacé, avait rompu les derniers liens qui l'unissaient à sa maîtresse! Le naufrage était accompli : l'onde avait repris son niveau!

La porte elle-même de la pièce attenante, cette porte inexorable, était ouverte. Ah! que n'eût-il pas donné pour qu'elle le fût deux heures plus tôt! A présent, quelle amère dérision de lui faire passage!

Tout en faisant ces réflexions, il entra dans cette pièce, pour y chercher quelques traces de la présence d'Angelica. Hélas!... partout le même ordre! partout la même et froide insulte au bouleversement de son âme!

Mais une autre porte était ouverte aussi; elle conduisait à une troisième chambre. Il y pénétra. Quelle lueur d'espoir! peut-être c'était dans cette chambre qu'elle s'était réfugiée, qu'elle s'était habillée. De là, les portes fermées, elle avait pu ne pas l'entendre frapper, ne pas entendre du moins les raisons convaincantes, les touchantes paroles qu'il lui avait adressées. Oui, oui, il n'était arrivé jusqu'à elle qu'un bruit privé de sens : car elle n'aurait pu résister à de si ferventes prières!

La découverte d'un ruban sur une table confirma sa supposition, et répandit une goutte de baume sur les plaies de son cœur ulcéré. Il saisit ce ruban, et le couvrit de baisers et de larmes!... Toute ressource n'était pas perdue!... Oh! non!... elle n'avait pas été inflexible, impitoyable!... et quand elle le verrait, et quand il pourrait se justifier!...

Hélas, un devoir impérieux le retenait loin d'elle!... mais l'accomplissement de ce devoir était lui-même une justification. Oh! quand il se présenterait devant elle, couvert du sang de l'infâme, c'est alors qu'il aurait droit de parler!

Vaine illusion! il ne la reverra plus!... Un duel avec Shelton, c'est la mort; une mort infaillible!... Eh bien! soit!... la mort!... La mort est la bienvenue quand on est déshonoré, quand l'existence est à jamais flétrie!... Mourir, c'est rendre à Angelica la liberté!... Mais du moins ne pas mourir

seul, sans se venger, sans la venger!... Mourir !... mais dans le sang de Shelton, sur son cadavre!... Et qui sait? peut-être honoré d'un regret d'Angelica !

Son parti est pris ! Il fondra sur son ennemi, sans feinte, sans précautions, en désespéré!... Mais cette double mort qu'il espère n'est pas une justification suffisante. Il faut que la vérité soit connue ! Il faut qu'Angelica sache bien qu'elle n'a point prostitué son amour à un cœur qui en était indigne. Il va profiter du temps qui reste pour lui écrire ! Il va lui prouver qu'ils ont été trompés tous deux, tous deux victimes !... que Shelton seul est un monstre indigne de pardon !

Ranimé par cette pensée, il revint précipitamment dans sa chambre à coucher; et ayant sonné son valet, il lui demanda ce qui était nécessaire pour écrire.

Les idées se pressaient en foule dans sa tête ; il se sentait certain de persuader, d'attendrir.... Et son domestique qui ne reparaissait pas!...

Enfin il arriva. Il avait été retardé par le marchand de chevaux qu'il venait de rencontrer au bas de l'escalier.

« Il prie monsieur le comte, dit-il, de vouloir bien recevoir ses excuses, et de ne pas compter sur lui pour demain. Ses chevaux sont arrivés plus tôt qu'il ne croyait, et il va partir avec eux.

— Comment, partir? Mais il m'a positivement promis de rester! Êtes-vous sûr d'avoir bien compris?

— Très-sûr, monsieur le comte. On est en train de seller son cheval.

— Mais c'est indigne! »

Frédéric descendit en toute hâte dans la cour, et y rejoignit son homme, qui effectivement mettait le pied à l'étrier, et qui lui répéta l'insuffisante raison que le valet de chambre avait déjà donnée. Et comme Frédéric lui rappelait que cette objection avait été prévue, le maquignon, poussé dans ses derniers retranchements, finit par avouer le vrai motif de ce changement subit de résolution.

« Lorsque j'ai pris l'engagement de servir de témoin à monsieur le comte, j'ignorais quel était son adversaire; mais à présent que j'ai lieu de soupçonner que ce pourrait bien être sir Francis Shelton, monsieur le comte voudra bien m'excuser de reprendre ma parole. Sir Francis Shelton est un grand amateur de chevaux: il m'honore souvent de sa confiance, et, si je m'avisais de servir de témoin à son ennemi, il me retirerait sa protection. Monsieur le comte a pu voir que je ne demandais pas mieux que de l'obliger; mais je suis père de famille, et il est trop juste pour exiger que je lui sacrifie mes intérêts. »

Il n'y avait rien à répondre à un argument si

concluant. Et puis, comment discuter avec un homme qui vous refuse un service ? Frédéric lui tourna le dos.

Quel supplice d'avoir à recommencer sur nouveaux frais, à courir encore la chance d'un refus!

Il soupirait en pensant à l'inique influence de la richesse, lorsqu'il avisa un autre voyageur qui avait été attiré devant la maison par le désir d'examiner les chevaux qui partaient. C'était un homme d'environ soixante ans, bien mis, l'air doux et respectable. Frédéric, avare de son temps et enhardi par la nécessité, s'approcha de lui, lui exposa sans préambule qu'il avait un duel, que le témoin sur lequel il comptait venait de lui manquer de parole; qu'étant étranger, il ne savait où en trouver un autre, et le pria de vouloir bien le tirer d'embarras.

« Monsieur, répondit le vieillard, les duels ne sont plus guère de mon âge; et, par principe, je les ai toujours désapprouvés. Cependant la prévention favorable que votre jeunesse et votre extérieur m'inspirent, et le bonheur que j'aurais à pouvoir concilier votre différend, sont des considérations qui ont bien aussi leur valeur à mes yeux.

— Je suis touché de vos bontés, monsieur, dit Frédéric; mais ce serait en abuser que de vous laisser croire à la possibilité d'un accommodement. Le duel a une cause trop grave....

— Trop grave !... et laquelle ?

— Oh ! monsieur ! que ma réponse ne vous décide pas à un refus !... je ne puis vous dire le sujet de la querelle. Mais soyez sûr qu'il n'y en a jamais eu de plus sérieux, de plus légitime.

— Diable !... servir de témoin dans un duel dont on ignore le motif !... jeune homme, savez-vous que vous me proposez là un rôle bien délicat ? Comment ! pas d'accommodement possible ?... réfléchissez bien.

— Non, monsieur ; il n'y en a pas.

— C'est donc un duel à mort ?

— A mort.

— Diable ! diable !... et quel âge a votre adversaire ?

— Quarante ans.

— Le double du vôtre. Hum !... et quel est l'offensé ?

— C'est moi, monsieur.

— Allons, voilà deux considérations qui me déterminent ; d'ailleurs, si je ne peux pas vous concilier, je puis être utile d'une autre manière : je suis chirurgien.

— Vous acceptez donc, monsieur ?...

— Oui, j'accepte.

— Oh ! monsieur ! que je vous remercie ! dit Frédéric les larmes aux yeux, et serrant les mains du vieillard avec effusion.

— Et à quand le rendez-vous? demanda celui-ci.

— Demain, au point du jour. Si vous permettez, mon domestique ira vous éveiller.

— C'est inutile : je me ferai éveiller par un garçon de l'auberge. N'ayez point d'inquiétude : je serai à votre porte à l'heure dite. »

Frédéric lui renouvela ses excuses et ses remercîments. Il avait pris congé de lui en se félicitant d'avoir si vite et si bien remplacé le prévoyant maquignon, lorsqu'au souvenir de ce dernier il fut pris d'un scrupule; et, revenant sur ses pas, de peur d'un désappointement nouveau :

« Monsieur, dit-il au vieillard, j'oubliais de vous prévenir que mon adversaire est sir Francis Shelton.

— Grand bien lui fasse! Je ne le connais pas.

— Vous n'avez donc aucune objection à me servir de témoin contre lui?

— Aucune.

— A demain, alors.

— A demain. »

Frédéric remonta dans sa chambre, que son valet n'avait point quittée.

« J'ai beaucoup à écrire ce soir, lui dit-il; ayez soin que je ne sois pas dérangé. Demain matin, je sortirai de très-bonne heure, au petit jour; peut-être vous emmènerai-je. Dans tous les cas, j'aurai quelques ordres à vous donner : tenez-vous donc prêt; je sonnerai quand j'aurai besoin de vous.

— Il est près de quatre heures : monsieur le comte ne veut-il pas commander son dîner?

— Non, je ne dînerai pas.... je suis malade!... cependant.... apportez-moi du thé, et refaites le feu.... un grand feu.... j'ai froid. »

Ses ordres exécutés et le domestique parti, Frédéric se mit à sa table et prit la plume; mais quand il se trouva seul, devant son papier, il ne sut plus par où commencer sa défense. Il eut beau chercher à rallier ses idées, elles passaient dans son esprit comme des ombres insaisissables; un bandeau de fer lui serrait le front, ses tempes battaient avec violence : il posa dessus ses mains glacées pour les rafraîchir, pour en comprimer les battements; et, les deux coudes sur la table, il s'absorba dans les souvenirs les plus douloureux.

Enfin, la plume, en tombant de ses doigts, l'arracha aux tortures de ce rêve. Il la reprit; mais la vue de son lit nuptial, de ces rideaux qui lui semblaient toujours près de s'entr'ouvrir pour laisser passer la tête de Shelton, le replongea dans le même abîme de pensées. Ne pouvant plus supporter cette vue, il changea sa chaise de place; mais il se trouva vis-à-vis de la porte fatale qui l'avait séparé, pour toujours sans doute, d'Angelica.... Le domestique l'avait refermée, afin que la chambre restât chaude. Cette porte fermée troubla Frédéric; la fièvre le dévorait; il ne pouvait s'empêcher de regarder à tout

instant cette porte, comme s'il allait la voir s'ouvrir sous la main d'Angelica.

La nuit approchait; cette fascination devint telle, qu'il sentit le besoin de lui ôter tout prétexte, s'il voulait se mettre en état de remplir la tâche qu'il s'était prescrite. Faisant donc un effort sur lui-même, il se leva, alluma une bougie, alla rouvrir la porte; et, pour convaincre à la fois son esprit et dompter ses sens révoltés, il pénétra de nouveau dans les deux chambres voisines, et en fit le tour; puis il revint s'asseoir à sa table, résolu à ne plus lever les yeux de son papier.

Mais ce remède fut impuissant. Il commença et déchira vingt lettres sans avoir pu aller au delà des premiers mots: « Madame.... Angelica.... Miss Kauffmann.... » et il finit, de découragement, par se laisser tomber sur la table.... Puis, se redressant tout à coup :

« Comment! il me faudra mourir sous le poids de cette infamie!... comment! elle me croira le complice de ce monstre!... comment! elle remerciera le ciel de ma mort!... Oh! non! non!... Il faut qu'elle sache la vérité!... toute la vérité!... Oui! c'est cela!... une confession!... une confession entière, sans restrictions, sans déguisements, telle que j'aurai un jour à la faire devant Dieu! »

Il n'eut pas plutôt pris cette résolution, que ses

idées s'éclaircirent, et que sa plume commença à courir rapidement sur le papier.

Si sa justification était possible, elle devait ressortir des faits : il les exposa, avec partialité peut-être, mais avec candeur.

Il retraça les raisons qu'il avait eues de se croire dépouillé de son nom et des droits de sa naissance, par un échange frauduleux ; l'opinion des paysans d'Aspa, l'infériorité de son condisciple, la partialité de la veuve Brandt, les conférences mystérieuses du comte avec l'abbé et la nourrice ; le front soucieux du père, sans doute en proie aux soupçons ; sa décision au départ, considérée comme une épreuve ; les paroles prophétiques de l'abbé sur les vues de la Providence, réalisées par la chute du traîneau et par la rencontre de Shelton.

Ensuite, il expliqua par quelle pente insensible il en était venu à s'arroger ce titre, courageusement refusé d'abord en dépit de ses convictions d'enfance et de l'humiliation d'un tel aveu ; l'influence de la persuasion, lentement acquise, d'un arbitre désintéressé ; l'ascendant des bienfaits les plus signalés sur un cœur reconnaissant ; l'autorité du caractère, de la capacité, de l'expérience, du rang et de la richesse, sur un esprit novice, accoutumé à une obéissance passive ; ses hésitations, fixées par l'obligation de payer avec l'argent de la cassette, et de prendre un passe-port à Gothembourg ; les nou-

veaux titres de son sauveur à sa confiance, à son dévouement : tant les soins pris à la campagne pour le façonner à sa nouvelle condition, que les crédits ouverts à Londres pour l'aider à la soutenir jusqu'au jour du succès des démarches faites en Suède.

Puis, mouillant le papier de ses pleurs, il raconta comment, devenu amoureux, l'absence même d'espoir avait encouragé son amour.... que, malgré l'ivresse d'un aveu reçu, il se disposait à tout révéler le lendemain, lorsque la bague, remarquée à son doigt, l'avait forcé de laisser lady Mary Veertvort faire la demande de mariage.... Comment, ce pas franchi, il avait exigé que la noce fût différée jusqu'à la conclusion de ses affaires.... et comment, pressé de tous côtés de consentir à la publication des bans, privé de l'appui de Shelton sur qui il comptait pour gagner du temps, rassuré par la dernière lettre de l'agent qui promettait le succès définitif des négociations pour le prochain courrier, il n'avait plus trouvé dans son cœur amoureux la force nécessaire pour résister davantage.

Après cette longue et minutieuse confession, il s'arrêta. Il venait de soulager sa conscience, de s'entretenir avec sa maîtresse; il se sentit un peu réconcilié avec son affreuse position.

Le feu s'était éteint, il sonna son valet pour le rallumer. La pluie battait contre les vitres, et la chambre était glacée.

On n'était point venu, et il allait sonner de nouveau, lorsqu'il entendit une horloge du voisinage : trois heures !... Son domestique devait être couché depuis longtemps ; il ne voulut pas l'éveiller : il savait trop maintenant le prix du sommeil !...

Il essaya de rallumer lui-même le feu, sans y réussir. Il avait la gorge sèche : il but coup sur coup plusieurs tasses de thé froid, car il n'avait plus d'eau chaude. Mais, en apaisant pour un instant la soif qui le dévorait, il augmenta l'intensité de sa fièvre; et, lorsqu'il reprit la plume, sa main tremblante fut plus d'une heure à tracer le peu de mots suivants :

« Voilà la vérité !... voilà ma déplorable histoire !... tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai cru !... Je ne vous écris pas pour vous faire partager mes espérances : je n'en ai plus ! mes convictions : elles m'abandonnent ! Tout n'était qu'illusion, j'en ai bien peur !... Hélas !... hélas !... être désabusé si tard !

« Je ne vous écris pas pour solliciter mon pardon : je ne le mérite point. Mon silence a été une trahison : rien ne peut atténuer mes torts envers vous, et j'en subirai toutes les conséquences. C'est votre choix seul que je veux justifier. Vous m'avez aimé, Angelica, et votre amour n'a pu s'abaisser jusqu'à un criminel ! Vous avez aimé un malheureux sans

expérience, élevé hors du monde, ébloui de son éclat, un jeune homme timide, crédule, qui n'était pas capable de résister à toutes les séductions du ciel et de l'enfer. C'est là ce que je veux que vous sachiez, ce qu'il faut que le monde apprenne; c'est le seul adoucissement possible au malheur le plus irréparable!

« Oh! croyez-moi! croyez-moi!... c'est la lettre d'un mort que vous lisez! Demain, je me bats avec l'infâme!... Demain, vous serez vengée, vengée doublement! car il me tuera; mais j'espère ne pas mourir seul; et, tel faible qu'on soit, on est bien fort quand on a fait le sacrifice de sa vie.

« Adieu! un dernier adieu! un adieu éternel!... Puisse chaque goutte de mon sang racheter une de vos larmes!... Vous ne me reverrez plus!... Oh! pour ma consolation, pour votre repos, ne me méprisez pas! FRÉDÉRIC. »

Il n'avait pas achevé de signer son nom, que ses forces, soutenues jusque-là par une excitation nerveuse, l'abandonnèrent; et, sans cacheter sa lettre, il s'assoupit sur sa chaise, épuisé de fatigue et d'émotion.

Lorsqu'il s'éveilla, ses membres étaient brisés, et il eut une peine extrême à se relever. Il était grand jour. Il craignit d'être en retard : pourtant son témoin n'était pas venu. Sa montre, qu'il avait

oublié de monter, était arrêtée ; mais à la clarté, au mouvement de la route, il était impossible de douter que l'heure du rendez-vous ne fût passée depuis longtemps. Aurait-on frappé à sa porte, sans qu'il eût entendu ?... Il s'empressa de sonner son valet de chambre.

« Lewis, quelle heure est-il ?

— Sept heures et demie, monsieur le comte.

— Est-ce que personne n'est venu me demander ?

— Personne, monsieur le comte.

— C'est inconcevable !... J'attends quelqu'un, un vieillard qui loge ici, un chirurgien : allez vite savoir ce qui le retient.... Si par hasard il dormait encore, il faudrait l'éveiller. »

En attendant le retour de son valet, Frédéric remit à la hâte un peu d'ordre dans sa toilette. Avant qu'il eût fini, Lewis revint.

« Monsieur le comte, ce monsieur dort encore.

— Et vous ne l'avez pas éveillé ?

— Non, monsieur le comte. Je n'ai pas pu entrer chez lui : le garçon qui le sert m'en a empêché.

— Empêché !... pourquoi cela ?... Amenez-moi ce garçon ! »

Le garçon appelé entra d'un air goguenard.

« Est-ce que ce vieux monsieur aurait défendu qu'on l'éveillât ? demanda Frédéric.

— Non, monsieur ; il m'a dit tout le contraire hier au soir.

— Alors, pourquoi n'avez-vous pas laissé entrer mon valet de chambre?...

— Parce que je sais que ce n'est pas la peine.

— Comment? pas la peine!...

— Non, puisque sir Francis Shelton est parti.

— Parti!!

— Parti cette nuit pour Londres.

— Parti!!! vous l'avez vu partir?

— C'est moi-même qui ai fermé sa voiture.

— Et il n'a rien dit?

— Oh! si fait!

— Eh bien?

— C'est que.... dit le garçon avec moins d'assurance, et se dandinant d'une jambe sur l'autre..., je ne sais pas trop si je dois répéter....

— Parlez! je veux le savoir!

— Si vous le voulez absolument, monsieur, je vas vous le dire; mais je crains....

— Eh! ne craignez rien, que de ne pas vous expliquer quand je vous l'ordonne!

— Eh bien! monsieur.... lorsque j'ai fermé la portière, sir Francis m'a chargé de vous dire.... mais faites bien attention, monsieur, que ce n'est pas moi....

— Eh! non! cent fois non! parlerez-vous?

— Sir Francis m'a donc chargé de vous dire, reprit le garçon tout en reculant insensiblement vers la porte, qu'il partait, parce que....

— Parce que?

— Parce qu'il ne se battait pas avec un laquais! »

Frédéric ne répondit rien; mais il devint si pâle, que le garçon s'enfuit épouvanté.

Humilié devant son valet de chambre, le malheureux jeune homme hésita s'il lui donnerait encore un ordre. Il craignait de s'exposer à quelque nouvel outrage. Cependant le domestique était resté immobile, et comme n'ayant rien entendu. Cette impassibilité était plus que Frédéric n'osait attendre. Il se décida à conserver encore son rôle de maître, et le pria de commander sur-le-champ une chaise et des chevaux, de payer sa dépense, et de tout disposer pour leur départ.

Il allait courir à Londres sur les traces du baronnet, et obtenir de force la satisfaction à laquelle le traître espérait se soustraire. Il ajouta quelques mots à sa lettre pour annoncer à Angelica la fuite de leur ennemi, et l'acharnement qu'il mettrait à le poursuivre.

La voiture était prête, il cacheta sa lettre, et se mit en route. Oh! quel voyage, après celui de l'avant-veille!...

Ce dernier coup, cette obligation de lutter encore de démarches et de ruses, au moment où il croyait tenir sa vengeance et le repos éternel, avaient achevé de l'écraser. Il s'affaissa comme un vieillard dans la voiture, et laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

A mesure qu'ils avançaient, il se sentit de plus en plus mal. Sa respiration était extrêmement pénible.... O Dieu! s'il allait mourir!... mourir avant d'avoir vengé Angelica!... A cette idée effrayante, il se redressa subitement. Ils étaient près de Londres : son ressentiment prit le dessus; il ne songea plus qu'à combiner son plan de vengeance.

Le plus simple, le plus prompt surtout, lui parut le meilleur. Il irait droit à Saint-James'Square, forcerait la porte de Shelton; et cette fois, il ne le quitterait plus qu'il ne se fût vengé.

La châise venait de s'arrêter au coin de Hyde-Park, pour acquitter le droit de péage du *turnpike:* un homme se présenta à la portière. Que voulait-il? qui l'envoyait?... Angelica?... Shelton?... En une seconde, mille idées confuses se succédèrent dans l'esprit de Frédéric: il baissa la glace et se pencha vers l'homme qui paraissait vouloir lui parler.... Mais quelle fut sa stupeur, lorsque celui-ci levant la main le frappa légèrement sur l'épaule et lui dit :

« Veuillez me suivre.

— Vous suivre!... où?

— En prison.

— En prison!... moi ?... »

Le sergent, car c'en était un, pour toute réponse lui tendit un papier. Frédéric, interdit, le parcourut des yeux, mais sans être assez maître de son atten-

tion pour le comprendre. Le sergent vit qu'il fallait lui venir en aide, et, soulignant du doigt l'énoncé des motifs d'arrestation, il lui lut à haute voix: « A la requête de onze marchands de Londres. »

Il ne fut pas difficile à Frédéric de deviner la main qui venait de creuser ce nouvel abîme sous ses pas. Shelton lui avait fait faire beaucoup de dépense à crédit; Shelton ameutait contre lui tous ses créanciers pour ne pas être forcé de se battre.

Cette arrestation avait assemblé des curieux autour de la chaise. Les paroles prononcées par le sergent, les réponses des recors aux questions de la foule, l'eurent bientôt mise au fait; et déjà l'on y savait que ce mirliflor n'était qu'un valet qui avait pris le nom de son maître pour escroquer des sommes considérables.

Il n'y avait qu'à courber la tête!... fuite, résistance, transaction, rien n'était possible. Il fallait subir sa destinée!...

Frédéric restait étourdi, la main sur ce fatal écrit, lorsque la voix du sergent lui intima de nouveau l'ordre de le suivre.

« O Dieu! en prison! descendre vivant dans ce tombeau!... et pas un ami au dehors!... et Shelton qui triomphe! et Angelica qui me maudit, qui me méprise! »

Il avait porté la main sur son cœur près de se

briser : il sentit la lettre qu'il avait préparée. Ah ! du moins Angelica saurait la vérité !

La foule grossissait. Le sergent s'impatientait. Il descendit de sa chaise de poste, et, pendant que l'un des recors faisait avancer une voiture de place, prenant à part son valet de chambre qui l'écouta chapeau bas :

« Lewis, lui dit-il, voulez-vous me rendre un dernier service? prenez cette lettre, allez à Golden-Square, et faites tout au monde pour la remettre à.... à son adresse. Mais ne la confiez à personne!... remettez-la vous-même.... Vous m'entendez, Lewis, vous-même!... et, en la remettant, vous pourrez dire ce qui m'arrive. »

Le valet de chambre prit la lettre, et inclina la tête.

La voiture était arrivée, et on pressait Frédéric d'y monter.

« Adieu, Lewis! adieu! Songez bien que cette lettre est ma seule espérance, ma seule consolation au monde! promettez-moi que vous la remettrez vous-même. »

Lewis voulut prendre l'engagement qu'on lui demandait; mais l'émotion lui coupa la parole : il fondit en larmes, et se précipita sur la main de son maître. Frédéric, bouleversé de cette marque imprévue de sensibilité, éclata lui-même en sanglots, et tomba dans les bras de son domestique.

« A la bonne heure, s'écria un homme du peuple, Sa Seigneurie n'est plus si fière !

— Ma foi ! dit un autre, le domestique est bien bon d'embrasser cet escroc.

— Laissez donc, reprit un troisième, ne voyez-vous pas que ce sont deux fripons qui s'étaient partagé les rôles ?

— Pauvre jeune homme ! » se dirent quelques jeunes filles en essuyant une larme ; mais leur voix compatissante fut dominée par les quolibets de la foule.

Heureusement Frédéric était trop absorbé dans sa douleur pour rien entendre : il fallut que les recors vinssent l'arracher aux bras du seul ami qu'il se connût dans l'univers.

Cette séparation cruelle accomplie, il se laissa conduire, ou plutôt porter jusqu'à la voiture, au milieu des huées de la populace. Le sergent et ses deux acolytes y montèrent après lui ; et le cocher, sur leur ordre, prit la route de la maison d'arrêt.



XVIII

Angelica, depuis la veille, était de retour dans sa famille, et une consternation profonde régnait à Golden-Square. A son arrivée, la stupeur, l'effroi de ses parents, lui avaient donné la force de faire son déplorable récit ; et la maison Kauffmann n'avait été que sanglots, imprécations, cris d'horreur et de désespoir. Mais à ces scènes déchirantes avait succédé bientôt un morne silence, et, comme après les combats de l'agonie, l'immobilité imposante de la mort.

Les quatre victimes des vengeances de Shelton (car du même coup il avait frappé tous les cœurs de cette malheureuse famille) avaient passé ainsi la journée sans se parler, chacun sentant à sa douleur l'inutilité des consolations. A un des coins de la cheminée, Angelica, une main sur ses yeux, avait abandonné l'autre à Gretly qui la tenait sans le savoir, et comme absorbée dans la contemplation du feu devant lequel elle était assise. Près d'une fenêtre, Michel, le visage gonflé et les yeux injectés de sang, semblait être assoupi. A l'autre

extrémité, Kauffmann, la tête penchée sur une épaule, fredonnait entre ses dents, et du pied marquait la mesure. On eût dit des aliénés, tant ils paraissaient indifférents les uns aux autres. En effet, leur âme était ailleurs, et leurs corps attendaient son retour, dans la position où elle les avait laissés.

Vraisemblablement, ils auraient passé la nuit dans cette attitude, si Zucchi, vers neuf heures, n'était venu leur demander à souper. Averti par les domestiques, il entra précipitamment au parloir.

A sa vue, les gémissements et les exclamations recommencèrent, mais pour peu d'instants, et tout reprit la même tranquillité sinistre. Gretly seule, tirée à l'écart, dut répondre aux questions de Zucchi.

« Comment ne m'avez-vous pas fait avertir? lui demanda-t-il à voix basse.

— Mon Dieu! les mauvaises nouvelles viennent toujours assez vite, et le premier mouvement est de se cacher après un malheur si humiliant.

— Il n'est humiliant que pour ces deux scélérats; et quant à le cacher, il ne faut pas l'espérer. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de rassembler vos amis, pour aviser à la conduite qu'on devra tenir; car, je le vois bien, vous n'êtes, ni les uns ni les autres, en état de prendre un parti.

— A quoi bon ? le mal est irréparable !

— Mais il ne faut pas l'accroître en négligeant d'en prévoir les suites. Qui vous dit que ces misérables en resteront là ? Qui vous dit que l'escroc, qui a si bien joué son rôle, ne va pas chercher à intimider votre pauvre cousine, à la rançonner ?...

— Oh non! il ne s'attendait pas au dénoûment que l'autre avait médité; son trouble et son aveu l'ont bien prouvé.

— A moins que ce trouble et cet aveu ne fissent partie de son rôle.... et quand bien même, ne voyez-vous pas qu'il est dans la main de son complice, que l'intérêt, que la crainte ont déjà dû le livrer ? Soyez sûre qu'au moment où je vous parle, ils complotent ensemble....

— Vous m'effrayez !... Ah! quel abîme !

— Il le faut sonder, afin de n'y point retomber. Laissez-moi faire.

— Oui ; mais ne prenez avis que de vous. Angelica sera désolée, si vous divulguez cette aventure.

— Eh bien ! bornons-nous à lady Mary Veertvort. Elle est de bon conseil, et trop de vos amies pour que ce soit ébruiter la chose que de l'en informer.

— Faites comme vous l'entendrez : j'ai la tête brisée, et je me sens incapable d'avoir une opinion.

— On le serait à moins ! ne vous occupez de rien : vous avez bien assez de votre douleur, et de celle de votre chère cousine. Elle devrait se mettre au lit, et vous ferez bien de passer la nuit ensemble. Quant à votre père, il faut le saigner ce soir même ; sinon, il aura un coup de sang.

— Vous croyez ?

— Regardez comme il est rouge! Je vais aller chercher un chirurgien. Je passerai en même temps chez lady Mary ; il n'est que dix heures, je la trouverai encore debout : j'aime mieux vous épargner la peine de lui raconter cette affligeante histoire.

— Quand est-ce que nous vous reverrons?

— Je vais revenir. Je resterai cette nuit ici. Vous êtes tous malades, et je veux vous veiller. C'est ce bon Kauffmann qui me fait le plus de mal ; j'ai bien peur que ses facultés ne s'en ressentent à tout jamais. Adieu, ne vous inquiétez de rien ; je vais donner à vos domestiques toutes les instructions nécessaires ; je ne vous demande qu'une chose, c'est de vous coucher tous ; vous en avez besoin.... pauvres gens ! »

Gretly reconnaissante lui ayant tendu la main, Zucchi la serra affectueusement, et se retira sans bruit.

Pendant qu'il donnait ses instructions à la femme de chambre, le domestique avait été lui

chercher une voiture de place; il y monta, passa chez un chirurgien ainsi qu'il l'avait annoncé, et de là se rendit à Charles-Street. Lady Mary Veertvort y était et faillit tomber de son haut à cette funeste nouvelle. Après les premiers moments donnés à l'étonnement, aux lamentations, Zucchi prit sa revanche, avec la vieille dame, du silence auquel il avait été condamné à Golden-Square; et, donnant carrière à sa fureur, il se mit à déblatérer contre le vertige qui avait possédé la famille et les amis d'Angelica : on n'avait pas voulu l'écouter, lui ! on n'avait eu de cesse qu'elle ne fût mariée ! on était bien avancé !

Lady Mary avait un remords sur la conscience. Elle avait fait la demande de mariage; elle avait pressé la noce avec toute l'activité de son caractère : elle pouvait donc s'appliquer une bonne partie des reproches généraux de Zucchi. Mais comment prévoir une telle catastrophe ? personne d'ailleurs n'aime à s'avouer ses torts : sa mauvaise humeur se reporta sur Shelton, sur Frédéric, sur ce gros imbécile de Ligonier qui avait prétendu connaître la famille de Horn.

Lorsqu'ils eurent, l'un et l'autre, bien épanché leur bile, ils en revinrent à la malheureuse victime de cette atrocité, aux précautions à prendre dans son intérêt; et, n'écoutant que leur indignation, ils conclurent que la modération n'avait servi de

rien jusqu'ici, qu'il fallait attaquer de front le baronnet, le démasquer, le ruiner dans le monde par la publicité donnée à son crime, e tfaire constater juridiqûement sa complicité avec le laquais qui avait été le docile instrument de ses basses vengeances.

Lady Mary Veertvort, apprenant que Zucchi retournait à Golden-Square, voulut l'y accompagner; mais il lui expliqua que tous les habitants en seraient couchés, et qu'il allait seulement y passer la nuit en cas d'événement. Il suffisait donc qu'elle vînt le lendemain matin.

La nuit, lady Mary troublée ne put fermer l'œil; et ne s'étant assoupie qu'au jour, elle n'arriva pas à Golden-Square d'aussi bonne heure qu'elle l'avait projeté.

A l'exception de Michel qui, affaibli par la saignée de la veille, n'était point encore debout, toute la famille était depuis longtemps descendue, et le parloir présentait le même aspect que le jour précédent, la même immobilité. Cet aspect était si imposant, que la vieille dame, qui s'apprêtait à consoler Angelica, en perdit toute idée. Les grandes douleurs ont quelque chose de mystérieux et de divin; il semble que le son de la parole humaine en profanerait la sainteté. Après un embrassement prolongé, elle s'assit auprès de sa malheureuse amie, et se plongea dans le silence général.

Vers trois heures, on frappa à la porte de la rue. Zucchi était sorti depuis le déjeuner pour affaires, et lady Mary Veertvort crut que c'était lui qui revenait, quoiqu'on n'eût frappé qu'un coup. Sans doute il avait voulu faire le moins de bruit possible dans cette maison de deuil; mais aussitôt elle entendit des voix confuses, et comme une dispute dans le couloir.

Elle s'était levée pour voir ce que c'était : soudain la porte s'ouvre brusquement, et un homme s'élance dans le parloir, un papier à la main ! c'était Lewis, le valet de Frédéric !

« C'est une lettre, madame! une lettre de mon maître ! j'ai promis de ne la donner qu'à vous ! »

Il l'avait posée sur les genoux d'Angelica interdite.

Depuis la veille, Kauffmann était resté dans un état de complète insensibilité, et sans aucune relation avec les objets extérieurs; mais à la vue de Lewis, il sortit tout à coup de sa léthargie, et lui sautant au collet avec l'impétuosité d'un jeune homme :

« Hors d'ici, s'écria-t-il, misérable, hors d'ici ! »

A cet assaut, Lewis avait reculé de quelques pas vers la porte. Arrivé là, rien ne put le déterminer à en franchir le seuil; et, sans céder aux efforts du vieillard, sans tenir compte des instances de lady Mary Veertvort et de Gretly, il restait immobile, ne

regardant qu'Angelica, et n'ayant à la bouche que ces mots : « Lisez, madame, lisez ! je l'ai promis ! je l'ai promis ! »

Angelica s'était levée au mouvement de son père, et elle tenait le papier dans ses mains, combattue par mille pensées contraires. Cependant, voyant Lewis déterminé à ne point partir que sa commission ne fût remplie, et emportée par le désir de savoir ce que cette lettre pouvait contenir, elle allait en rompre le cachet, lorsqu'elle entendit la voix de Zucchi qui demandait pourquoi ce tumulte.

« C'est le valet de cet infâme, qui vient nous insulter jusque chez nous ! s'écria Kauffmann triomphant de ce renfort. Zucchi, aidez-moi à jeter ce coquin dans la rue !

— Allons ! sortez ! cria Zucchi courroucé. Vous êtes bien osé de venir ici !

— Monsieur, c'est une lettre que j'apporte à madame ! une lettre de mon maître !

— Madame n'a que faire des lettres de votre camarade ! »

Ce mot fit tomber le papier des mains d'Angelica.

« Voulez-vous sortir, oui ou non ? répéta Zucchi d'un ton plus menaçant.

— Ne vous fâchez pas, monsieur, je m'en vais.... Mais, madame, au nom du ciel ! lisez, lisez la lettre ! et permettez-moi d'attendre en bas la réponse !

— La réponse! s'écria Kauffmann. Tiens! la voilà! »

En disant cela, il avait ramassé la lettre, et l'avait jetée dans le feu. Le domestique fut atterré :

« O mon pauvre maître! mon pauvre maître! » fut tout ce qu'il put dire, et il se laissa mettre à la porte sans plus faire aucune résistance.

Cependant, si Lewis n'avait point réussi à s'acquitter de la commission qu'il avait reçue, son zèle n'avait pas été sans produire quelque effet. Tandis que Kauffmann, Zucchi et lady Mary Veertvort, se récriaient sur l'impudence de ce laquais, s'accordant à ne voir dans son message qu'une machination nouvelle de l'imposteur, les deux jeunes filles, sans oser élever la voix, sans se communiquer leurs sentiments, déploraient amèrement la vivacité du vieillard, et regardaient d'un œil fixe et le cœur navré ce monceau de papier dont le feu faisait sa proie.

Dans la soirée, un billet de Lewis à Gretly vint accroître beaucoup ces regrets.

Lewis expliquait dans quelles circonstances douloureuses il avait pris l'engagement sacré qu'il n'avait pu tenir, et annonçait l'arrestation de son maître à Londres, après des efforts inutiles pour contraindre sir Francis à se battre. Il la suppliait à deux genoux de ne pas fermer son cœur à la pitié. Il ignorait ce qui était arrivé; mais ce qu'il savait, c'est que son maître était bien à plaindre. Il donnerait tout

au monde pour qu'elle eût pu le voir depuis le départ de madame : ce n'était plus un homme, c'était un cadavre!

Gretly avait reçu ce billet en cachette et était allée le lire dans sa chambre : elle en fut tellement attendrie, qu'elle resta longtemps sans pouvoir redescendre. Certaine d'être blâmée de sa compassion, elle résolut de ne le montrer qu'à sa cousine; mais comment lui parler seule? l'attirer hors du parloir, ce serait donner l'éveil à la curiosité : elle jugea prudent d'attendre l'heure du coucher. Il était tard; il n'y avait rien à faire pour le moment : elle remit donc la réponse au lendemain, et retourna au parloir.

On s'y entretenait encore de la scène du matin; lady Mary Veertvort, Zucchi, et Michel qui s'était levé, approuvaient à l'envi l'action de Kauffmann. Faiblir devant cet homme, lire le message, c'eût été donner des espérances qui pouvaient mener loin.

Gretly, voulant sonder le terrain, risqua une objection : elle s'en repentit aussitôt. La contradiction ne faisait qu'irriter les esprits et les confirmer dans leur sentiment. Elle se résigna donc à imiter l'exemple d'Angelica, qui n'ouvrit point la bouche de la soirée. Mais, lorsque l'heure de se retirer eut enfin sonné, et qu'elles se retrouvèrent seules, elle lui donna à lire le billet de Lewis.

Angelica prit le papier d'une main tremblante,

avec cette crainte qu'inspire la réception d'une lettre aux malheureux, et elle eut besoin de se recueillir avant d'y jeter les yeux; mais il lui fut impossible d'en achever la lecture. Au mot de prison, elle poussa un cri d'horreur, et tomba éplorée dans les bras de sa cousine. La fierté, le ressentiment avaient disparu; l'humanité, la compassion et de tendres souvenirs, élevaient seuls la voix dans son âme.

« En prison!... le malheureux!... ô Gretly! il faut le sauver!... Mon Dieu! dans quel état il doit être!... c'est assez de sa conscience pour le punir! Aide-moi, mon amie, à le tirer de là!... Tu vois bien qu'il se repent, qu'il a rompu avec son complice, qu'il a voulu se battre avec lui, et que c'est ce lâche qui l'a fait arrêter!... J'ai été trop dure : j'aurais dû l'écouter, et je me suis enfuie!... Et cette lettre, cette lettre que mon père a brûlée, qui sait ce qu'elle contenait? Oh! c'est mal! c'est mal! Les criminels les plus endurcis, on les écoute; et un enfant qui peut n'être qu'égaré, un enfant poussé à mal par un Shelton, nous l'avons condamné, condamné sans l'entendre!... Il est en prison, Gretly!... Il est en prison avec des malfaiteurs, en butte à de mauvais traitements, et sans un ami au monde!... Oh!... n'est-il pas vrai que je n'ai pas tort de le plaindre, que je serais un monstre de ne pas pleurer?

— Tu es un ange!... un ange de bonté!... et ces

divines larmes sont capables de racheter toutes ses fautes, s'écria Gretly la serrant sur son cœur et pleurant avec elle. Mais ne te désespère pas ainsi; tout ce que tu te reproches est facile à réparer. Nous avons l'adresse de Lewis; par lui, nous arriverons jusqu'à son maître, et, nous pourrons entendre tout ce que tu regrettes de n'avoir point écouté. Il n'est arrêté que pour dettes, et si la somme n'est pas trop considérable, on peut la payer; on peut prendre des arrangements avec ses créanciers; enfin, de manière ou d'autre, nous parviendrons bien à le faire relâcher.

—Oh! oui: je prendrai tous les arrangements qu'on voudra!.. Qu'il soit libre! qu'il parte!... et je sens que je pourrai supporter mon malheur!... je me consolerai!... je serai heureuse! »

Elle fondit de nouveau en larmes.

« Écoute-moi, dit Gretly; n'en parlons à personne : demain matin, j'irai trouver Lewis, et je ferai avec lui toutes les démarches nécessaires.

— Oui!... Oui!... c'est cela!... Oh! que tu es bonne!... que je te remercie!... Dis-moi!... est-ce que je ne pourrais pas parler à Lewis?

— Oh! non: tu ne peux ni sortir, ni le faire venir ici, sans trahir notre secret.

— Eh bien! comme tu voudras.

— Sais-tu?... J'ai envie d'aller demain chez le colonel Ligonier. Il a toujours été très-bon pour....

pour lui; il a du crédit : je lui demanderai son assistance.

— Oui, c'est une bonne idée!... Prie-le bien! Dis-lui que je lui en aurai une obligation éternelle! Mon Dieu! mon Dieu!... quel malheur qu'il soit si tard!... qu'il faille attendre jusqu'à demain!... Juge donc, le malheureux, quelle nuit il va passer!

— Que veux-tu, mon amie? Ne demandons pas l'impossible; mais espérons que la suivante sera meilleure. Allons, couchons-nous! »

Le lendemain, avant que leurs parents fussent levés, Gretly envoya chercher une voiture de place, et se fit conduire à l'endroit où elle savait pouvoir trouver Lewis. Le pauvre homme n'en avait point bougé depuis la veille, attendant la réponse promise, et comptant les minutes avec anxiété. La vue de Gretly lui fit venir les larmes aux yeux. Celle-ci, l'ayant fait monter dans la voiture, donna au cocher l'adresse du colonel Ligonier. En route, Lewis lui raconta qu'il avait vu son maître la veille à la maison d'arrêt.

« Dans quel état l'avez-vous trouvé?

— Ah! madame! bien malade!... si malade, que je n'ai pas eu le courage de lui avouer la vérité!... C'était à fendre le cœur!... Je suis resté deux heures avec lui; et tout le temps il n'a fait que me parler de sa lettre, s'informer s'il aurait une réponse.... Ah! faut-il que cette lettre ait été brûlée!...

— Le mal n'est pas sans remède, Lewis; il pourra s'expliquer. Vous voyez que nous ne l'abandonnons pas. Comment le traite-t-on, là-bas?

— Hélas! madame, avec de l'argent on n'y est pas trop mal; mais il est dans un tel découragement qu'il refuse obstinément tout ce qu'on lui offre. Cependant j'ai parlé au sergent, et il m'a promis d'avoir bien soin de lui.

— Vous êtes un brave homme, Lewis! Dieu vous récompensera. »

La voiture s'était arrêtée devant la porte de Ligonier.

« Lewis, dit Gretly, entrez chez le colonel; dites-lui que je l'attends ici, et que je serais bien reconnaissante s'il voulait prendre la peine de venir me parler. »

Lewis se hâta d'aller s'acquitter de la commission; mais le colonel était au lit, fort malade; et tout ce qu'il put faire, ce fut de recevoir l'envoyé de Gretly.

« Ah! c'est vous, Lewis? lui dit-il d'une voix faible; miss Gretly est donc en bas?

— Oui, colonel.

— Savez-vous ce qu'elle me veut?

— Je crois qu'elle venait parler à monsieur d'un bien grand malheur qui est arrivé.

— Je l'ai appris, Lewis.... Ah! quelle nouvelle! C'est elle qui m'a mis dans l'état où vous me voyez.

Elle m'a fait une telle révolution, que la bile m'a passé dans le sang.... Priez miss Gretly de m'excuser. Vous voyez si je puis descendre.... Mais, à cela près, Lewis, dites-lui bien que je suis entièrement à sa disposition et à celle de toute sa famille. »

Lewis s'empressa d'aller porter cette réponse à Gretly, qui s'agitait d'impatience dans la voiture; elle en fut fort désappointée, car elle comptait se servir du colonel comme d'intermédiaire auprès du prisonnier. Que faire?... Elle prit le parti d'aller elle-même à la maison d'arrêt. C'était une démarche hasardeuse, dont sa famille lui saurait mauvais gré, si elle l'apprenait; dont celui qui en était l'objet tirerait avantage, s'il ne méritait pas la compassion qu'elle allait lui témoigner: mais elle était sûre que sa cousine en serait reconnaissante, et, si elle devait s'exposer à un repentir, elle aimait mieux avoir manqué de tête que de cœur.

Quand elle fit part de son intention à Lewis, il en fut suffoqué de joie, et elle fut obligée d'indiquer elle-même au cocher l'adresse de la maison d'arrêt.

Ils allaient y chercher un nouveau désappointement. Frédéric n'y était plus. Des renseignements émanés de l'ambassade de Suède avaient confirmé l'usurpation de nom, et l'affaire se com-

pliquant, le sergent n'avait pas voulu le garder chez lui, et l'avait transféré à Newgate.

Cette nouvelle fut un crève-cœur pour Gretly; mais elle avait de la résolution : elle se fit conduire à Newgate.

Arrivée à la prison, elle demanda le directeur: il était sorti. Elle pria qu'on la fît parler à la personne qui le remplaçait. Après plusieurs difficultés, qui ne la rebutèrent point, on l'introduisit au greffe. Interrogée sur ce qu'elle voulait, elle s'informa si on n'avait point amené à Newgate un jeune homme nommé le comte Frédéric de Horn.

Le commis la regarda d'un œil inquisiteur, lui fit répéter sa phrase et expliquer la cause de l'arrestation. Ayant su que c'était pour dettes, il prit un énorme registre, et se mit à le feuilleter nonchalamment, moins pour chercher un renseignement qui ne pouvait être sorti de sa mémoire, que pour procéder catégoriquement, et se donner le loisir d'examiner à son aise une jolie fille qui venait s'enquérir d'un jeune prisonnier.

Ayant enfin mis le doigt sur l'article, il répondit qu'effectivement le matin même on avait écroué un détenu de ce nom.

« Puis-je le voir? » dit Gretly.

Au lieu de répondre, le commis lui demanda si elle était parente ou alliée du détenu, comment elle se nommait, et, cet interrogatoire achevé, conclut

en disant qu'au directeur seul il appartenait d'accorder la permission sollicitée.

La patience de Gretly était à une rude épreuve; mais, craignant d'aggraver la position du malheureux qu'elle venait secourir, elle se contint, s'arma de mépris, et s'informa si le directeur était sorti pour longtemps.

« Je ne sais pas.

— Puis-je l'attendre ?

— Si vous voulez. »

Elle prit une chaise qu'on ne lui offrait pas, et s'assit dans un coin de la salle, où elle assista pendant plusieurs mortelles heures à une foule de détails de geôle aussi nouveaux qu'attristants pour elle, et aux quolibets des commis blasés sur les émotions de ce genre.

Enfin, le directeur étant rentré, elle put lui soumettre sa demande ; mais l'heure de visiter les détenus était passée, et on la remit au lendemain.

Force lui fut donc de revenir au logis avec de tristes nouvelles, la maladie du colonel, la translation à Newgate, et après une journée perdue ! Ces nouvelles, elle ne put les apprendre à sa cousine que par quelques mots à l'oreille, pour ne point éveiller les soupçons; mais cette précaution fut inutile : son absence s'était si fort prolongée qu'elle n'en put cacher entièrement la cause à sa famille.

Elle avoua donc qu'ayant su l'arrestation de Frédéric, et ayant conclu qu'il devait être brouillé avec sir Francis, elle avait cru utile de prendre des renseignements dans l'intérêt d'Angelica, et qu'elle avait été chez le colonel Ligonier pour le prier de s'en charger.

Elle serait allée plus loin peut-être ; mais ce demi-aveu fut le signal d'une querelle. Ce fut à qui lui ferait des reproches : il était bien inconcevable que dans une affaire si grave elle agît sans consulter; avec de pareils coups de tête, elle aggraverait encore la position de sa cousine.

Gretly répliqua que le vrai coup de tête, c'était d'avoir brûlé une lettre qu'il importait de connaître, et que ce qu'on appelait le sien n'était qu'un acte de prudence, de justice et d'humanité.

Cette réponse, faite d'un ton piqué, souleva un orage : l'humanité, il fallait la réserver pour la victime et non pour le bourreau, ne pas prendre la curiosité pour de la justice, et ne pas vouloir à vingt ans avoir raison contre l'âge, contre l'expérience!...

Le dîner et la soirée se passèrent dans ces disputes : l'aigreur avait remplacé l'abattement ; c'était la même douleur avec d'autres symptômes, une douleur plus affligeante à voir, car elle avait perdu sa dignité.

Angelica seule n'avait point pris part à ces con-

testations : les confidences de Gretly avaient achevé de la briser ; et, renonçant enfin à l'espoir d'apaiser l'irritation des esprits, elle était remontée dans sa chambre. Lorsque Gretly fut lasse de tenir tête à ses quatre antagonistes, elle suivit l'exemple de sa cousine, et alla se faire gronder doucement de son peu de modération.

Encore tout échauffée, elle ne voulut pas convenir qu'elle avait eu tort ; mais leur dissentiment n'alla pas plus loin. Lorsqu'elle raconta en détail à Angelica l'emploi de sa journée, le besoin de pleurer les mit bientôt d'accord ; et la crainte de renouveler les disputes ne les fit pas hésiter l'une plus que l'autre sur la nécessité de la démarche du lendemain.

Le lendemain donc, à l'heure fixée par la règle de Newgate, Gretly s'esquiva comme la veille, alla prendre Lewis, et se rendit avec lui à la prison ; mais, malgré la promesse qui lui avait été faite, ce furent de nouvelles difficultés : le détenu était malade, et il n'était pas possible de lui parler.

Le ton de cette réponse annonçait une défaite. Gretly ayant insisté, le directeur réitéra les questions que le commis avait déjà adressées le jour précédent et les poussa même beaucoup plus loin : quelle raison avait-elle de désirer si vivement de voir ce détenu ? était-ce un intérêt pécuniaire, un motif d'humanité, ou un sentiment plus tendre ?

Gretly répondait avec résignation, dans l'espoir que sa docilité obtiendrait l'autorisation refusée ; mais ces questions avaient une cause toute différente, qu'elle ne tarda pas à savoir. Le directeur, ayant acquis la certitude qu'elle n'était ni femme, ni maîtresse, ni parente du détenu, se consulta du regard avec ses commis, et, d'accord avec eux, lui apprit qu'il était décédé au point du jour.

Gretly et Lewis poussèrent un cri.

« Tué !... Il s'est tué !...

— Non, il est mort.... de quoi est-il mort? dit le directeur au commis. Où est le bulletin du médecin ? »

Le commis prit une liasse de papiers, la feuilleta, en tira le bulletin, et ayant lu à haute voix : ***Mort d'une fluxion de poitrine***, il le passa au directeur.

Le cœur de Gretly avait été engourdi du choc : le directeur crut qu'elle n'avait pas entendu son commis.

« Il est mort d'une fluxion de poitrine, répéta-t-il.

— Oh ! ma pauvre Angelica ! » s'écria Gretly.

Et comme elle ne bougeait pas :

« Venez, madame, allons-nous-en ! » lui dit Lewis qui fondait en larmes.

Et lui soutenant le bras, il l'emmena loin de ce lieu d'horreur.

Au retour, une querelle attendait encore Gretly. Les deux frères s'étaient irrités de voir leur autorité méconnue; lady Mary Veertvort et Zucchi n'avaient pu s'empêcher de leur donner raison; on avait envoyé chez le colonel Ligonier; on avait su qu'il était au lit: Gretly n'avait donc pas dit la vérité, ou du moins toute la vérité.

Lorsqu'elle entra au parloir, la famille y tenait conseil, en l'absence d'Angelica. Celle-ci, malade de chagrin et d'anxiété, était restée dans sa chambre, afin d'éviter les questions sur sa cousine, et de ne point entendre des accusations qu'elle n'avait pas la force de combattre.

« D'où venez-vous, Gretly? demandèrent à la fois son père et son oncle.

— D'où je viens?...

— Oui, dit Kauffmann. Est-ce encore de chez le colonel Ligonier?

— Non, dit Gretly trop affectée pour être circonspecte, je viens de la prison.

— De la prison!!! s'écrièrent toutes les voix.

— De mieux en mieux! dit son oncle. Ah çà! vous avez donc juré de nous perdre?

— Comment! reprit son père, entrer en relations avec cet escroc!

— Rassurez-vous! il est mort.

— Qui? mort?... » s'écria Angelica, qui était descendue en apprenant le retour de sa cousine.

La figure consternée de Gretly ne lui confirmant que trop ses paroles, elle tomba sans connaissance sur le plancher.

Son évanouissement mit fin à toute discorde. On la releva, on se hâta de lui prodiguer des secours; mais elle ne revint à elle que pour retomber aussitôt dans de nouveaux accès, et une fièvre chaude se déclara, qui la mit entre la vie et la mort.

Le baronnet, cependant, n'avait pas cessé d'aller dans le monde, plaignant du fond de son âme, à l'oreille des intimes, cette pauvre miss Kauffmann si indignement abusée par un aventurier, et détournant les questions des indifférents avec une réserve pleine de mesure et de délicatesse. Quant à lui, il avouait avec ingénuité qu'il avait été pris pour dupe, et qu'il avait à se reprocher d'avoir contribué, par un défaut de clairvoyance, à cette déplorable union. La rancune bien pardonnable, quoique bien injuste, qu'Angelica pouvait lui en garder, et la crainte où il était d'entretenir par sa présence des souvenirs pénibles, expliquaient l'interruption de ses visites à Golden-Square.

Cette excuse était d'autant mieux acceptée du public, que Ligonier tenait, de son côté, la même conduite. Shelton, ayant su sa maladie et quelle en était la cause, avait été le voir, le consoler de sa

mésaventure, et l'aider, par l'exemple d'une résignation philosophique, à prendre son parti. Bientôt, en effet, grâce à ces encouragements plus qu'aux ordonnances de la faculté, le colonel était revenu à la santé; mais la crainte du ridicule l'avait étroitement associé à Shelton; rien n'avait pu l'empêcher de s'envelopper dans la disgrâce du baronnet, et il n'avait pas remis les pieds chez les Kauffmann.

Ceux-ci, tout entiers aux alarmes qu'inspirait la position d'Angelica, avaient laissé au baronnet le champ libre, et ne s'étaient nullement occupés de réfuter ses assertions. Lorsque enfin les ressources de la jeunesse et les soins dont la malade était l'objet eurent épargné un nouveau crime à Shelton, et rendu quelque liberté d'esprit à cette malheureuse famille, l'opinion du monde était formée. L'assurance du coupable, l'accueil qu'il recevait comme par le passé, intimidèrent les Kauffmann; et, comparant cette frêle convalescente à son formidable adversaire, ils renoncèrent à toute idée de recommencer une lutte si inégale.

Les raisonnements qui, l'année précédente, avaient déjà paralysé leur ressentiment, se représentaient avec bien plus de valeur aujourd'hui. L'erreur, à cette époque, avait été de croire à la possibilité de faire plier cette volonté de fer. Maintenant ce démon d'orgueil était vainqueur, sa ven-

geance était assouvie. Fallait-il, sans espérance de victoire, rompre une paix si chèrement achetée? Non; c'était à eux de céder, de ne pas achever de perdre Angelica par entêtement, par amour-propre, pour ne vouloir pas s'avouer les plus faibles.

L'occasion, d'ailleurs, était passée : puisque le monde aimait à être dupe, que leur importait? Ils n'étaient pas chargés du soin de venger la morale publique. Ils avaient assez souffert pour avoir acquis le droit de ne songer qu'à leur repos. Le mieux était de se soumettre au mensonge accrédité. Heureusement le coupable ostensible était mort, et sur lui retombait tout l'odieux du crime. Quant à son complice, il s'arrangerait avec sa conscience, et Dieu, un jour, dans sa justice, réglerait leurs comptes à tous deux. L'important était qu'Angelica fût redevenue libre, qu'ils fussent délivrés de toute inquiétude, et que l'aventure tombât le plus vite possible dans l'oubli.

Angelica se fût rangée à ce pacifique avis, si elle n'eût pas été révoltée du parti égoïste que l'on tirait d'une mort qui lui déchirait le cœur, d'une mort qui tourmentait sa conscience. Ses sentiments de justice n'étaient pas seuls blessés, l'amour n'était pas éteint dans son âme. Frédéric n'était plus pour elle qu'un instrument aux mains d'un scélérat, et il lui semblait que ce serait une lâcheté

de permettre que la mémoire d'un enfant si rudement puni de sa faute fût surchargée de tout le poids du crime de l'insolent baronnet.

Gretly, sa confidente, partageait cette indignation avec toute la vivacité de son caractère. A force de s'exciter l'une l'autre, elles avaient fini par ne plus croire impossible de désabuser le monde, et par regarder comme un devoir de l'entreprendre, lorsqu'un fait nouveau vint les forcer de se soumettre aux conclusions du conseil de famille.

Sir Francis Shelton, disait-on, avait fait sa rentrée au club. Le délai fixé pour purger sa contumace était expiré depuis plusieurs mois; mais, dans l'intervalle, il avait obtenu un sursis. Lorsqu'enfin il s'était présenté pour répondre aux griefs articulés contre lui, il avait annoncé que sa justification n'étant point de nature à être publique, il priait l'assemblée de nommer un commissaire, qui, sous la foi du serment, recevrait sa confidence; et il avait exprimé le vœu que ce commissaire fût son ennemi, Henri Vernon, qui présidait ce soir-là. Celui-ci effectivement avait été nommé, et avait eu, séance tenante, avec le baronnet, une longue conférence à la suite de laquelle, pour toute explication, Vernon avait réclamé du club l'autorisation de céder le fauteuil à sir Francis Shelton, qui y avait été porté en triomphe.

Après l'arrêt de ce tribunal suprême, il n'y avait

pas d'appel possible. Les Kauffmann se décidèrent à retourner en Italie.



Les projets conçus au fort de la douleur se réalisent rarement. La convalescence d'Angelica, mille affaires à régler, avaient retardé son départ : les instances de ses amis, d'honorables témoignages d'intérêt, sa nomination à l'Académie royale des beaux-arts de Londres, la déterminèrent à rester. Ce n'est que douze ans plus tard qu'elle quitta l'Angleterre, pour conduire dans un climat meilleur son vieux père accablé d'infirmités. Plus l'heure de la séparation éternelle approchait, plus Kauffmann craignait de laisser sa fille sans appui. Une coûteuse expérience avait corrigé Angelica de ses velléités ambitieuses, avait dissipé les illusions de sa fierté. Le fidèle Zucchi commençait, en dépit de ses théories, à se lasser de sa vie de garçon. Par raison, par estime et par amitié, par déférence surtout au vœu du vieillard, Zucchi et Angelica associèrent leur destinée. Gretly avait épousé un protégé de sir Joshua Reynolds, l'architecte Bonomi. Les trois artistes la laissèrent à Londres, et partirent pour l'Italie, préférant à la richesse aveugle le sentiment des arts, aux libertés

politiques la liberté sociale, et la facilité de mœurs à la dignité de caractère, dont malheureusement la source est l'orgueil avec toutes ses conséquences.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C[ie]
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21.

